DANS

LA VILLE ETERNELLE

PENDANT

QUE SE DISCUTAIT AU CANADA

LA

Question des Ecoles du Manitoba

[JOURNAL DE VOYAGE]

PAR

J. B. PROULX Ptre

CURÉ DE ST-LIN.

GRANGER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
1699, rue Notre-Dame, Montréal.

1897

PREFACE

Comme je l'ai fait pour plusieurs de mes précédents voyages, je livre au public le journal de celui que j'ai entrepris du côté de Rome le 12 de septembre dernier, et qui s'est terminé vers la mi janvier de cette année.

En imprimant ces conversations familières, tenues par la poste avec le personnel de ma maison, écrites la plupart du temps à la hâte, soit dans le compartiment d'un wagon de chemin de fer, soit dans le salon d'un vaisseau souvent balotté par la vague, soit dans la chambre d'une pension entre deux affaires pressantes, je n'ai jamais cru publier une œuvre de littérature. Seulement je veux donner à la classe assez nombreuse des personnes qui s'intéressent à ce genre de récit, un nouveau livre de lecture : et la preuve que cette lecture n'est pas tout-à-fait sans intérêt, c'est la rapidité avec laquelle mes publications précédentes en ce genre m'ont été enlevées d'entre les mains.

Au journal, j'ai ajouté, ici et là, à leur date, des extraits de quelques lettres envoyées à des amis ; et, comme cette correspondance avait commencé avant, et s'est continuée après le voyage, j'en ai donné le commencement dans un avant-propos, et dans un supplément la continuation jusqu'à ce jour.

In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas : c'est là la règle que j'ai toujours demandé à Dieu, et que je me suis efforcé, de suivre dans mes écrits comme dans mes paroles.

St-Lin des Laurentides, ce trentième jour de juin mil huit cent quatre vingt dix-sept.

J. B. PROULX Ptre

AVANT-PROPOS

St-Lin des Laurentides, Février, 23, 1896.— A M. J. G. P.—J'ai reçu et lu la copie anglaise de la loi réparatrice. Dans ses grandes lignes, au premier abord, elle est magnifique, tellement que chez plusieurs elle devra nécessairement faire lâcher le cri : *timeo Danaos et dona ferentes.* Je n'y ai pas découvert quelle en serait la sanction si Greenway se mettait en grève ; je me défie d'un Bureau dont les membres sont nommés par celui-là même qui ne voudrait pas voir fonctionner la loi ; les Ecoles Catholiques se trouveront pécuniairement dans une position inférieure, lorsqu'elles n'auront pour se soutenir que les taxes d'une population généralement peu riche sans avoir part, comme les Ecoles Protestantes, aux octrois du Gouvernement ; il y a un grand danger, et peut-être un piège, dans ce choix d'option laissé aux Catholiques pour les Ecoles Publiques ; et, à mon avis, ce ne sont pas là les seuls points faibles de la loi.

Il est donc assez facile pour un homme public, surtout quand on a des lunettes rouges, de se former la conscience que cette loi remédiatrice ne remédiera à rien. D'un autre côté on peut bien soutenir que c'est la meilleure loi dans les circonstances, qu'on désirerait voir tous les Catholiques se rallier autour d'elle, que c'est une grande présomption en sa faveur si Mgr l'Archevêque de St-Boniface s'en déclare satisfait, etc, etc ; mais de là à obliger devant Dieu le membre catholique à voter pour elle, il y a loin, surtout quand on considère les lenteurs du Gouvernement conservateur à se décider pratiquement à rendre justice par une loi, la mauvaise volonté qu'ont montrée tout dernièrement encore des membres importants de ce gouvernement, la possibilité où peut se trouver M. Bowell de ne pouvoir remplir ses promesses. Qu'on encourage les opinions sincères de tous les partis, qu'on fasse bril-

ler devant eux le prix de la justice, mais qu'on prenne bien garde de donner la récompense avant que le service n'ait été complètement rendu. On courrait risque de se lier imprudemment avec un corps qui, par son vice intérieur, avant longtemps deviendrait cadavre.

Mars, 11, 1896.— A M. J. G. P.—En voilà une surprise, celle que Tupper a faite au pays lundi soir ! et je pense bien que ce n'est pas la dernière. Les membres du Gouvernement sont-ils sincères ? les uns peuvent l'être, les autres ne le sont certainement pas. Le malheur est que la chaloupe gouvernementale est aux mains d'un état major qui ne s'entend pas ; le gouvernail est tiraillé en tous sens, personne ne peut dire où elle ira aborder, si toutefois elle ne se brise pas sur les récifs ; bien imprudent qui y attachera son canot à la remorque. Le Gouvernement vient de donner presque raison au projet d'enquête de M. Laurier ; aussi grand a été l'enthousiasme des libéraux à l'annonce de cette nouvelle. Greenway consentira-t-il à une loi raisonnable ? jamais ; probablement il se contentera de se tenir dans le vague, protestera qu'il ne peut rien conclure sans réunir de nouveau la législature du Manitoba ; des promesses, des propositions, et rien de plus. Pendant ce temps-là, la session à Ottawa court grande chance d'arriver à son terme, sans produire rien de concluant. Je plains les gazettes ministérielles qui ont à trouver des raisons pour excuser et approuver tous ces caprices de politique et ces soubresauts de conduite. Elles me rappellent les paroles du Polonius conversant avec le jeune prince de Danemark, feignant la folie, dans l'Hamlet Shakespeare. "Hamlet : Voyez-vous là-bas ce nuage qui a pres-
" que la figure d'un chameau ? — Polonius : Par la messe ! il est
" semblable à un chameau, en vérité.—Hamlet : il me paraît res-
" sembler à un corbeau.—Polonius : Oui, en effet, il est noir
" comme un corbeau.—Hamlet : Ou plutôt, il ressemble à une
" baleine.—Polonius : Tout comme une baleine."

Ah ! que je me trouve heureux de vivre loin de la politique, de toute politique.

Mars, 16, 1896.— A M. A. A. C.—Je comprends que vous aimez mieux la moitié d'un pain que pas de pain du tout, une loi imparfaite plutôt qu'aucune loi. Il importe d'avoir un thême qu'on pourra corriger plus tard. C'est déjà énorme que le principe de la justice soit incorporé, les conséquences suivront d'elles-mêmes Ceux qui votent pour la loi se compromettent du bon côté, même un grand nombre de ceux qui votent contre se trouvent aussi compromis dans le même sens, parce que, ne trouvant pas la réparation assez complète, ils s'obligent à faire mieux dans la circonstance.

Mais je crains bien que la loi n'arrive pas à son terme. Plusieurs ne tirent pas franchement dans les traits, non seulement parmi ceux qui appartiennent à la queue fanatique du parti conservateur, mais parmi les têtes dirigeantes. La conférence avec Greenway, telle qu'annoncée par Sir Charles Tupper, ne me paraît pas être d'un bon augure. N'importe, la vérité aura été proclamée, elle ne périra pas.

Dans ces circonstances, il me semble qu'il est bien permis d'aider le Gouvernement conservateur fortement ; mais faut-il, en sa faveur, faire intervenir la conscience ? S'il venait à nous manquer, nous serions peut-être bien aise de recevoir de ses adversaires des services importants, quelque intéressés qu'ils puissent être. Puis, serait-ce bien théologique ? Si ce ne l'était pas, quelle responsabilité ! — Espérant en l'Eternelle Justice, je demeure votre tout dévoué serviteur et ami.

Mars, 22, 1896.— A M. J. G. P.—La loi remédiatrice a subi sa deuxième lecture, passera-t-elle la troisième ? j'en doute fort. Tous, d'un côté comme de l'autre, me paraissent avoir intérêt (pour plusieurs intérêt mal calculé) à la trainer en longueur dans le comité général de la Chambre ; puis autre cause de retard, la conférence avec Greenway qui, ce me semble, ne peut dans les circonstances présentes aboutir à aucuns résultats définitifs.

Avril, 5, 1896.— A M. J. G. P.—Avez-vous lu les propositions des délégués du Gouvernement Fédéral au Gouvernement Manitobain, vagues, flasques, indéterminées. Evidemment certains hommes ont entrepris, sous l'apparence de l'amitié, d'amener petit en petit, les chefs catholiques à concéder presque tout, si non de les conduire pas par pas au fond d'une impasse d'où il n'y a plus de retour. Heureusement que Greenway a été assez entêté pour refuser d'accepter ces propositions qui auraient pu faire les bases d'une loi pour lui très favorable, dont il aurait eu beau jeu, comme il aurait été le moteur qui l'aurait mise en opération. Cette fois encore la Providence a sauvé cette importante question des sottises des hommes ; le fera-t-elle toujours si les hommes s'obstinent à gâcher ? Peut-être cette conférence aura-t-elle un bon effet, non pas celui de régler la difficulté comme on le prétendait, mais bien d'ouvrir les yeux aux autorités ecclésiastiques sur ce que l'on peut attendre de la sincérité du Gouvernement actuel, lorsqu'il propose de nous lâcher de la pareille façon. Ouvrir les yeux, rompre toute attache politique même la plus secrète, se tenir mordicus à la justice de la cause, le proclamer hautement et prudemment, donner des directions claires, peu nombreuses, générales, hautes, si élevées que les politiciens ne puissent avec raison s'en faire une planche de bascule sans se rompre le cou : voilà ce qui rendra aux Catholiques leurs droits.

Avril, 7, 1896.— A M. A. A. C.—Je viens vous remercier de votre lettre en date du 23 mars dernier ; si je n'y ai pas répondu plus tôt, ce retard est dû aux occupations et aux offices de la Semaine Sainte.

Votre lettre claire, lumineuse, m'en apprend plus sur l'urgence de vos besoins et sur l'état des esprits au Manitoba, que les articles des journaux pendant quinze jours.

Je suis, vous n'en doutez pas, avec intérêt les différentes phases par lesquelles passe votre question scolaire. Elle renferme les principes vitaux de notre avenir. J'appartiens à la classe des op-

timistes, j'espère toujours tant qu'il n'est pas devenu évident que Dieu est contre nous...

Je vais vous demander un service que j'apprécierai fort : s'il doit vous donner trop de trouble, ne tenez pas compte de ma demande. Pourriez-vous m'envoyer une collection complète des documents qui se rapportent à la question des Écoles de Manitoba, la loi de 1890, la loi de 1894, les jugements du juge Dubuc et des deux autres juges avec qui il siégeait, les plaidoyers d'Ewart, les écrits de Mgr Taché sur le sujet, les correspondances que vous avez faites vous-mêmes, etc, etc. Il n'y a qu'au Manitoba que je puis me procurer cette ensemble de documents. Achetez. Livres et démarches vous seront payés par le retour de la malle.

Avril, 21, 1896. — A M. J. G. P. — Vendredi de cette semaine, M. Laurier doit être l'objet d'une grande démonstration à Montréal ; immanquablement il devra parler des écoles du Manitoba. Je fais des vœux pour qu'il prenne sur la question une position nette et tranchée en face des événements qui se préparent. Je sais bien qu'il ne peut pas faire connaître au public dans ses détails les voies et moyens qu'il se propose d'employer pour le règlement de cette difficulté : les détails dépendent des circonstances, et l'homme prudent doit garder le secret de ses moyens. Mais il serait à souhaiter qu'il dit, ou plutôt répéta, hautement : 1° qu'il est, comme citoyen et comme homme d'état, pour le redressement des griefs de la minorité ; 2° qu'il fera de ce redressement un article absolu de son programme gouvernemental, s'il arrive au pouvoir ; 3° qu'il redressera ces griefs à la satisfaction légitime de la minorité, comme il ne doute pas pouvoir le faire également à la satisfaction de la majorité. Entre hommes raisonnables, il faut finir après tout par s'entendre. Une pareille déclaration, ce me semble, ferait faire à la question les trois quarts du chemin vers une solution définitive.

Avril, 24, 1896.—A M. A. A. C.—Je viens accuser réception des brochures que vous m'avez envoyées, et qui me sont arrivées en

deux paquets différents, savoir :

1° The Manitoba School Question, by F. C. Wade ;

2° The Manitoba School Question, A reply to Mr. Wade by John S. Ewart, Q. C. ;

3° Ecoles Séparées, Partie des Négociations à Ottawa en 1870 ;

4° The Schools called Public Schools of Manitoba are in reality Protestant schools, by His Grace A. A. Taché, Archbishop of St-Boniface, April 1894 ;

5° Archbishop Taché, A page of the History of the Schools in Manitoba during 75 years, 1893 ;

6° The Manitoba School Question, Speech delivered by Hon. James E. P. Prendergast in the Legislative Assembly of Manitoba, on the 10th and 12th days of March, A. D. 1890 ;

7° Lecture by John S. Ewart, Q. C., on the Manitoba School Question in the Congregational Church, Winnipeg, 29th April, 1895 ;

8° Plaidoyers dans la Cause des Ecoles du Manitoba devant le Conseil Privé de Sa Majesté pour le Canada, du 26 de février au 7 mars 1895 ;

9° The Education Department Act and the Public Schools Act and Amendments of 1892, published by Authority ;

10° Supplementary Return to the House of Commons containing Factum of Case, Barrett vs City of Winnipeg, in connection with the Abolition of Separate Schools in the Province of Manitoba ;

11° Documents concernant les Ecoles Séparées du Manitoba, imprimés par ordre du Parlement, 1891.

De plus, j'ai reçu vos correspondances sur les journaux, elles ont été découpées et collées sur papier d'un format convenable, elles seront reliées avec les autres documents dont elles ne sont pas le moindre ni le moins sagement pensé.

M. le Juge Dubuc, dans une lettre charmante, m'a annoncé son jugement et ceux de ses collègues ; mais ils ne sont pas encore arrivés.

S'il vous tombe sous la main d'autres pièces d'importance sur cette question, vous me ferez grand plaisir en me les adressant, supposé que vous puissiez vous en départir. J'ai suivi cette difficulté avec autant d'attention que tout autre dans la Province de Québec ; mais, à la veille de la lutte définitive, et, je n'en doute pas, de la victoire, je veux être ferré sur toutes les coutures. Que ferai-je en reconnaissance du service que vous venez de me rendre ?

Quant à la politique du jour, j'abonde dans votre sens en tant de points, qu'il m'est bien permis de différer de vous, je souhaite que ce soit à tort, un tantinet en quelques uns. Par exemple, je ne puis admettre que le parti conservateur comme parti, en aucun temps, ait fait sur la question des écoles de nobles efforts. Je suis convaincu plus que jamais que la tête et la queue de ce parti, séparées au mois de janvier par un coup depuis longtemps calculé dans l'ombre, se sont recollées par le sacrifice de votre cause. On a dit à la queue : soutenez apparemment la tête dans ses engagements vis-à-vis la minorité, et la tête au fond fera en sorte de ne pas tenir ses engagements. A la lueur de ce funeste compromis, dans les efforts extrêmes que le parti conservateur semble avoir faits dans ces derniers temps, il y a plus de comédie que d'héroïsme. Ceci n'attaque pas la bonne foi et la sincérité de bon nombre de membres conservateurs.

Mai, 4, 1896.—A. M J. G. P.—Il n'y a pas à le nier, Tupper s'est choisi dans la Province de Québec des collègues forts, sinon par le magnétisme qu'ils sauront exercer sur l'esprit des électeurs, du moins par la confiance qu'ils ne manqueront pas d'inspirer à l'élément religieux et ecclésiastique. En dehors de toute personnalité, ce qui nuira infailliblement au magnétisme, c'est que la population est ahurie de promesses vaines, fatiguée, dégoutée. La confiance est perdue. Personne ne doutera de la bonne volonté des nouveaux ministres, ni de l'énergie de leur chef ; mais on dira : Angers a résigné, deux autres sont restés dans le cabinet, ni l'une ni l'autre chose n'a fait

aboutir la loi remédiatrice. Les mêmes ministres restent pour Ontario, à eux s'adjoint un fort adversaire des écoles séparées, McDonald de Winnipeg. L'histoire pourrait bien se répéter : passez-en par la décision de la majorité, ou résignez encore. Dans ces circonstances, la neutralité pour le clergé n'est-elle pas la meilleure politique ?

Mai, 8, 1896.—A M. J. D.—De ce temps-ci j'étudie à force le passé et le présent de la difficulté scolaire manitobaine, comme si c'était moi qui devait la régler ; et je m'aperçois de plus en plus que bien peu de gens en connaissent le premier mot, même, et peut-être surtout, parmi ceux qui en parlent sur tous les hustings du pays. Je vous ferai grâce de mes réflexions sur la politique de bascule actuelle ; je suis intarissable sur ce sujet, et, comme une fois parti je ne puis plus m'arrêter, je choisis aujourd'hui par charité pour vous de ne pas commencer.

Mai, 8, 1896.—A M. J. G. P.—Nous ne connaissons pas encore le résultat des délibérations des évêques. Je suis sous l'impression que le mandement collectif se tiendra dans les hautes sphères, qu'il sera très fort sur les principes, qu'il dira aux électeurs d'exiger des candidats une promesse formelle qu'ils sont pour le redressement des torts faits à la minorité catholique du Manitoba, mais qu'il n'ira pas plus loin. Tout au plus aurait-il une teinte conservatrice. S'il allait prendre part pour un parti, je ne le cache pas, je puis me tromper, je le regretterais énormément. Mettons les deux partis en lice, leur proposant la couronne, mais ne la donnant pas avant le temps. Tupper, dans son discours programme, dit bien qu'il poursuivra au sujet des écoles la politique commencée, mais cette parole peut être élastique comme une vessie de caoutchoue ; il ne faut pas oublié que la politique commencée, à un moment donné, abandonnait complètement le bill remédiateur pour faire à Grenway des propopsitions jaunes, je veux dire vagues et indécises. La question est moins morte que jamais ; ce qui nous tue, l'esprit de

parti, la fait vivre ; si nos chefs sont conduits par le même esprit de force et de modération qui a dicté la pétition de l'épiscopat, il y a un peu plus de deux ans, la victoire est à nos portes.

Mai, 10, 1896.—A M. J. G. P.—Avez-vous lu le "Star" d'hier soir ? Si son rapport est vrai, les discours de Hugh McDonald sont pour le public toute une révélation ; toutefois je dois dire qu'ils ne renferment rien qui me surprenne.

McDonald dit qu'il est un chaud partisan des écoles nationales, mais que, après le jugement du Conseil Privé, le terrain lui manque sous les pieds, et il lui faut bien faire quelque chose pour remédier aux griefs des catholiques. "I am now, as always, a strong supporter of national schools. I believe it is the best system of schools...But the decision of the Privy Council has taken ground from under my feet."

Mais cela ne veut pas dire qu'il sera en faveur du bill remédiateur qui a été présenté à la dernière session. "He said he stood for remedial legislation, but did not necessarily approve of the present remedial bill."

Il essaiera d'abord la conciliation. Alors pourquoi tant crier contre Laurier, dont c'est depuis longtemps la manière de voir ?

Mais s'il faut en venir à une législation, il donnera aux Catholiques le moins de privilèges possibles. "If it could not be settled amicably, then he would have it settled by legislation, giving the Catholics the least possible privileges, but sufficient to redress their grievances." Est-ce assez clair ?

N'oublions pas que cela fut dit en présence de Sir Charles Tupper. Que dis-je, en sa présence ? lui-même est allé beaucoup plus loin.

Il s'écrie qu'il ne s'agit pas ici d'écoles séparées. "I say, therefore, this is not a question of separate schools at all ; it is outside of that subject alltogether..."

Il se vante auprès des Manitobains qu'il en fera moins que M.

Laurier. "Where is the man who has any capacity for exercising intelligent reasoning capacity who would justify himself to his countrymen if he oppressed a feeble minority, and that for the purpose of bringing into power a Roman Catholic French Premier, who declares he will do more. Do you thing he would stultify himself?..."

En lisant entre les lignes, il veut faire comprendre à ses auditeurs que son bill n'était pas malin. "What does Mr Laurier say in a speach in reference to the school question : that the government finally introduced the bill which was such a miserable thing that the principe of remedial legislation was not written in its four corners. There is some truth in that charge," ..et le reste, et le reste. Tout est à lire. *Habemus confitentem reum.*

Tupper souffle le chaud à Winnipeg ; d'autres soufflent le froid dans la Province de Québec.

Mai, 23, 1896.—A M. A. A. C.—La poste, il y a trois jours, m'apportait de l'Ouest un beau livre, couverture verte, et de suite nous supposâmes que cette gracieuseté venait de vous ; l'adresse, qui est de votre écriture, vint confirmer notre supposition. Je viens donc vous remercier, car vous me prenez par mon faible. De ce temps-ci, je n'étudie guère autre chose que votre question scolaire. Je suis convaincu, malgré les sombres apparences, qu'elle aboutira avant longtemps ; et je ne veux pas me trouver au dépourvu lorsque, spectateur intéressé comme les autres, je verrai se dérouler devant nous les moyens de solution. Nous avons reçu des Evêques une letre collective admirable ; seulement quelques intéressés la gâtent par des commentaires évidemment trop intéressés, et quelques zélés par des excès de zèle. Mais ce sont là choses inévitables dans le cours des évènements humains, le bon sens prendra le dessus, la justice triomphera. En attendant, je comprends que vous devez souffrir et languir. Pour moi, une des plus grandes souffrances morales est de voir quelquefois les plus grands intérêts livrés aux caprices de la légèreté, de l'inconstance, de la

petite vanité qui se regarde, s'admire et se pavane. Mais Dieu veut ces choses, pour montrer que c'est lui qui triomphe en ses œuvres, et non l'habileté des hommes.

Mai, 23, 1896 —A M. J. D.—Vous me parlez de politique, je m'en occupe en observateur. Le temps n'est pas venu pour moi d'y mettre mon grain de sel. Nous avons reçu un Mandement collectif superbe : quelques intéressés le gâtent par leurs commentaires trop intéressés. Malgré ces tristesses inévitables dans les choses humaines, je suis convaincu plus que jamais que votre question scolaire se règlera d'une manière satisfaisante. Pour mieux juger de ce qui sera dit et fait alors, je consacre mes moments libres à étudier les pièces de ce long procès et les arcanes de cette difficulté inextricable. J'étudie en amateur, ce qui donne moins de soucis, et je m'unis à vous pour prier.

Juin, 26, 1896.--A M. J. G. P.—Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'il s'est élevé contre moi une tempête de colère à l'occasion des élections ; elle passera comme bien d'autres. Dans six mois, on verra que j'étais *on the good footing*. Mgr Fabre n'est pas aussi fâché, lui ; j'ai eu lieu de m'en apercevoir mercredi, au dîner donné en l'honneur de M. Captier à l'Archevêché.

Juillet, 6, 1896, — A M. A. A. C. — J'étudie à fond votre question scolaire : je souhaiterais que les enquêteurs (puisque enquêteurs il doit y avoir) qui doivent s'enquérir de vos griefs, pussent faire les mêmes études.

Que va faire Laurier ? Il ne pourra pas se plaindre qu'il n'a pas reçu de l'électorat assez de pouvoir, assez de confiance : en réalité, il a reçu carte blanche,

Un avenir prochain nous montrera quelles peuvent être nos espérances. Laurier est un homme droit, calme, modéré ; sa modération, il l'a montrée dans la lutte qui vient de finir. Pour moi, à l'encontre d'un grand nombre je l'avoue, je ne suis pas sans espoir. Sur ce point, je sais que vous faites des vœux, afin que l'on ne dise pas de mes prévisions : in vanum speraverunt.

l'
re
d
d
d

p
de
de
m
d
ro
co

m
h
se
l'a
St
P
dr
re
St

DANS LA VILLE ETERNELLE

Pendant que se discutait au Canada la Question des Ecoles du Manitoba.

I

De Montréal à Plattsburg

11 *septembre* 1896. — Assis dans le train, j'attends que l'aiguille ait marqué 7 heures et 20 minutes pour me mettre en route. Jamais je ne suis parti aussi bien préparé, laissant derrière moi moins d'embarras. Tout ce que je pouvais faire, dire et écrire, est épuisé : puisse cette aisance de mouvements durer tout le cours du voyage !

Je pars avec des lettres de créance à mon goût : liberté complète d'action, pouvoir de déposer les responsabilités si elles devenaient trop lourdes ou incontrôlables, et moyens efficaces de profiter de toutes les occasions de faire le bien, au fur et à mesure qu'elles se présenteront : latitude diplomatiqne, vague de programme, horizons indécis, àtmosphère transparente et miroitante, toutes choses qui me vont ; quant au but, il est fixe comme l'étoile polaire, le vrai, le modéré, le bien pratique.

Comme vous le voyez au zig-zag de ma plume, le train s'est mis en mouvement, et nous emporte vers le Pont Victoria, la huitième merveille du monde ; je dis *nous*, car en face de moi se tient droite, un peu pâle, une personne au nom écossais, à l'esprit canadien. Je n'ai pas voulu rompre brusquement avec St-Lin, et un prolongement de ma maison s'étendra jusqu'à Plattsburg. M. descendra à cet endroit à 10 heures, et attendra le passage d'un train jusqu'à midi et demi, et sera de retour à Montréal à 3 heures, assez tôt pour vous arriver à St-Lin ce soir. De suite, quand je lui proposai cette petite

excursion, M. remarqua : "Moi aussi, comme M. P., j'aurai traversé les lignes, et voyagé dans les Etats !"

En effet, elle parait décidée à se servir de ses deux grands yeux . . . et aussi de sa langue. Déjà j'ai eu à donner vingt explications sur la Pointe St-Charles, l'Ile St-Paul, La Prairie, le pont Victoria, St-Lambert, etc. Tiens, je ferai mieux, je cesse d'écrire, la voyageuse me dérangeant outre mesure par ses questions presque à chaque ligne.

Cependant je prendrai le temps de dire que nous eûmes au départ, qui le croirait ? une visite et des adieux de St-Lin. M. Joseph Archambault fils vint me presser la main. Il retourne ce soir aux Laurentides ; par conséquent, demain samedi, la nouvelle de mon départ courra le village. Peu importe, je serai déjà loin, en dehors des atteintes du reportage ; ce ne sera qu'un jour en avant de ma lettre qui doit être lue dimanche aux paroissiens. D'ailleurs la surprise laurentidienne ne sera pas forte, il y avait dans l'air des soupçons, des prévisions : mon petit doigt a maintenant dans la paroisse de nombreux élèves qui promettent de surpasser leur maître.

A St-Jean, M. sort de la valise les beaux petits souliers rouges. Je reprends ma plume. "Bon, bon, dit elle, cessez, vous écrirez quand je serai partie."

Rousse's Point—Nous entrons dans la terre de la liberté ; cependant, comme c'est vendredi, nous ne nous proposons pas de faire comme nos prédécesseurs de St-Lin, et nous montrer libres vis-à-vis les commandements de l'Eglise : nous ferons maigre au dîner. "Voyez, dit M., ouvrez votre valise, voici venir le *douaneur*." Nous avons bien ri du *lapsus linguae*.

Nous traversons un pays de collines, je quitte la patrie encore une fois. Adieu, Canada ; adieu, paroisse aimée ; adieu

collège et couvent ; adieu maison qui abrite mes soins, mes soucis et mes affections. Presbytère vivant, je te donnerai chaque jour de mes nouvelles ; que chaque malle m'emporte une brise embaumée, un souffle de bon souvenir. Tout passe si vite ici-bas, nous nous reverrons bientôt. Je ne voyage pas pour mon plaisir, je suis mêlé à des affaires qui intéressent la religion et les âmes, cela me donne un droit à vos prières. Vous prierez donc pour que l'ange de Dieu m'accompagne, me protège, me conduise dans les pas difficiles au physique comme au moral, pour qu'Astaroth soit jeté inoffensif dans l'abîme : *In infernum detrude.*

Le moment de la dernière séparation arrive. J'écris un petit mot à M. Martel, lui envoyant ma lettre aux paroissiens pour qu'il la lise dimanche en chaire. Je ferme ces quelques pages, prémices d'un journal que je commence aujourd'hui et qui finira Dieu sait quand. J'adresse le tout, pour le confier à la malle amie qui se charge de le rendre en personne à destination ce soir, et d'y ajouter force commentaires vivants et vécus. Encore une fois, adieu et pensez à moi devant le Seigneur.

II

Première lettre aux paroissiens de St-Lin.

Montréal, 10 septembre 1896.

Mes chers Frères,

Quand cette lettre vous sera lue du haut de la chaire, je serai en mer déjà depuis plus d'une journée. Si je suis parti sans vous en donner avis dimanche dernier, ce n'était pas que je voulusse vous faire de mon départ un secret mystérieux ; cette réserve m'était dictée par la convenance et le devoir.

Je vous prie, mes chers frères, de ne pas prêter l'oreille aux rumeurs et aux bruits étranges qui ont circulé, et qui pourront circuler encore, au sujet de mon voyage. Rappelez-vous que j'ai été, au prix de grands sacrifices, le serviteur fidèle des Evêques ; toujours la volonté de mon Archevêque a guidé ma vie sacerdotale ; je sais, et j'ai toujours proclamé, que la première sauvegarde, non seulement de notre foi, mais encore de notre nationalité, est l'épiscopat. A Dieu ne plaise que, au midi de ma carrière, je trahisse les convictions de toute ma vie. Dans toutes questions religieuses, directement ou indirectement, je ne travaillerai jamais que sous la haute inspiration de mes premiers supérieurs et dans les vrais intérêts de ceux que le Saint-Esprit a établis pour régir l'Eglise de Dieu.

Ces voyages fréquents, à mon âge et avec mes infirmités, me dérangent beaucoup ; et ces absences prolongées, loin de ma chère paroisse de St-Lin, croyez-moi, ne sont pas sans me causer de l'ennui. Mais ce qui contribue, je ne le cacherai pas, à me consoler un peu, c'est que la desserte du ministère parois-

sial ne souffre pas de mon éloignement, comme il reste au milieu de vous deux prêtres zélés et dévoués.

En effet, il serait difficile, mes Frères, de trouver une paroisse mieux desservie que la vôtre. Je ne parlerai que des onze derniers mois, depuis que j'ai quitté l'Université pour revenir résider assidument à mon presbytère. Outre les prônes réguliers du dimanche, la présence habituelle d'un confesseur au tribunal de la pénitence, la régularité des offices sur semaine et le soin vigilant des malades, n'avez vous pas eu de nombreux exercises particuliers durant le mois des morts, la prière avec instruction cinq fois par semaine pendant le carême, un sermon à chaque soir du mois de Marie, un grand déploiement de cérémonies aux principales fêtes de l'année ecclésiastique par l'appel de secours étrangers, et, dans le cours de l'eté, une retraite pour les enfants, une pour les Demoiselles, une troisième pour les Dames : les secours de la religion et le pain de la parole de Dieu vous ont été distribués, je pourrais dire, avec surabondance.

D'un autre côté, ce m'est un plaisir de reconnaître que cette semence divine tombe en bonne terre. Je loue votre bon esprit de paroisse, votre piété, votre charité, votre fidélité à assister aux exercices religieux, votre amour toujours croissant pour la Sainte Eucharistie.

C'est pourquoi je ne doute pas que vous serez fidèles, puis que le temps est arrivé, à vous acquitter de vos promesses envers Dieu qui, sur vos supplications, vous a délivrés du fléau des sauterelles, en particulier de celle que vous avez faite de remettre à la cure une aumône déterminée, ou proportionnée à vos moyens, pour être employée à une œuvre paroissiale, dont il vous sera rendu compte. Déjà Laplaine s'est exécutée : M.

Théodule Corbeil, père, m'a remis entre les mains $58.05 ; il ne reste plus à rentrer que $6.50, pour que tous les engagements pris par cette concession ne soient rachetés. Je prie les différents collecteurs de vouloir bien marquer fidèlement sur leur liste et le nom du donateur et le montant de son offrande.

En terminant, je ne saurais mieux faire que de citer ces paroles de Saint Paul, extraites presque mot à mot, de l'épitre de ce seizième dimanche après la Pentecôte, lesquelles peuvent s'appliquer avec convenance à la circonstance présente :

"Je vous prie de ne pas vous décourager à la vue des tribu-
" lations que je supporte pour la vérité : c'est votre gloire.
" Je prie le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appar-
" tient toute paternité dans le ciel et sur la terre, de vous
' accorder, selon les trésors de sa miséricorde, de fortifier en
" vous par son Esprit l'homme intérieur. Que Jésus habite
" dans vos cœurs par sa foi, afin qu'enracinés dans la charité,
" vous puissiez comprendre, avec les saints, quelle est la gran-
" deur, la largeur, la hauteur et la profondeur de l'amour
" divin. Je vous souhaite de connaître la charité de Jésus-
" Christ, qui surpasse toute connaissance, afin que vous soyez
" remplis de la plénitude de Dieu. Amen, ainsi soit-il."

Enfin, je vous demande de réciter aujourd'hui, après la messe, les prières de l'Itinéraire à mon intention, afin qu'il ne m'arrive aucun accident dans le cours du voyage ; et j'espère que chaque dimanche, d'ici à ce que je revienne, lorsque vous prierez pour votre évêque en voyage, à son souvenir vous ajouterez aussi celui de votre curé.

III

De Plattsburg à New-York

11 septembre, 1896.

Je viens d'être victime du plus joli *Ya nkee trick* que l'on l'on puisse imaginer. A Plattsburg, nous avons cinq minutes d'arrêt. J'en profite pour acheter quelques sandwiches, quelques œufs durs, des gâteaux. L'unique servante servait ses clients avec un flegme et une lenteur imperturbables. Je lui passe un cinq piastres, elle n'a pas de change, elle entre dans la maison, revient en me disant avec un sourire d'attendre un peu. Le train n'attend pas du tout. Poup ! all aboard. " M., retirez ce qui m'appartient, et bonjour." Je n'eus que le temps de sauter à bord du train déjà en marche. Si M. n'était pas restée en arrière pour collecter mon dû, j'aurais saisi, je crois, trois ou quatre huiliers d'argent et me serais sauvé dans le wagon. Pendant ce temps, sans doute, ma coquine d'américaine riait sous cape du succès de son industrie. Arrivé à ma place, à mon tour, je riais tout seul à la pensée que sa ruse ne lui réussirait pas. La première conclusion de cette aventure, c'est que notre séparation a été très prosaïque, faite à la vapeur, bonjour, bonjour !

Revenons à la pratique : quand bien même mon cinq dollars serait perdu pour toujours, il ne faut pas pour si peu se teindre l'âme de noir, se couvrir l'imagination de nuages, et se rendre malheureux. Jouissons du paysage. Il y a un mois, par le Vermont Central, je longeais la rive est du Lac Champlain ; j'en longe aujourd'hui la rive ouest par le Delaware et Hudson. Je traverse le pays des Iroquois, et encore d'une de leurs tribus les plus cruelles, les Agniers. Il

n'y a plus de guerriers à plumes pour nous scalper, le seul danger actuel est de nous casser le cou au fond des précipices sur le bord desquels nous courons d'une course effrénée.

On se fatigue de toujours regarder, lisons ; maintenant que la gazette qui parle a cessé de se faire entendre, lisons les cinq gazettes que j'ai achetées à Montréal, le *Star*, la *Montreal Gazette* et le *Herald* ; lisons le *Samedi* et le *Truth.*

Fort Ticonderoga. — Une demi-heure d'arrêt. Bon, je vais avoir le temps de prendre une tasse de thé. Je monte à la maison, c'est la seule de la ville, une vieille fée court, va et vient ; rien sur la table, cela n'a pas bonne mine. Je ne voulus pas risquer un autre cinq piastres Je vais me contenter des sandwiches qui me restent de Plattsburg. Pour dessert, je regarderai le paysage, qui est incomparable de rives sauvages, de monts dentelés, de sommets verts, de baies profondes, de pointes hardies : l'Ouest du lac l'emporte sur l'Est, du moins vu d'un wagon de chemin de fer. J'ajouterai les souvenirs historiques, des échos de batailles passées, des ombres de héros se levant dans leurs tombeaux, les grandes figures de Tracy, de Jogues, de Montcalm, de Lévis : repas de gloire, dîner d'orgueil patriotique.

Saratoga.—Le Vichy américain : richesse de résidences et de végétation ; les villages voisins se ressentent de cet air d'aisance. Il fait chaud, les éventails jouent autour de moi ; elles nous donne la seule brise qui vienne tempérer une atmosphère lourde.

Albany.—5 heures. Mademoiselle M. Harvey se prépare à aller prendre le train de St-Lin ; je soupe avec une sandwich à la langue, deux bananes et une orange.

Avec le soir, la fraîcheur revint ; à Poskepsee je pris une tasse de thé bouillant, cela rachève de me rafraîchir. Nous arri-

verons à New-York vers 9 heures. Il est 7½ heures, aux Laurentides, on parle du voyageur. Le voyageur va cesser d'écrire, se coucher un peu sur son siège, et songer à St-Lin, à sa vie errante, à ce que Dieu demande de lui, en particulier dans les poursuites présentes. Bon soir !

A 9 heures, New-York. "Voici mon chèque, donnez-moi ma valise."-Pas arrivée." Quoi ! Astaroth serait-il là-dessous ? 9½ h., elle arrive par un autre train, celui de l'Ange Gardien. Je descends au Grand Union Hôtel. Chaud à ne pas dormir. Le sommeil ne vint qu'à une heure, et à cinq heures il s'était envolé.

Hier soir, au dépot, je rencontrai Mgr Gravel, il était venu audevant de Mgr Bégin qu'il ne put trouver dans la foule. Ils traversent par la ligne française. Tout le Canada va se rencontrer à Rome.

12 *septembre.*—Ce matin, à 5 heures, lève. A 6 heures en route pour le bateau. Je m'installe dans une belle grande chambre : deux lits, j'ignore si j'ai un compagnon, deux guéridons, une grande armoire pour pendre le linge, un large sofa, un œil de bœuf sur l'extérieur.

Je vais déjeûner dans un hôtel. J'écris trois lettres. Maintenant j'attends que nous partions. Je n'ai pas vu encore M. le chanoine Archambault à bord. Sans le savoir, nous étions au même hôtel. Ce matin, comme je règlais ma note, une main amie me frappa sur l'épaule, Mgr Emard. Surprise. Est-il venu ici seulement pour accompagner ou rencontrer M. Archambault ? Je l'ignore, je ne lui ai pas demandé.

Donc, encore une fois, avant de quitter la terre d'Amérique, avant de lancer nos existences aux hasards des flots, adieu. Si notre canot de fer allait prendre eau, nous n'en serions pas quitte

comme dans le canot d'écorce pour un bain de siège : c'est pourquoi priez, priez pour nous. *Oremus pro invicem.*

IV

De New-York à Gibraltar

12 *septembre* 1896 —Encore sur mer. Dans ma jeunesse j'ai parcouru en bateau le fleuve St-Laurent qui éloigne ses rives l'une de l'autre jusqu'à trente lieues de distance, et le Golfe du même nom aux vagues brisées, traîtresses. Plus tard, j'ai navigué sur les grands lacs d Canada qui s'étendent comme des mers. Plus tard encore, mon canot d'écorce s'est promené sur maints lacs et rivières du nord de la Province de Québec et de la terre de Rupert, il a longé les rivages de la Baie d'Hudson. Sans parler de ces courses, pour la dixième fois aujourd'hui je confie mon errante existence aux flots du vaste océan, vraiment "voyageur sur la mer de ce monde."

On s'accoutume à tout. La première fois que je vis la terre ferme disparaître derrière moi, un énorme poids d'immensité semblait m'écraser. D'autres fois, j'ai ressenti les peines de la séparation et de l'éloignement soit pour moi-même, soit pour les autres que je voyais cachant leurs larmes autour de moi. Ce matin d'un œil assez stoïque, je regardais le mouvement qui s'agitait sur le pont et sur le quai, les adieux, les poignées de main, les longs embrassements. Je n'éprouvai que deux émotions d'attendrissement : la première, lorsque la fanfare fit entendre ses sons bruyants, pendant que les uns riaient, et que les autres pleuraient. Ces cuivres ne respectent rien, ni joie ni douleur. Ainsi en est-il de l'homme égoïste. La seconde, lorsque la foule, après avoir suivi jusqu'au bout du quai notre vaisseau qui s'ébranlait, enfin, ne pouvant aller

plus loin, s'arrêta, agitant mouchoirs, chapeaux, et poussant une vaste clameur. Puis elle se dispersa pour ne plus penser au Kaiser Wilhelm. N'est-ce pas là ce que nous faisons chaque jour ? nous reconduisons en procession silencieuse nos parents et nos amis au cimetière jusque sur le bord de leur tombe. Tout se termine par une clameur de prières funéraires, puis vient la mer de l'oubli.

Il y a quatre ans aujourd'ui que ma pauvre mère, après avoir dormi quatre jours au salon du presbytère, est allée prendre son sommeil éternel près de la grande croix du cimetière. La tristesse accablante est passée, l'impression reste, le souvenir vivra toujours. Est-elle heureuse ? je le crois. Est-elle réellement absente ? je ne le crois pas. J'ai senti souvent sa présence, je lui ai parlé souvent, et souvent elle m'a donné, il me semble, avec cette sagesse pratique qui lui était propre, des conseils lumineux, non pas pour les agissements de ma vie sacerdotale ou de ma vie publique, (elle ne s'était jamais aventurée sur ce terrain) mais dans la sphère de mes intérêts domestiques.

Puisque nous avons à nous seul une si belle chambre, mettons-nous à l'aise. Sur les tablettes du premier guéridon je mets brosse à linge, brosse de soie, brosse à dent, peigne, éponge, razoir et pierre à aiguiser. Le second reçoit bréviaire,dictionnaire, Ecriture Sainte, Jésus-Christ médité, l'Imitation, et un livre profane que je me propose de lire pendant la traversée.

Dans l'armoire, je pends capot, devants de chemise, soutanelle, et mon chapeau de feutre afin de le rendre à sa forme première, injurié qu'il est par un long séjour au fond de ma valise trop étroite. Le lit supérieur me sert de décharge pour mes planchettes, mes cahiers et mes brochures, et sous le lit inférieur se logent mes petits souliers et mes valises, légères,

grandement soulagées. Il n'y a qu'une chose à craindre, c'est que le gros vent ne vienne porter dans ce bel arrangement le désordre.

Pour le moment, la mer est calme, pas de soleil, les nuages nous laisse voir des morceaux de ciel bleu. Ni chaud, ni froid, une petite brise alisée. Le haut bonnet sur la tête, les lunettes bleues sur le nez, assis sur la chaise longue que j'ai louée, je fais face au pôle nord, j'écris et je regarde du côté de St-Lin. Par l'imagination, je vois dans le lointain le clocher de l'église, la galerie du presbytère, et mes petits lacs sans eau. Vivez heureux, en paix, dans la maison que je vous ai faite belle. Mais assez, il ne faut pas en tarir la source aujourd'hui, si je veux que cette conversation écrite puisse couler tout le long du voyage.

13 *septembre, Dimanche.*—Je me réveillai au bruit des cuivres qui jouaient un air religieux, solennel et mélancolique, Ces sons lointains, m'arrivant par le mystérieux des corridors me semblaient comme l'écho de voix angéliques qui m'invitaient à la prière et à la méditation dominicales. Sans me lever, je pris mon livre, et derrière mes rideaux, comme dans une cellule d'anachorête, je lus et méditai. Je m'unis aux diocésains de Montréal pour fêter la fête patronale de l'archidiocese de Marie.

Et nomen Virginis Maria, Luc 1. 27.—Le Seigneur a rendu votre nom si gloriex que la bouche des hommes ne cessera de vous louer. Judith, XIII, 25.—*Maria exaltata.* Excellente, transcendante, élevée, supérieure à quiconque n'est pas Dieu.—*Maria Domina.* Maitresse et souveraine..—*Maria amaritudinis mare.* Mer d'amertume, océan de douleurs, confluent de toutes les désolations.—*Maria, stella maris*

Etoile de la mer, astre qui luit sur le monde, qui rend l'espérance à ceux qui naviguent dans la sombre nuit. Protégez votre navigateur !

Marie nous donne un bien beau jour. Le soleil éclaire, tempéré par les flocons de laine blanche et les éponges moëlleuses qui se promènent dans l'espace. La mer est calme, pas de ce calme plat qu'elle avait hier, mais avec des ondulations longues et mollement sinueuses. Le vaisseau a des airs de cheval fringant qui s'ambitionne au trot, en secouant sa crinière.

A 9½ heures, je me transportai à l'église de St-Lin par l'imagination et le cœur. J'entendis la masse flottante des voix roulant sous les voûtes. Je vis M. Martel monter en chaire pour faire ses annonces ; la foule dressa les oreilles, lorsqu'il se mit à déployer une certaine lettre. Il y eut curiosité, mais pas de surprise, car la nouvelle était connue depuis la veille. Un nouveau prêtre officiait à l'autel, il avait les cheveux roux, fluet, grand : ai-je bien vu ? Je lui souhaite la bienvenue sous mon toît et dans ma paroisse. J'espère qu'il y sera heureux, et que, quand il en devra partir, il en emportera les meilleurs souvenirs.

Comme instruction, je lus l'évangile du jour. "Jésus vint
" dans la maison d'un des principaux Pharisiens pour manger
" le pain avec lui le jour du Sabath, et les Pharisiens l'obser-
" vaient. Il se trouvait à avoir devant lui un paralytique.
" Jésus dit aux pharisiens et aux docteurs de la loi : "Est-il
" permis de guérir le jour du Sabath ?" Ils ne répondaient
" pas. Pour lui, prenant le malade par la main, il le guérit et
" le renvoya. Puis, répondant à leur pensée, il leur dit : "Qui
" de vous verrait son âne ou son bœuf tombé dans un puits, et
" ne le retirerait pas immédiatement le jour du Sabath ?" Et

" ils ne pouvaient lui répondre."

Et j'admirais la bonté et la charité du Sauveur qui guérit le corps du paralytique et voulait guérir l'âme des Pharisiens. Puis revenant à moi, je me disais : "La fortune du Canada est tombée dans un puits, pour aider à l'en tirer je peux sans scrupule manquer la messe aujourd'hui et dimanche prochain."

"C'est une pensée d'orgueil, me direz-vous, pourquoi Dieu vous aurait-il choisi pour cette besogne ?" Parce que, pour faire ses œuvres, il a toujours recours à ce qu'il y a de plus petit et de plus faible : *Elegit ignominia mundi.* David n'avait qu'une fronde. Le reste de l'évangile me dit quoi faire.

"Il rapporta une parabole à ceux qui étaient invités, remar-
" quant comme ils choisissaient les premières places à table.
" Lorsque vous aurez été invité aux noces, ne vous asseyez pas
" à la première place, de peur qu'un autre, plus honorable que
" vous, n'ait été invité aussi ; et que celui qui vous a invités
" tous deux, ne vienne et ne vous dise : faites place à celui-ci.
" Alors vous descenderiez à la place la plus basse avec honte.
" Mais, lorsque vous aurez été invité, allez vous asseoir à la
" dernière place, en sorte que, quand celui qui vous aura invité
" arrivera, il puisse vous dire : mon ami, montez plus haut.
" Alors vous aurez de l'honneur devant ceux qui seront assis à
" la table avec vous. En effet, celui qui s'élèvera sera abaissé,
" et celui qui s'abaissera sera élevé."

Je récite les premières Vêpres et les Matines de la fête de demain, l'Exaltation de la Sainte-Croix : rien de plus beau que les antiennes et les capitules de ces différentes heures ; les hymnes en sont incomparables. Je fais, tant bien que mal, du "Vexilla Regis", une traduction qui va sur l'air de "O Crux ave spes unica."

VEXILLA REGIS

L'étendard du grand Roi s'avance,
Brillante croix, où s'éteignit
La vie au sein de la souffrance,
Mort d'où la vie au ciel naquit.

Par le fer cruel d'une lance
Transpercé, prodige nouveau,
Des ingrats pour laver l'offense,
Tu dégoutas de sang et d'eau.

Elle s'est vraiment accomplie,
Telle que David la chanta,
Cette incroyable prophétie :
Du haut d'un bois Dieu règnera.

Arbre d'une splendeur sans pareille,
Empourpré du sang de ton Roi,
Digne de toucher, o merveille,
Ces membres qu'adore ma foi.

Arbre heureux, qui vit à sa branche
Suspendu le fruit du salut,
Dont la vertu, noble revanche,
Arrache à l'enfer son tribut.

Salut, o croix, seule espérance,
En ce triomphe glorieux,
Donne aux pécheurs la repentance,
La grâce abondante aux pieux.

Trinité, fontaine de gloire,
Qu'ils te chantent, tous les esprits ;
A la croix donne la victoire,
Aux vainqueurs ton saint paradis.

AMEN.

14 *septembre, lundi.*—Beau temps. Température tiède, même chaude. Lorsque sur le pont la chaleur est un peu lourde, pour me rafraîchir, je me transporte tout-à-fait à l'avant du bateau. Là, vous sentez toujours une forte brise, déterminée par la course en avant. Ce matin, je m'assis sur le bec recourbée de la proue, suspendu au dessus du sillon écumant que s'ouvre dans l'onde noire notre monstre en fer. J'ôtai mon bonnet, le vent se jouait dans ma chevelure. Mon regard s'étendait au loin sur la masse sombre de plond fondu, ondulant lourdement ; j'admirais au dessus de ma tête la coupe renversée du firmament bleu incrustée de nuages. Et je pensais.

Comme la terre est petite. Les deux tiers du globe terrestre sont occupés par les abîmes de la mer ; les deux tiers de l'autre tiers sont composés de montagnes de roches, de déserts de sable, de marécages inhabitables ou de régions glacées : sur ce tiers du tiers, les deux tiers de l'année voient des jours désagréables, soit par les pluies, soit par les neiges, soit par le froid ou la chaleur. Que le royaume de l'homme ici-bas est peu étendu et rempli de misères ! Ces quelques beaux jours de l'année, la plupart du temps, sont gâtés par la maladie, les tribulations, les peines du cœur. L'existence sur ce globe, frappé de malédiction, serait une mauvaise farce, si elle ne devait être suivie d'une vie meilleure, dans les sphères étoilées du Paradis.

La vie est dure, c'est ma peneée ; cela a été aussi celle de deux chauffeurs, qui ont voulu en finir avec ses misères, par un moyen toutefois trop radical. A huit heures du matin, un de ces malheureux se jetait à l'eau. On mit les chaloupes à la mer, le cadavre avait disparu dans les profondeurs du gouffre. L'évènement passa presque inaperçu comme la foule des passagers n'était pas encore sur le pont. Mais, à onze heures, l'émoi fut

grand, lorsque tout-à-coup les machines s'arrêtent, et qu'on aperçoit un autre malheureux se débattant au milieu des flots. Les passagers se précipitent à l'arrière du bâtiment, une chaloupe est descendue, guidée par quatre rameurs. Debout, près du gouvernail, le cœur et les yeux levés au ciel, je prononçai les paroles de l'absolution. Et pendant que la foule surexitée parlait, allait, venait, je priais au fond de mon cœur le Dieu des miséricordes de mettre en l'âme de cet infortuné une bonne pensée,un sentiment au moins d'attrition. Qui sait ? me disais-je, puisque Dieu a permis qu'il reçut l'absolution, cet acte de folie est peut-être pour lui l'occasion du salut. Ne seraitce pas la bonne Providence qui a voulu que je me trouvasse là pour prononcer sur son dernier soupir les paroles du pardon. Il peut fort bien se faire qu'il ne soit pas responsable de son acte de suicide : il fait si chaud près des fournaises, ce travail est si dur, que souvent le cerveau du pauvre travailleur ne peut résister, et la folie s'en suit. Quoiqu'il en soit, que le bon Dieu ait pitié de son âme ! car, pour son corps, il est probablement déjà la proie des monstres marins. Il disparut avant que la chaloupe n'arrivât. Le Kaiser Wilhelm reprit sa course, la foule reprit ses airs d'habitude, et descendant dans ma cabine je restai sous le poids d'une profonde impression. La vie de l'homme sur la terre passe comme l'ombre, c'est une bulle d'air, c'est la flèche qui siffle à nos oreilles, c'est l'oiseau qui traverse l'espace, c'est l'éclair qui fend la nue.

A midi, on aperçoit un "trois mâts" avec toutes ses voiles au vent, qui donne des signaux de détresse. Qu'y a-t-il ? manquerait-il par exemple de provisions ? Le Kaiser, modérant la rapidité de sa course. s'en approche. Le trois mats hisse le pavillon français. Une voix de notre côté crie : Combien êtes-vous à bord ? Réponse : Trente-quatre. Ces gens avaient

besoin, tout simplement, de savoir quelle heure il était. Leur chronomêtre s'était dérangé, et le pilote ne pouvait plus faire ses calculs astronomiques. Ils erraient plus ou moins, ça et là, depuis trois jours.

15 *Septembre, mardi.*—Toujours beau, lune hier soir, temps couvert aujourd'hui, léger roulis qui nous berce mollement.

Nous ne sommes pas très nombreux en première, 75 environ. L'élément dominant est le germanique, puis viennent les Italiens. Il n'y a ni princes, ni ducs, tous du monde bien, sans luxe, sans éclat. Je pourrais faire autant de connaissances qu'il y a de passagers, je préfère me tenir sur la réserve.

Approchez, je vais vous introduire au clergé du bord. 1er M. le chanoine Archambault qui s'en va rejoindre à Rome Mgr Fabre, et même l'y précèdera. Un bon compagnon.

2o M. Dupuis, prêtre depuis quinze jours, qui se rend à Rome, au Collège Canadien, pour trois ou quatre ans.

3o Monsignor De Concilio, curé à New-Jersey city, homme instruit, ancien théologien du Cardinal McKlosky au deuxième concile de Baltimore, 61 ans.

4o Un prêtre italien de Naples, parent du précédent, qui est venu se promener aux Etats-Unis, et qui s'en retourne dans son pays.

5o Deux jeunes Américains, venant de finir leurs études classiques, allant faire leur théologie à Rome, M. McNaughton et M. Cressy : bons, convenables, languissants sous les atteintes du mal de mer.

6o Enfin un cinquième prêtre, 5 pieds et 6 pouces, gros, replet, cheveux grisonnants, frisés, yeux pochés, nez long, se faisant vieux. Devinez qui ?

En énumérant la population qui s'agite dans les flancs de cette baleine en fer, il ne faut pas oublier la partie qui se prête

le plus à mes études et à mes réflexions : une foule de plusieurs cents Italiens qui sont entassés dans l'entrepont. Chaque jour, je passe des demi-heures à les examiner, couchés, étendus pêle-mêle, se chauffant au soleil du matin, se mettant à l'abri des ardeurs du midi. N'allez pas croire qu'ils sont les plus malheureux ; c'est au milieu d'eux qu'habitent les ris, les jeux. Celui-ci fume tranquillement en regardant les flots, celui-là jase placidement avec un compagnon aussi placide que lui. Cette jeune fille fait les yeux doux à son beau qui la regarde à travers les fentes d'une cloison. Ces enfants se roulent avec délices dans la poussière. Cette mère est assise, entourée de ses petits comme une poule de ses poussins : familles nombreuses qui donnent des citoyens à la terre et des saints au ciel. Les parents passent leur vie dans un travail pénible pour élever ces hommes de l'avenir, ils ont rempli leur vocation, Dieu ne leur en demande pas davantage. Dieu qui leur a refusé la richesse et l'aisance, ne leur a pas ménagé la source de la joie, du contentement ; et, après tout, leur somme de bonheur n'est pas moindre que celle des riches ici-bas ; et là-haut ? ?

16 *septembre, mercredi.*—Il est près de six heures P. M. lorsque je prends la plume pour rédiger la part qu'aujourd'hui aura dans le journal. Mon voisin me dit : "Vous n'êtes pas fatigué de la monotonie de ce spectacle ? cela m'ennuie à la mort.—Je pourrais ainsi me faire bercer sur le sein de la vaste mer, pendant un mois, sans en être le moins du monde fatigué.—Quand on pense qu'on en a encore pour plus de huit jours !--Pour moi la traversée est toujours trop courte." En effet, quand on ne peut rien faire, qu'on passe sa grande journée à bâiller, ou à compter les jours comme un écolier qui attend les vacances, je comprends que le temps s'écoule lentement. Mais quand le

temps est partagé entre le travail, le bréviaire, la lecture, des promenades sur le pont, des méditations à batons rompus en face des immensités qui nous environnent, on constate que le poète avait bien raison : *fugit interea, fugit irreparabile tempus.*

Mon règlement s'est fait de lui-même. Lever vers 7 heures ; 8 heures, déjeuner ; 8¼ heures promenade sur le pont, pour prendre le grand air ; de 9 heures à midi, travail, dans un petit salon qui est à la porte de ma chambre. Midi sur le pont. Midi et demi dîner ; 1 heure, cigare et jasette avec les amis, assis sur des chaises longues, le regard étendu vers les horizons indéfinis ; 2 heures, bréviaire, puis journal, puis lecture, puis travail, etc. A 6½ heures, le souper, qui dure une heure. A 7½ heures, sur le pont à me promener, à causer, à respirer, à méditer, à regarder danser, à écouter la musique, à passer de la lumière électrique aux ombres noires, cala jusqu'à dix-heures, dix heures et demie, onze heures, selon que le cœur m'en dit. Dans une journée aussi divisée, où l'ennui trouverait-il sa place ?

Jamais, sur l'océan, je n'ai été aussi bien pour accomplir la sentence portée contre nous : tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. La mer continue à être bonne, quoique aujourd'hui on ait tendu la grande corde pour protéger les promeneurs contre les surprises du roulis. J'ai dans mon petit salon une solitude complète, un silence parfait, deux grandes tables sur lesquelles je puis étendre mes papiers et mes secrets. Sans parler du travail que je dois taire, je dirai que j'ai fini de faire la préface du livre : "De Saint-Lin à San-Francisco." Samedi, jour de l'embarquement, je commençai par ne rien faire, comme quand je vais me promener de l'autre côté du ravin. Dimanche fut consacré tout entier à un ouvrage religieux. Lundi,

j'ai rédigé la dite préface. Mardi, je l'ai tirée au clair. Mercredi, j'en ai fait une copie pour Monsieur et Madame Rameau: comme elle renferme plusieurs extraits de leurs lettres, la délicatesse m'oblige à la leur montrer avant de la livrer à l'impression.

17 *septembre, jeudi.*—La plus belle journée de la traversée jusqu'ici. Le ciel est pur de cette pureté d'azur clair, propre à l'Italie, dont seul notre ciel de janvier, par un froid sibérien, peut donner une idée. Le soleil, comme d'un foyer ardent, lance des flots de lumière et de feu ; ses rayons scintillants dansent sur les flots mouvants ; les eaux miroitent, vous diriez une mer de diamants chatoyants qui prendraient plaisir à se tenir en mouvement pour faire briller à vos yeux les diverses nuances de leurs prismes. Mes lunettes bleues me protègent la vue contre les étincelles et les flèches aigues de ce rayonnement.

Hier matin, le brouillard s'étendait épais sur l'océan, et rétrécissait le cercle de l'horizon. La pluie fouettait les toiles qui nous protégeaient : la tristesse était dans l'atmosphère. L'âme a aussi son atmosphère qui change de sentiments et d'impressions avec autant de rapidité que les courants de la plaine aérienne.

Hier soir fut mélancolique. La lune répandait ses pâles rayons sur les vagues d'argent, dont les paillettes brillantes semblaient sautiller dans une longue trainée en queue de comète. Les étoiles, dans l'azur éthéré aux mille et cent yeux, nous regardaient du haut du paradis. La fanfare faisait résonner les silences de la nuit d'accords mélodieux. La valse tourbillonnait sur le pont. Je rêvais. Je rêvai jusqu'à minuit.

Tout passe. Depuis huit ans seulement, depuis que j'ai transporté à St-Lin le centre de mes opérations, que de chan-

gements. Où est ma mère ? où est un tel, un tel, un tel ?.....

Tout passe sur la terre, seul Dieu reste. Seul, nous le retrouverons. C'est pourquoi il doit être notre premier maître, avoir notre première pensée, faire l'objet de notre première préoccupation. Ce soin envers Dieu ne nuit pas aux soins de nos devoirs d'état ; loin de là, il est le gage de notre fidélité à nos parents, à nos amis, à nos supérieurs. Tout en Dieu, tout pour Dieu, tout avec Dieu.

18 *septembre, vendredi.*—Matin rayonnant. Comme je montais sur le pont, après déjeuner, vers 9 heures, nous attaquions les Açores, passant au sud à environ deux ou trois milles des côtes. A l'extrémité ouest de la première île s'élève un rocher rond en forme de tour, qui me rappelle le château St-Ange. Vite, je cours chercher le petit sac rouge qui renferme la lunette d'approche. Je la porte suspendue à mon épaule, quand elle n'est pas à cheval sur mon nez ou celui de mes voisins.

L'île est en forme de cône ; ici la rive est coupée à pic, battue par la lame écumante ; là elle descend en pente douce jusqu'à la mer qui baise ses pieds. Le flanc de la colline est en culture jaunissante ou en pâturages verts. Des haies vives séparent les champs. On dirait l'Ile Bizard vue des côteaux de Ste-Geneviève. J'ai trois églises en vue, entourées de petits villages aux maisons blanches. Une rangée d'habitations, à une certaine distance du rivage, relie les faubourgs l'un à l'autre jusqu'à un port de mer qui apparaît dans le lointain. Une autre fortification naturelle flanque l'est de cette première île. Cet archipel est habité par une population portugaise, et par conséquent toute catholique. Quel isolement que d'être ainsi perdu au centre d'une vaste mer !

Avant de quitter cette première île, nous passons en face

d'une charmante petite ville, blanche comme un cygne, se reposant au fond d'une baie circulaire, défendue de chaque côté par des pointes sauvages et sévères, couronnée par des collines gracieuses couvertes de bois sombres, agrémentée de clochers nombreux, avec une cathédrale au portique majestueux, 7000 habitants, dit-on, de nom Fayal.

A peine finie l'île du nord, une autre apparait au sud. C'est bien, changeons de côté, c'est un spectacle qui récrée, et brise l'uniformité du voyage. Nous passons plus loin de terre, et de légers brouillards voilent les formes indécises de ces collines qui paraissent moins habitées. Cependant, de distance en distance, se montrent à travers les arbres des maisons, des groupes d'habitations, des églises. Sur le sommet de l'île qui s'étend comme un dos d'âne on voit une rangée de petits cônes, autant de cratères de volcans éteints.

Au nord surgit une troisième île, dans les mêmes apparences que la deuxième, en sorte que nous passons entre deux terres.

A midi, nous quittons San Jorge et Pico ; à deux heures nous passions devant Terceira, la plus coquette, la plus fraîche la plus gentille des quatre sœurs que nous avons vues jusqu'ici. Il n'était pas encore jour lorsque nous passâmes devant Corvo et Flores, et il se faisait nuit lorsque nous arrivâmes en face de Saint-Miquel, dont notre œil ne put distinguer que la silhouette indécise dans un mirage lointain et nuageux.

Samedi, 19 *septembre*. — [illegible] semaine complète que nous sommes à bord. Si jeudi nous avons eu le plus beau soleil de la traversée, nous avons aujourd'hui la mer la plus calme : surface plane comme une prairie de l'ouest, avec un petit mouvement de vie : il n'y a de plus calme que la mer dite "mer d'huile" calme qui arrive très rarement ; pour moi je ne l'ai vue qu'une fois, dans ma traversée de retour en août 1885.

Il y a quelques jours, passait devant ma chaise sur le pont un garçon du bord, pantalon bleu marin, gilet bleu avec double rangée de boutons jaunes, chevelure blonde, air ouvert ; je lui dis : “Y a-t-il longtemps que vous distribuez le bouillon aux passagers de ce navire ? — Quatre ans, Monsieur.—Vous étiez ici par conséquent en février 1895 ? — Certainement, monsieur. — Vous souvenez-vous d'une petite dame française qui ne parlait pas l'anglais, et qui dut passer toutes entières ses journées sur le pont ? — A écrire, lire et prier ? — Probablement. —Si je m'en souviens ! tout le monde se souvient d'elle.—C'est ma nièce.—En effet, elle vous ressemble. Eh ! bien, vous avez une *smart* de nièce.”

Je pensais que la chose en resterait là. Nenni. Chaque jour, on me parle de la petite dame. L'un me dit : “Tenez, voici sa chambre.” Un autre : “Elle se mettait ici à la table.” Un autre : “C'est moi, une fois, qui lui ai donné une tasse de bouillon et une orange.” Un autre me demanda : “N'est ce pas un écrivain pour les journaux ? — De ce temps-ci, elle est à publier un livre.—Il me semblait aussi, elle avait toujours la plume à la main.” Un autre : “C'était une femme courageuse, toujours au grand air, qu'il fit froid, ou qu'il plut, comme un marin.” Voilà pour le passé, j'ignore ce qu'on pourra encore à l'avenir me dire de la petite française.

Toujours est-il que le Capitaine ne m'en dira rien ; il en est à son premier voyage sur le Kaiser. C'est un homme encore jeune, qui n'a pas quarante ans, bien pris, carré, d'une belle éducation. Nous échangeons un mot chaque matin. L'autre jour, il m'invita chez lui, et me fit visiter ses appartements privés. Le curé de St-Lin n'est pas mieux logé.

Le Kaiser Wilhelm est réellement un beau palais flottant, solide, propre, bien aménagé. Je ne vois qui puisse lui être

comparé, dans ce que j'ai vu, que la Touraine de la Ligne française, où la table est plus délicate ; mais la plupart des Américains préfère le service calme, la liberté large, le *at home* du Kaiser. La fanfare qui joue ou deux trois fois par jour au grand air, et l'orchestre qui se fait entendre chaque soir pendant le diner qui dure au moins une heure, contribuent grandement à rompre la monotonie d'une vie nécessairement la même, et à jeter dans la conversation et dans les esprits une note joyeuse. J'écoute avec délices ces beaux morceaux des grandes maîtres, la fibre musicienne se réveille dans mon âme, et je rêve du Macbeth de Verdi.

20 *septembre, Dimanche.*—Le jour se leva habillé de sombres nuages, toilette de deuil qui convient bien à un dimanche en mer, et en particulier à la fête de ce jour, Notre-Dame des septs Douleurs. "*Stemus juxta crucem* . . . Tenons-nous au pied de la croix avec Marie, mère de Jésus, dont l'âme fut percée par un glaive de douleur. O vous qui passez sur le chemin, faites attention et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne."

Volontiers je me laissai aller à la tristesse, il fait bon quelquefois de sentir son cœur saigner. Je repassai toutes les peines de ma vie, toutes les douleurs qui dans le passé ont pesé sur mon âme, l'isolement du présent, les inquiétudes de l'avenir ; et, couché sur mon sofa, je restai toute l'avant-midi écrasé sous le poids de mes tristes méditations.

Du reste, dans le vaisseau, tout s'y prêtait. C'est aujourd'hui le 26e anniversaire de l'entrée des Italiens à Rome, la fête de la Révolution triomphante. Le Gouvernement de Humbert, par décret, l'a déclarée la fête nationale. Les Italiens, nombreux à bord, l'ont célébré bruyamment par la musique, des discours, des vivats : *Evviva Roma intangibile !*

Ce mot flotte entouré de drapeaux.

Ma muse attristée se mit à chanter, traduisant en français l'hymne de Vêpres :

O QUOT UNDIS LACRYMARUM

Que de peines et que de larmes,
Quand, d'un gibet plein d'horreur,
Tu reçus, tremblante d'alarmes,
Dans tes bras et sur ton cœur,
Ce fils dépouillé de ses charmes,
Vierge, mère de douleur.

De brûlantes pleurs elle baigne
Ce visage pâle et blanc,
Ces mains, ce cœur qui pour nous saigne
Tendrement, ce tendre flanc
D'où sur le monde l'amour règne,
Et ces pieds pourprés de sang.

Cent fois, mille fois, cette mère
Enlace d'embrassement
Ce corps sacré qu'elle vénère,
De ces lèvres le baisant :
Tristes baisers où tout entière
Son âme s'en va passant.

Mère aux tendresses sans mesures,
Nous t'en prions, par tes pleurs,
Par ses purpurines blessures,
Par sa mort et ses douleurs,
De ton cœur grave les tortures
Profondément dans nos cœurs.

Souffle d'impérissable vie,
Fils et Père, o Trinité,
Que tout l'univers glorifie
Votre suprême bonté :
A vous des saints la psalmodie
Sans fin, dans l'éternité.

Ainsi-soit-il.

Tout-à-coup il me vient une pensée. Nous sommes sur mer depuis huit jours, nous ignorons ce qui se passe sur terre. Qui sait si nous allons encore trouver du monde en arrivant en Europe, si le Grand Coup n'aura pas au moins emporté les trois quarts de la population. Franchement, je serais curieux de savoir ce que pensent ceux qui ont prôné ces prophéties. Comprennent-ils maintenant leur imprudence ? probablement non. C'est chez eux une disposition d'esprit, et à la première occasion ils seraient prêts à recommencer sur un autre sujet, que ce soit sur terrain religieux, ou terrain politique, ou terrain politico-religieux. La cause se trouve dans un manque d'équilibre. Le fléau de la balance n'est pas solide, il y a toujours un plateau en haut, tantôt l'un, tantôt l'autre. Le malheur est qu'ils se donnent quelquefois pour des conducteurs de peuple, aveugles qui conduisent d'autres aveugles ; ensemble ils arrivent à l'abîme. Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils disent.

Lundi, 21 *septembre.*—Ciel riant, température joyeuse, mer rayonnante.

A minuit nous passions vis-à-vis du Cap St-Vincent au Portugal, dont on voyait au loin scintiller les phares. Puis vint Cadix en Espagne. Je parle sur oui-dire, j'étais alors sans connaissance dans les bras de Morphée.

Il est 9 heures A. M. Nous allons entrer dans le détroit de Gibraltar.

Partez, feuilles légères, allez par delà les mers saluer mes amis. Dites-leur que je pense à eux chaque jour ; dites-leur de me suivre de même par leur pensée et leur prière. Ne vous attardez pas sur la route, et arrivez dans le réfectoire, au coin de la cheminée, à 8 heures, mardi, 6 octobre. Ne soyez pas

muettes, et que ce soir là il y ait au presbytère de St-Lin une bonne, longue et amicale conversation.

V

De Gibraltar à Naples.

Lundi, 21 *septembre.*—A neuf heures et demi, nous entrons dans le détroit de Gibraltar : d'un côté, au sud, l'Afrique et ses montagnes, avec les souvenirs de Numidie, de Carthage la commerçante qui mit Rome à deux doigts de sa perte, d'Annibal, des deux Scipions, de Jugurtha, de Saluste, de St-Cyprien, de St-Augustin, le plus grand génie peut-être que l'humanité ait produit, des Arabes, des pirates d'Algers, de l'invasion française, du Cardinal Lavigerie ; de l'autre, au nord, l'Espagne l'antique Hespérie, les colonnes d'Hercule, les Romains, les Vandales qui ont laissé leur nom à l'Andalousie, les Wisigoths et St-Herménégilde, les Maures et leur architecture orientale, Pélage et sa lutte héroique, Ferdinand et Isabelle, libérateurs du territoire, Colomb partant pour la découverte de l'Amérique, les trésors du Pérou, Ste-Thérèse, St-Ignace, terre de héros et de saints.

D'abord se présente Trafalgar, où le Nelson décrépi de la place Jacques-Cartier, qui menace d'écraser dans sa chute les cochers réunis à ses pieds, écrasa la flotte française ; puis Algera aux maisons blanches sur sa falaise stérile ; enfin le rocher de Gibraltar, au fond d'une baie couverte de frégates anglaises, ceinte de remparts braquant de tous côtés la gueule de leurs canons, imprenable : ***Rule, Britannia, over lands and over seas.***

Je fis ma toilette pour descendre à terre : une chaloupe nous conduisit au quai. Nous prîmes une voiture, M. Archambault, M. Dupuis, M. McClaughin et moi, et nous nous engageâmes dans la rue principale, qui en maints endroits n'était pas plus large que deux fois la galerie du presbytère. Ville propre, bien bâtie, avec un jardin public aux arbres exotiques, des collines et des grottes, église anglicane nue et froide, cathédrale catholique avec de beaux marbres, de beaux tablaux et de nombreuses statues de la Madone, galeries souterraines qui demanderaient des heures ou peut-être des jours pour être visitées en leur entier, merveilleux d'une nature sauvage, 25,000 habitants sur lesquels comptent pour 5,000 les habits rouges et les petites jupes écossaises, du raisin muscat délicieux, des pêches qui fondent dans la bouche, une population qui plait, voilà Gibraltar. Nous nous rendîmes jusque sur la limite de l'Espagne, où un gendarme anglais fait piquet en face d'un gendarme espagnol.

J'achetai un ricordo de l'endroit et un éventail dans les goûts du pays. Je les jetai de suite à la poste, pour que M. put se servir de son présent avant que n'arrive les froids de l'hiver, et que P. put rafraîchir ses souvenirs en entendant parler d'une ville qu'elle a vue du haut du vaisseau. Je n'ai pas oublié A. La place publique est bordée de poivriers, hauts comme des pommiers. Cette enveloppe lui portera, vu sa qualité de cuisiniène qui fait qu'elle se sert souvent de poivrière, du poivrier des feuilles, des fruits verts, et aussi des fleurs... poétiques.

LE POIVRE DE GIBRALTAR.

(Air, le Vieux Braconnier)

Des bords de la chaude Espagne
J'ai reçu, ce jour dernier,
Une lettre qu'accompagne
Le fruit mûr du poivrier :
Il mord, il pique la lèvre,
Un seul grain vaut un dollar :
Quel bon poivre, quel bon poivre
Que celui de Gibraltar !

Si Quenoque nous apporte
Des broussailles du Côteau
Une chasse qui comporte
Un plaisir toujours nouveau,
Je fabrique avec le lièvre
Un civet digne du tzar,
Grâce au poivre, grâce au poivre
Du Détroit de Gibraltar.

Si je fais pour la colique
Qui tortille Lumena,
Une *ponce* aromatique
Des feuilles du Quinquina,
Je lui donne du genièvre
Ce petit goût de nectar,
Grâce au poivre, grâce au poivre
Du Détroit de Gibraltar.

Quand un malin me taquine
De mots que je n'aime pas,
Je puis faire la coquine
Et venger mon embarras :
Je lui lance dans la plévre
Une flèche d'escobar,
Grâce au poivre, grâce au pcivre
Du Détroit de Gibraltar

Tibald fait-il la marmotte,
Je jette sur les pavés
Une poudre que je frotte,
L'âcre odeur lui monte au nez :
Il éternue, et la fièvre
Le rend bien plus babillard,
Grâce au poivre, grâce au poivre
Du Détroit de Gibraltar.

Le Kaiser jetait l'ancre à 11½ heures. Nous descendions à 12¼ heures ; nous revenions à 3½ heures ; et à 4½ heures, nous reprenions notre course, sur une autre mer, la Méditerrannée, qui nous recevait avec un calme et une splendeur de lumière dignes d'une reine du midi. Philomène ne perdra pas le point qu'elle a sur moi. Elle a vu Algers, nous n'y allons pas. De Gibraltar nous piquons droit à Naples.

Mardi, 22 *septembre.*—La Méditerrannée aux flots bleus (l'Atlantique a des flots sombres) continue à nous montrer une face calme et rayonnante ; le navire fend son sillon sur une surface unie comme une glace, solide lui-même comme un pont ; c'est à peine si nous ressentons un léger frémissement, produit par le travail de l'hélice dans les profondeurs.

Je viens de réciter les premières vêpres de St-Lin, et d'en rimer l'hymne qu'on y récite, la strophe française étant destinée à se chanter sur le même air que la strophe latine.

DEUS TUORUM MILITUM

O Dieu, récompense et couronne
De tes intrépides soldats,
Par l'intrépide Lin pardonne
A ceux qui chantent ses combats.

Noble, il méprisa de ce monde
L'attrait et les plaisirs trompeurs,
Joie en tristesse si féconde :
Du ciel il goûte les douceurs.

D'un dur trépas qui purifie
Il brava le tourment cruel,
A toi sacrifiant sa vie :
Il jouit du bonheur éternel.

Par la voix de son pieux délire,
Donne en ce jour, Dieu de bonté,
Où Lin triomphe en son martyre,
Aux esclaves la liberté.

Salut, honneur, louange et gloire,
Au Père, au Fils, à l'Esprit Saint,
A qui toujours soit la victoire,
La puissance, un règne sans fin.

Ainsi-soit-il.

Honneur à Saint-Lin ! je l'aime, et j'ai confiance en sa puissance, puisque Dieu me l'a donné pour patron dans mes œuvres curiales. La première chose que je fis en arrivant aux Laurentides, ce fut de célébrer sa fête avec éclat. Je mis les affaires embarrassées de la paroisse publiquement sous sa protection ; le jour de sa fête, j'attaquai la difficulté du cimetière et la question de l'église ; plus tard, le jour de sa fête encore je commençai l'entreprise du collège, plus tard l'œuvre de l'hospice : et j'ai trouvé que Saint-Lin n'a pas trompé les espérances qu'on reposait en lui. Ce m'est une consolation d'arriver à Rome pendant son octave, alors que là-bas, aux Laurentides, le trésor des reliques est exposé à la vénération publique, que des prières plus nombreuses montent vers le ciel du milieu de mes paroissiens, et que quelques-uns au moins doivent penser à leur curé dans leurs soupirs vers notre commun Protecteur.

Mercredi, 23 *septembre.*—Le beau temps et la belle mer ont continué tout le jour durant. Nous serons à Naples demain matin entre six et huit heures, dit-on. Je prends plaisir à repasser dans ma mémoire les diverses circonstances de l'arrivée de Philomène en cette même ville, le 8 mars 1895, et la joie qu'elle éprouva en m'appercevant du haut du tillac : histoire ancienne que tout cela. Je n'aurais pas cru alors devoir y revenir si tôt : qui peut sonder les profondeurs de l'avenir ?

Tout sent la fin d'un voyage, les passagers sont en mouvement, il règne une sorte d'inquiétude. Je viens de replacer mes effets dans mes valises, ce travail m'a été moins pénible que d'habitude, soit que l'on finisse par s'accoutumer à tout, soit que ma boutique fût moins compliquée que d'ordinaire.

Hier soir, avait lieu un concert, au profit des veuves et des orphelins aux charges de la compagnie "German Lloyd" J'en envoie le programme à la suite de ce journal, avec les remarques que j'y ai inscrites, *on the spot* au fur et à mesure que s'en déroulaient les différents articles.

J'y ajoute le menu du dîner du Capitaine qui eut lieu ce soir, lequel du reste ressemble à tous les autres dîners du bord, si on y ajoute que chacun portait sur sa tête un bonnet en papier de forme et de couleur différentes, et que, à un moment donné, toutes les lumières s'éteignirent, pendant que les garçons de table faisaient en procession trois fois le tour du réfectoire, portant dans leurs mains des lanternes chinoises et des plats de crême à la glace illuminés : une vraie mascarade de grands enfants en vacance.

Pendant la soirée, sur le pont, bal commencé par une procession autour du navire, capitaine en tête. La danse fut très convenable ; du reste, j'en vis peu de chose, ayant préféré pendant ce temps fumer mon cigare, sur le côté opposé du vaisseau, en compagnie de MM. Archambault et Dupuis.

Cette veillée avait un caractère d'adieu. Nombre de passagers vinrent demander mon autographe. Je ne pensais pas avoir tant d'amis. J'ai fait peu de connaissances, hormis une dame Todd, de Los Angelds, Californie, qui s'en va à Florence avec sa fille, laquelle se propose d'y passer trois ans pour y étudier le chant, afin de devenir une *Albani.*

Adieu, Siciliens bruyants, Américains flegmatiques, officiers d'un équipage tout à-fait convenables, Philémon et Beaucis de Boston, nouveaux mariés en pleine lune de miel, qui se suffisent à eux-mêmes, ayant passé en tête à tête les douze jours de la traversée.

Il est onze heures du soir. Nous serons à Naples demain matin. Je ferme cette lettre à bord, et la jetterai à la poste sans y ajouter un mot. Je lui recommande d'arriver à St-Lin vendredi, le 9 d'octobre.

Bonsoir ! bonne nuit ! Priez pour moi. Je vais aller demander au sommeil des forces, pour avoir la patience de supporter, sans trop m'impatienter, les obsessions des *faquini* napolitains. Encore une fois : *Buona sera, buona notte !*

Ci joint mon salut poétique aux divers pays que nous avons aperçus du pont de notre navire ; il se chante sur l'air de "France à bientôt."

AMOUR AU CANADA

Perles des mers, corbeilles de verdure,
Qu'on voit de loin flotter sur les flots bleus,
Sous les rayons d'une lumière pure
Dont vous revêt un soleil radieux :
Votre printemps, vos tendres graminées,
Vos bois feuillus, vos prés vous ont acquis
Ce nom si vrai "Les Iles Fortunées" :
L'êtes-vous plus que mon heureux pays ?

Vous admirer, pays où me promène
Ce beau vaisseau, palais de l'Armada,
Et vous chanter, je le ferai sans peine ;
Mais mon amour reste à toi, Canada.

Du Camoëns, chantre des Lusiades,
Je vois là-bas sortir de l'Océan
La terre aimée, et les blanches bourgades
D'où vers l'Ouest s'élança Magellan.
Le Portugais, de sa Lusitanie,
Sous tous les cieux, du Christ porta les lois,
Aventureux dans sa course hardie :
Ainsi l'étaient nos fiers coureurs de bois.

Géant superbe, o catholique Espagne,
Tu m'apparais, au sein des fruits, des fleurs,
Qui de toi font un pays de cocagne,
Le front orné d'immortelles splendeurs.
Terre des Saints et de Cids héroiques.
Tu combattis de l'Islam les Emirs
Jusqu'au triomphe, en des luttes épiques :
N'avons-nous pas de la foi nos martyrs ?

Fermant à clef la Méditerrannée,
Ce lac anglais, auprès de Trafalgar
Qui de Nelson créa la renommée,
Se dresse à pic le hautain Gibraltar :
Créneaux hardis, cent bouches mitrailleuses,
Longs souterrains, roc vif, rempart puissant,
Au gré des vents bannières orgueilleuses :
Nous avons, nous, notre Cap Diamant.

Debout, nombreux, sur la côte d'Afrique,
Se réveillant de leurs tombeaux poudreux,
Les souvenirs à la face historique
En bataillon défilent sous mes yeux :
Les Scipions, Annibal et Carthage,
Saint Cyprien, Augustin l'éloquent
Dont la parole étonna ce rivage,
Dont la foi vit aux bords du St-Laurent.

Salut, beau ciel de la claire Italie,
Qu'avec plaisir revoit tout voyageur,
Foyer des arts, du goût et du génie,
Où trône Rome au sein de la splendeur.
Sur l'univers, de tes saintes collines,
Sans s'épuiser, s'écoulent à longs traits
En flots bénis les célestes doctrines :
Le Canada s'abreuve à tes bienfaits.

Je t'aime, toi, Rome, Ville Eternelle,
D'où le Pilote, au milieu des remous,
Conduit du Christ la brillante nacelle :
Mon Canada de toi n'est pas jaloux.

VI

De Naples à Rome.

Jeudi, 24 septembre. —A cinq heures, un bruit semblable à un coup de tonnerre (quelque coulis probablement qui tombait sur le pont) m'éveilla en sursaut ; puis, par une impression singulière, le clapotis de la lame sur le flanc du navire me paraissait chanter les prières du *libera*, même intonation triste et solennelle. Je ne pouvais me défendre d'une émotion saisissante. J'écoutai longtemps cet écho de chants funèbres ; je pensais à celui-ci, à celui-là. Est-ce un pronostic de malheur, pour moi, pour quelqu'un de ceux qui me sont chers ? Je me

levai enfin, et commençai ma prière du matin par le *De profundis.* Je montai sur le pont au grand air, pour dissiper les nuages de tristesse qui enveloppaient mon âme.

Nous entrions dans la Baie de Naples, le panorama de cet amphithéâtre incomparable se déroulait sous mes regards émerveillés : Pompéi, le Vésuve fumant, la ville s'élevant en gradins, St-Martino. A 7 heures, le Kaiser jetait l'ancre,

Un enfant, dans l'entrepont, avait eu la fantaisie de mourir, pendant la nuit, de la dipthérie, ce qui retarda notre débarquement de trois heures. Le médecin du roi Humbert voulut s'assurer que nous ne portions pas dans nos valises ou sur nos personnes des microbes épidémiques. Enfin, à 10 heures, nous passions à la douane.

Nous descendîmes, les trois prêtres canadiens, à l'hôtel de la Riviera, où l'on me reconnut, et où l'on me fit des joies. MM. Archambault et Dupuis restent quelques jours à Naples, qu'ils n'ont jamais visitée. Les circonstances ne me permettent pas de m'arrêter en route convenablement. J'allai, en leur compagnie, voir St-Francesco da Paole, la troisième rotonde du monde pour la grandeur et la richesse, l'église de St-Ferdinand, et l'aquarium. Je passai une heure vraiment intéressante à examiner les étoiles de mer, les mollusques, les crustacées, les crabes araignées, les requins lisses, les tortues gigantesques, les poissons transparents à travers lesquels on voit comme à travers cristal, les éponges vivantes, les polypes, les pieuvres, etc., etc.

Dîner à la Riviera, départ à 2½ heures. Le train m'emporte à travers la plaine de Capoue et ses délices classiques, au pied du Mont Cassin couronné de son antique monastère comme d'un nid d'aigle. A 8 heures et quart, en gare de Rome ; à 8 ½

heures à la Milazzo, où la Supérieure me reçut par ces paroles : "Vous arrivez avant votre vicaire que nous attendons ces jours-ci. Votre chambre est prête, toujours la même, voisine du salon qui est à votre disposition." Tout le couvent était sur pied : Mère Théodore, Sr Providence, Sr Albert, Sr Léobard, Sr Salomé, Sr Brigitte. "Comment est Mgr LaRocque, comment est cette chère Mademoiselle Legault ? — Bien, bien, bien, et vous autres ? — Hélas ! une manque à l'appel, Sr St-Marin, la portière, qui est partie pour le ciel le 5 du mois d'août."

Vendredi, 25 *septembre*.—Je dormis comme un bienheureux. Lever à 7 heures. A 9 heures, chez Geomini, où je recommande une soutane, une douillette et un manteau de cérémonie, en tout $32.00 ; chez Centra, où j'achète un chapeau romain, $3.20 ; chez le Cardinal Vicaire, où je fais reviser mon *celebret ;* ailleurs, où j'obtiens une audience pour demain ; chez Pethover, où j'achète quelques livres en toutes les langues : une grammaire italienne, Souvenirs d'un prélat romain sur Rome et la Cour Pontificale au temps de Pie IX, Encyclical Letter of Pope Leo XIII on the unity of the Church, I veri termini della Questione Romana e il programma dei Cattolici nell'ora presente.

Je rentrai à midi. Sur mon assiette, je trouve la lettre de Philomène du 12 et 13 septembre. Par deux voies différentes, nous sommes arrivés à Rome presque en même temps, moi à 8½ heures, elle à 11 heures P. M. Le dîner fini, je me hâtai de monter à ma chambre pour avoir une conversation laurentidienne, à laquelle prirent part Philomène, Mademoiselle Harvey du 13, M. Desrosiers de Paris et Mgr X. de Rome, qui me disait être dans la conviction qu'il me verrait dans la Ville Eternelle avant longtemps.

Je reprenais ces agréables lectures pour la seconde fois, lorsque tout-à-coup ma porte s'ouvre. Qui vois-je entrer ? M. Desrosiers, hors de lui-même. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Jugez de sa surprise, lorsque la Supérieure le reçut par ces paroles : "Votre curé est ici et vous attend." Parle, parle, parle. Nous partons ensemble pour le Collège Canadien, visitant en passant l'église du Sacré-Cœur ; Nous ne pouvons entrer à Ste-Marie des Anges qui est en réparation, en vue du mariage prochain du Prince de Naples qui doit avoir lieu. Nous saluons le nouveau supérieur du Canada, M. Leclerc. Longue et agréable conversation avec Mgr X., qui me dit que j'ai prophétisé juste à son endroit : phrase vaste de secrets, car je sais ce que je lui ai prédit. De là, je fis faire une longue course à M. Desrosiers par la ville : Ste-Marie Majeure, Ste-Praxède, le Colisée, l'arc de Constantin, le Forum Trajan, la place de Venise, d'où nous revîmes en tramway. Près du Colisée, dans le jardin des Césars, assis au même endroit où nous lûmes au mois d'avril 1895 une nombreuse correspondance de St-Lin, M. Desrosiers voulut lire les lettres qu'il venait de prendre au Collège Canadien, dont deux de moi, et une de M. Payette, sans compter les autres. Cette circonstance de lieu et de similitude, petite en elle-même, nous donnait un plaisir grand. Le contentement vient, non du dehors, mais des sentiments du dedans.

Nous rentrâmes pour le souper. A peine avions-nous avalé notre soupe, que M. Ferland, qui était resté en arrière à Arrezo, apparaît au réfectoire. En me voyant, il en tombe des nues. Cette invasion des Canadiens produit un certain émoi parmi nos compagnons de table, qui sont le bon

petit chapelain d'il y a deux ans, M. Carrozzi, M. Urdineta, envoyé extraordinaire du Venezuela qui pensionnait ici en 1890, et un prêtre Brésilien de Rio Janeiro, M. Fereira da Ponte, Toutes les langues se parlent à table, l'italien, l'espagnol, le portugais, le français et le canadien.

Veillée auprès de ma cheminée, non à la lueur des tisons, mais à la pâle lumière de la chandelle, au milieu des nuages d'une fumée délectable, émanations de trois cigares, heureux de se rencontrer, de parler d'incidents de voyage, surtout du pays et de ceux qu'ils y ont laissés. Il passait dix heures, quand "Tircis songea à la Retraite."

VII

Le petit Saint Lin de la Via Milazzo

Samedi, 26 *septembre*.—Ce matin, trois messes canadiennes à la chapelle du couvent. Après le déjeuner, c. a. d. le café, longue conversation et longue *touche* à ma chambre. Travail, le reste de l'avant-midi.

Après-midi, les deux voyageurs sont allés à St-Pierre. Je pars pour la poste d'où j'ai été notifié que j'avais à mon adresse plusieurs paquets. Je souperai seul à 6 heures, ayant ce soir une audience privée, importante. Bon soir.

Dimanche, 27 *septembre*.—Hier soir, je retirai de la poste quatre paquets, trois grands mémoires, les cahiers de papier à journal ; le *Remedial Order* annoncé manquait à l'appel.

Avant-midi de repos, de conversations canadiennes, de fumée tourbillonnante, de bréviaire et de prières en ce jour du Seigneur, doux repos que viennent rendre délicieux une visite de M. Payette et une de Philomène du 14 et du 15 de septembre, visites auxquelles furent admis mes deux compatriotes à

leur grande satisfaction. J'étais heureux d'apprendre que P. se remettait quoique lentement, que A. reprenait ses forces vite, que mes lettres de New-York étaient arrivées heureusement à destination, que l'automne se comportait au gré du jardinier, etc.

Après dîner, nous fîmes ensemble, les trois Canadiens, une agréable promenade : ce m'était une délice que de revoir les magnificences luisantes, les richesses d'albâtre, de porphyre, de malachite, et de cinquante marbre divers de St-Paul-hors-les-murs, les solitudes sévères et les souvenirs austères de St-Paul-aux-trois-fontaines. Le soleil ne voulut pas éclairer la face de Saint Lin, et Saint Lin refusa de nous regarder de ses yeux vifs ; à force de chercher un endroit favorable, nous pûmes toutefois obtenir l'éclat glauque d'un de ses regards. Aux Trois Fontaines, l'eucalyptine vint à propos mettre l'intérieur au même degré de chaleur qu'était l'extérieur, échauffé par une longue marche. De retour à 7 heures. Veillé jusqu'à onze heures, avec un flot de paroles intarissables...de la part des autres.

Lundi, 28 *septembre*.—Une voiture nous conduisit au Vatican, où MM. Ferland et Desrosiers entrèrent une demande d'audience ; à la chancellerie où ils firent reviser leur *Celebret* ; à la Propagande où ils obtinrent une audience du Cardinal Ledochowski ; je les attendais dans le vestibule. M. Desrosiers envoya, avec sa carte, la lettre de recommandation que je lui avais écrite de Monrepos, île Ducharme, rivière des Mille Iles, lettre qui établit le terrain de la conversation cardinalice. Ils sortirent enchantés de leur réception, le Cardinal leur fit entendre qu'il les recommanderait à l'audience du Saint Père.

Je rapportai de la poste quatre paquets de mémoires.

Voilà pour l'avant midi. Nous passâmes l'après midi au cimetière de *Campo Verano*, pour moi revoyant d'anciennes connaissances, le riche tombeau de Pie IX à St-Laurent ; la mère mourante pressant sur son cœur son fils avec tant de naturel : *ama Dio, il padre e la Patria ;* le petit enfant, allant sur la pointe des pieds réveiller sa mère endormie du sommeil éternel ; la femme voilée dont on distingue les traits fins à travers sa mousseline de marbre, etc. Nous allâmes prier au pied du royal monument que Pie IX fit élever aux zouaves morts pour la cause de l'Eglise M. Ferland y avait un petit parent, nommé Bondy, de Sorel. Je me rappelai qu'un enfant de Saint Lin reposait sous un sol étranger, Lefort, le frère de Didace. A son intention je récitai, non sans attendrissement, le *De Profundis*. Le souper nous retrouva à la Milazzo.

Mardi, 29 *septembre.*— Il y a deux ans, le 29 de septembre, je m'embarquais à bord du Vancouver pour Rome, plein d'espérances mêlées d'inquiétude ; la même date m'y retrouve engagé dans d'autres affaires, sans grandes inquiétudes, avec non moins d'espoir.

Je travaille toute l'avant-midi, pendant que les voyageurs sont sortis en ville. Après-midi, longue promenade avec M. Desrosiers au milieu des fleurs, des arbres et des bustes du Pincio, revenant par Ste-Marie de la Place du Peuple, St-André del Fratte où nous fîmes une prière aux pieds de la Madone qui convertit Ratisbonne ; par le Gesu, nous agenouillant dans la chapelle recouveert en pierreries qui entendit si souvent les demandes de Philomène.

Cette dernière m'attendait à la Milazzo, m'apportant, les

nouvelles du 16 et du 17, une lettre de M. Martel, une autre de L'Assomption ; elle avait fait le voyage avec M. Payette.

En même temps la poste me délivrait quatre coulis, y compris le "Remedial Order" resté en arrière : en tout, par trois envois, treize paquets. Est-ce tout ?

Mercredi, 30 *septembre.* — Ce matin à la Propagande Dans les magasins pour m'acheter plumes, gomme arabique, petit portefeuille pour mettre les lyres italiennes, boîte de cigares pour faire de la fumée qui assaisonne et enveloppe les plus belles conversations.

Je pars dans un instant pour aller conduire M. Desrosiers chez mon tailleur. Pour moi, j'ai reçu, dès lundi, mes habits neufs, desquels revêtu je vous tire ma plus gracieuse révérence.

A. M. J. G. P.—"Il me fait plaisir d'apprendre que M. X. parait croire avoir été approuvé sur toute la ligne et qu'il réussit à produire cette impression dans la province de Québec.

Il est peut-être mieux qu'il en soit ainsi pour faciliter le règlement des épineuses affaires auxquelles il se trouve nécessairement mêlé. Sur ce sujet, je n'ai pas encore d'opinions personnelles. Je ne doute pas que tout tourne pour le mieux. Pour moi, en attendant, le ciel de Rome est toujours beau et la température douce."

Jeudi, 1*er octobre.*—J'ai vu S. E. L. C. X. à 11 heures : toujours poli, aux manières de grand Seigneur.

Revenant, j'arrêtai chez M. Archambault ; il venait de recevoir une lettre de Mgr Fabre qui sera à Rome, dit-il, vers le 15 du mois.

Il pleut, pas de sorties agréables possibles. Avec le secours officieux de M. Desrosiers qui est toujours prêt à rendre service, je découpai les articles que je voulais conserver de la file de

mes quatre journaux canadiens : besogne fastidieuse, autant qu'elle peut quelquefois devenir utile. Promenade à la Porta Pia, en passant au coin des rues Gaeta et Palestro, où demeure la jeune vicomtesse, nièce de la Milanaise, amie de Philomène.

Je passai le reste de mon après-midi à lire "The Bondary Question betwen Guyana and Venezuela". M. Urdineta, que j'ai connu en 1890, et qui est à Rome pour chercher des documents en faveur de l'opinion soutenu par son Gouvernement, comme de raison, s'intèresse fort à cette question. Il la croit intéressante pour tout le monde. Il m'a passé ce mémoire écrit en anglais, avec prière de lui donner sur le sujet mon opinion. Pour opiner, il faut bien connaître. Je lus d'abord pour faire acte de charité vis-à-vis un respectable vieillard qui m'est agréable ; puis il n'est pas inutile de connaître à fond cette difficulté internationale qui a failli mettre aux prises l'Angleterre et les Etats-Unis, et qui occupe encore actuellement la diplomatie de ces deux pays.

Veillée canadienne. Chaque soir nous réunit, et c'est toujours nouveau : histoires, souvenirs, contes, récits de famille, Saint Liu et Lanoraie. Nous nous couchons toujours trop tard. Heureusement que nous pouvons dire la messe dans la maison, et à l'heure que nous voulons.

Vendredi, 2 *octobre*.—Journée de pluie, sombre, frileuse, passée à la maison toute entière. Je fis de la correspondance. M. Dupuis vint m'apporter une grosse, grande et longue lettre : une affaire compliquée, dont probablement je ne me chargerai pas. Depuis qu'on a appris que je suis à Rome, quelques uns semblent penser que je vais entreprendre le traitement de tous les cas en souffrance.

A. M. G. D.—"Merci pour vos découpures de journaux.

Cependant j'avais déjà lu et découpé ces articles. Avant de partir de Montréal, je me suis abonné à la Presse, au Monde, à la Patrie et au Star. L'événement est venu démontrer que vous aviez prévu juste dans l'affaire du Brésil. Cela fait du bien de voir qu'il y a encore quelques hommes qui réfléchissent et qui pensent.

Toutefois je ne m'étonne guère de la légéreté des hommes. J'aime mieux les croire légers que méchants. Dans mon cas, ils avouent qu'ils ignorent ce que je suis venu faire à Rome. Dans leurs journaux, deux colonnes plus loin, ils me snpposent telle mission. Sur cette supposition, ils partent en guerre, en affirmations, en insultes. Bon nonbre de lecteurs, intéressés ou aveuglés par l'esprit de parti, avalent cela comme un verre d'eaux. L'un dit qu'il aurait été plus honorable pour le Saint Père de confier une mission à un homme qui ne serait pas sous le coup d'accusations politiques. Cela dépend de celui qui les porte, des circonstances dans lesquelles elles sont portées etc. Accusation n'est pas crime. Il n'appartient pas à un désappointé de briser la carrière d'un honnête homme. L'honnête homme marche, comme si rien n'était, poursuit sa course, fait sa besogne, et de la bonne encore, je crois. L'autre dit : "D'avoir opposé la nomination de Mgr un tel le tue à Rome." D'abord l'ai-je opposé ? Oui, ils voudraient bien me voir mort, mais ils s'apercevront qu'ils n'ont fait que prendre leurs désirs pour une réalité. L'administration romaine est trop clairvoyante pour se laisser embrouiller par de pareilles inventions. Je le savais, je le vois."

Samedi, 3 octobre. — Je me réveillai avec un fort mal de tête. Je restai au lit toute l'avant-midi, je me fis faire du thé, je me sens assez bien.

Après-midi, j'allai, avec M. Desrosiers, revoir St-Jean-de-Latran, la mère et la tête de toutes les églises, le baptistère de Constantin avec sa porte qui chante en musique, la Scala Sancta, Sainte Croix-en-Jérusalem et son trésor de reliques précieuses. Je revois ces lieux vénérés avec le même plaisir qu'on aurait de visiter de vieilles connaissances aimées : et le charme s'en accroît du fait que je suis accompagné d'un jeune prêtre intelligent et sympathique, qui semble jouir extrêmement de ma présence et de mes explications. Nous revînmes par Ste-Suzanne, St-Bernard et Notre-Dame de la Victoire, l'église du Cardinal Tachereau.

Dimanche, 4 octobre.—Dîner au Collège Canadien, présence de deux anciennes connaissances qui se sont montrées on ne peut plus agréables, Mgr Van der Breden, coadjuteur du Cardinal évêque subverbicaire de la Sabine, et Mgr Accaromboni, archevêque d'Eliopolis, employé à la Congrégation des Rites.

On avait lu, ces jours derniers, quelques pages du journal sous presse "De Saint Lin à San Francisco". Au commencement de la veillée, M. Ferland dit : "Continuons donc cette charmante lecture." On ne la termina que rendu à la dernière page du premier fascicule que nous avons entre les mains. M. Ferland attend la suite avec impatience. Ces lettres nous fournirent un sujet inépuisable de conversation jusqu'à onze heures.

Vous ai-je dit que M. Desrosiers occupe ici la chambre de Philomène ? M. Ferland habite la petite chambre voisine, dont la porte donne sur la même anti-chambre. Philomène voit cela de Saint-Lin. Le grand salon intermédiaire est à notre disposition. Il faut dire que nous nous en servons bien rarement, ces Messieurs préférant passer leurs récréations devant ma cheminée, pour jouir ensemble des délices de la pipe. Me

voici avec trois pipes, une petite à la Martel, une moyenne, une grande dont le manche mesure je ne sais combien de pieds.

Lundi, 5 octobre.—Journée de travail. Entr'autres choses, j'écris une longue lettre à X., que je scelle de trois sceaux en cire rouge, et que je vais faire enregistrer moi-même au Bureau de poste central. Si les gazettes voyaient cela ! quel scandale ! Tout de même, de toutes leurs suppositions, réflexions et interprétations diverses, on peut tirer une conclusion certaine : c'est que mon voyage les intrigue et les inquiète. Supposé que je sois venu ici à propos de la question des Ecoles du Manitoba, quel mal y-a-t-il pour un catholique de consulter le Pape sur un sujet qui intéresse les consciences ? Est-il possible que je puisse tromper les congrégations Romaines, lorsque la moitié des évêques de la Province est venue, ou viendra à Rome. Il y a là des inquiétudes inexplicables chez des Catholiques, au premier abord. Mais pour qui connaît, c'est que chez plusieurs les intérêts politiques l'emportent sur l'intérêt qu'ils disent porter aux droits de la minorité manitobaine. File, file ton chemin droit, malgré les rumeurs de la foule qui passe. Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Ce soir, avec un très petit effort d'imagination, je me serais cru au salon du presbytère de Saint Lin. Il y manquait l'orgue, et certaines figures bien connues : vous me direz que ce n'est pas peu. Mais les [illegible] connus s'y trouvaient. M. Desrosiers, les unes après les autres, a chanté, sur le cahier que j'ai apporté, toutes les chansons du répertoire laurentidien : *Le rêve d'une bonne fille*, *Un cousin de Bretagne*, *César*, *Cerbère*, *Mon petit coin*, *Monrepos*, etc, sans compter *Une vocation particulière* et le *Lac des Deux-Montagnes*. Il était minuit lorsque les voix s'éteignirent dans le silence du sommeil : plai-

sirs innocents, frais comme le parterre, doux comme la galerie à la lumière des étoiles, graves comme le salon, rafraîchissants comme les joies du *home*.

Mardi, 6 *octobre*.—Réponse à M. P. "Je vous remercie des détails que vous me donnez sur le développement de votre entreprise. Vous ne doutez pas de l'intérêt que j'y prends. J'espère que, à votre loisir, vous me continuerez l'historique de vos travaux. Je sais que vous réussirez facilement, malgré les petits obstacles que vous devez vous attendre à rencontrer dans une affaire de cette délicatesse, et les craintes excessives de responsabilité monétaire qui existent en certains quartiers."

Réponse à Madame Rameau, à propos de ses lettres dont je cite quelques extraits dans la préface du journal de Saint Lin à San Francisco : "Vous pouvez compter que je ne ferai pas paraître les quelques lignes que vous avez retranchées de ma préface. Soyez sans inquiétude. Ce livre, de sa nature, est destiné à ne point sortir du Canada, bien plus du cercle de mes connaissances. Votre plume, alors même qu'elle a la bride sur le cou, trotte encore aussi bien que les mieux guidées de notre pays. Vous comprenez quelle porte d'entrée ce sera auprès du lecteur que votre appréciation, tout en admettant qu'elle a été dictée plutôt par la bienveillance amicale que par le jugement sévère du critique."

Cette après midi, avec M. Desrosiers, je fis ma promenade à la Porte Latine, chez St-Jean qui y fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante, à St-Etienne-le-Rond où se déroule sur les murs d'une vaste rotonde l'histoire des supplices qu'ont endurés les Martyrs, à St-Pierre-aux-Liens où siège le gros Moïse de Michel-Ange.

Je rentre pour lire les journaux. On ne parle en France

de que la visite actuelle du Czar, en Italie que des noces prochaines du Prince de Naples, l'héritier de la couronne d'Humbert, si couronne d'Italie il y a encore dans quelques années. Toutes les têtes sont tournées.

Mercredi, 7 *octobre.*—Je commençais à écrire ce matin, lorsque Sr Albert m'apporta une lettre de M. Payette, le journal de Philomène du 21 et 22 septembre, le Star du 24, trois paquets de journaux comprenant respectivement les numéros d'une semaine, La Presse, Le Monde et La Patrie

Les nouvelles de Saint Lin ne sont pas mauvaises, les santés reviennent, les jours sont beaux, les travaux avancent, *Deo gratias !*

Je me mets à parcourir cet amas de gazettes la plume à la main, pour y marquer les articles à découper. Le Star m'arrive chaque jour, pour me tenir au courant des nouvelles ; il ne me reste plus qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les autres journaux, ce qui se fait encore assez vite. Mais M. Desrosiers, lui, par exemple, dans son obligeance bien connue, en a pour une grande partie de l'après-midi à jouer des ciseaux, achetés à Montréal chez M. L. : oui, ... non, ... vingt cents...

De vingt articles sur mon compte que j'ai mis de côté, un seul a du bon sens, quand même il ne dirait pas la vérité, celui qui est paru dans "La Presse du 24 septembre", et qui se lit comme suit :

"Un Chanoine du chapitre de Mgr Fabre, causant hier avec " un représentant de la "Presse", a dit qu'il ne croit pas que " M. l'abbé Proulx soit allé à Rome pour régler certaines diffi- " cultées survenues à l'Université Laval de cette ville, ni pour " prendre la défense des Canadiens-Français de Danielsonville, " encore moins pour solliciter une mitre d'évêque. M. l'abbé " Proulx, a-t-il ajouté, est à mon avis chargé d'une mission de

" M. Laurier, concernant la question des Ecoles. Cette mis-
" sion, qu'est-elle ? Très difficile à dire. Dans tous les cas, il
" est un fait certain, c'est que M. l'abbé Proulx ne fera rien
" qui soit de nature à lui attirer la disgrâce des Evêques et du
" clergé en général. M. Proulx est un homme trop habile et
" trop prudent pour s'engager dans de faux sentiers."

Au moins, voilà un homme qui pense. "Avant que d'écrire, apprenez à penser." Aussi, c'est un chanoine !

Jeudi, 8 *octobre*.—Hier, après le départ de ma lettre, j'allai, en l'inséparable compagnie de M. Desrosiers qui s'est attaché à mon flanc comme un Sosie, à Ste-Agnès-hors-les-murs, la Sainte aux blancs agneaux. En revenant, nous rencontrâmes le Cardinal Ledochowski en voiture, qui nous tira un coup de chapeau de grand Seigneur, Mgr Baroncini, connaissance de vieille date, chanoine du chapitre de Ste-Marie Majeure, et une connaissance de date récente, Yuseppe, caractère comique qui nous avait beaucoup amusé pendant la traversée, sur le Kaiser Wilhelm II. A propos de Kaiser, je vois par les journaux que le Cardinal Satolli reviendra à Rome, le 23 du présent mois, sur ce bâteau, arrêtant, lui, à Algers.

Au retour de la promenade, poussant une pointe sur la rue nationale jusque chez M. Chiesa, je m'achetai une petite balance de précision, pour peser mes lettres. Après avoir fait son service à Rome, elle ira s'installer au petit bureau du presbytere de Saint-Lin, pour y continuer sa carrière littéraire : délicate, gentille et *piccola*.

Mgr Gravel et Mgr Labrecque sont arrivés hier au Collège Canadien. Nous dînons ici à midi ; au Canada, ils dînent à midi et demi. En sortant de table, nous prîmes le chemin des Quatre Fontaines, nous arrivâmes pour le café. Mgr Gravel

est toujours le causeur que l'on connaît, Mgr Labrecque est plus réticent. Le Grand-Vicaire Thibaudier accompagne son évêque ; Mgr l'évêque de Chicoutimi est accompagné de M. Lizotte, curé de Roberval, que je connais bien. M. Archambault est dans l'ouvrage par dessus la tête. Il fait réimprimer le Concile de Montréal, quelque chose comme trois cents pages en latin.

A. *M. G. D.*—"Mon cher Monsieur, vous vous rappelez que dans le passé des gens intéressés m'ont dit coulé bien souvent ; et personne n'était plus surpris qu'eux de me voir, un instant après, voguant à pleines voiles sur la mer du succès. Ils prenaient leurs désirs pour des réalités. L'histoire se répète.

Coulent ceux qui se hasardent dans des doctrines nouvelles, se lancent dans des sentiers peu surs, se laissent emporter trop loin par leur goût ou leur intérêt ; jamais ceux qui vivent de sacrifices, de vérité, quoiqu'il en coûte. Le terrain du vrai est solide. On peut essayer de vous écraser sous une avalanche quelconque, mais jamais le sol sur lequel vous marchez ne croulera ; et, après que vous aurez secoué la neige ou la boue dont on vous aura couvert, vous serez plus fort qu'auparavant..."

Vendredi, 9 *octobre.*—Avant-midi de travail.

Après le diner, en arrivant dans ma chambre, je trouvai sur ma table trois *Stars*, une lettre de M. Payette, et deux grandes enveloppes de Philomène. Je commençai par celles-ci. Je lus en grande partie le journal à mes deux compagnons. Quand j'eus fini la tirade où il est parlé de Naples, M. Desrosiers, les larmes aux yeux, s'écria : "Cette finotte de P. écrit-elle bien, un peu !"

Il ne faut pas que j'oublie de dire que j'ai reçu plusieurs grandes visites aujourd'hui : M. Garretson, de Brantford, On-

tario, qui m'annonce l'arrivée du cinquième volume du "Canadien Album" ; M. O. Reclus, de Ste-Foye-la-Grande, Garonne, France. Le troisième visiteur, en chair et en os, celui-là, est M. le Chevalier Gustave Drolet, de Montréal. Ancien zouave, il vient revoir, paraît-il, les lieux où se rattachent pour lui tant de souvenirs de jeunesse. Il m'invite à aller dîner avec lui à sept heures à l'hôtel du Quirinal, ce que j'accepte. Après souper, causerie sur les affaires du pays, café, cigare, il était dix heures quand je rentrai. M. Desrosiers m'attendait, à ma chambre, pour continuer la veillée jusqu'à minuit.

Samedi, 10 *Octobre*.—Beau, frais, bonne journée pour travailler, ce que je ferai du matin au soir, si rien ne vient me déranger.

Pauvre Ulbald ! je lui offre l' expression de ma sympathie et l'assurance de ma prière. J'espère que cette chute n'aura pas de conséquence fatale.

Je réponds à M. O. Reclus, qui, entr'autres choses, me disait :

"Jugez de ma surprise quand, le matin du même jour où j'avais décidé de vous écrire, entre ici le curé d'une commune voisine, Razac, un bon homme qui a dit quelques années la messe par là-bas, à Rigaud, si je me rappelle bien, puis qui est rentré en France parce que votre climat le fatiguait. Ce curé de Razac était flanqué de deux ecclésiastiques canadiens, l'un officiant à Saint-Louis du Mile-End, et l'autre, *incredibile*, vicaire de Jean-Baptiste Proulx, à Saint Lin des Laurentides ! Oh là, là ! rien que ça de chic ! comme dit le voyou parisien. J'ai pu montrer à votre jeune homme, à la barbe fleurie, "à la trompine" sympatique, étalée sur ma table, la lettre à laquelle j'allais répondre, une typographie à l'américaine, avec votre griffe impérieuse au bas. Puis les trois sont partis

après avoir visité mon palais, admiré la vue qu'on a du belvédère, à 22 mètres au-dessus du sol, sur la ville, sur les rivières, les côteaux, de Bergerac à Libourne, sur quinze bonnes lieues de longueur." Et le reste.

Réponse : "Monsieur, le 13 de septembre, votre missive déployait ses ailes pour L'Amérique ; le 12, du port de New-York, je m'élançais sur les flots de l'océan pour l'Europe. le 24, votre lettre à 7½ heures du soir faisait son entrée à Saint Lin au fond d'un sac de malle ; ce qui est presque la même chose, au fond d'un train italien, le 24 à 8½ heures, je faisais mon entrée à Rome, venant de Naples. Votre letttre, avec une intelligence qui ne m'a pas surpris, de suite a rebroussé chemin pour venir me parler de vous, et de votre château aux vastes horizons. Cependant elle n'a pas eu les prémisses de ma satisfaction à entendre parler de Ste-Foy-la-Grande ; déjà mon vicaire à la barbe en broussailles m'avait relaté sa visite au pays du bon vin, chez ce bonnet de montagnard qui a porté dans ses vastes flancs les épreuves de la Terre à vol d'oiseau. Il arrivait à la Milazzo le 25, avec son compagnon, et nous avons constitué auprès de ma cheminée une famille canadienne, au milieu de nuages s'élevant d'un tabac délectable et des réminiscences du pays : on se croirait dans un campement de voyage sur les bords du Témiscamingue. Vous ne vieillissez pas, toujours la tête pleine d'informations à demander et à donner, de statistiques et de calculs patriotiques, le coeur débordant d'amour pour les jeunes populations d'avenir, et de mépris pour la politique desséchante et le commerce énervant. Je n'ai pas oublié les renseignements que je vous avais promis sur le Népissing ; mais ne saurait croire, à moins qu'on essaie la chose soi-même, la difficulté que l'on a de se procurer

des données justes dans un pays libre, libre jusqu'à l'extravagance, où n'existe pas la computation officielle ou règlementaire. Vous dépendez de la bonne volonté de cinquante individus, dont plusieurs n'ent ont pas. Si ce n'était pas trop vous demander, vous pourriez me préparer une liste de questions que je passerais aux missionnaires de l'endroit, avec prière de répondre. Peut-être auraient-ils plus d'égards pour votre curiosité de savant que pour la mienne qui n'est que d'un amateur. En attendant le plaisir de parler de ces choses plus au long, de vive voix j'espère, je me souscris avec beaucoup de considération, etc."

Dimanche, 11 *octobre.*—Hier après-midi, avec M. Desrosiers, je fis ma promenade d'habitude, et, à Rome, de nécessité. Nous arrêtâmes de bouquiniste et bouquiniste. Il acheta la vie de Saint Benoit-Joseph Labre en italien, 3 sous ; le livre n'avait pas de couverture solide, étant brochure. A côté se trouvait un livre français relié, les "Enfants célèbres." "Ce n'est pas cher, dit-il.— Oui, mais je vais en avoir un pour moins encore.—Pas possible.—Garçon, combien ce livre ?—Un franc.—Deux sous.—Cinquante centimes.—Deux sous.—Vingt-cinq, vingt, quinze centimes.—Deux sous. " Je partais, "C'est bon, prenez-le."

Après souper, la petite Sœur Hervé apporta à M. Desrosiers et à M. Ferland une lettre du Vatican, leur annonçant qu'ils pouvaient assister ce matin à la messe du Pape. Emoi, tressaillement, émotions. L'un court se procurer un chapeau, l'autre un menteau de cérémonie : cela me rappelait Philomène au moment de la bonne nouvelle. Donc, mon chapeau et mon manteau romain sont allés de nouveau chez Sa Sainteté.

A 10 heures et demie, nos Canadiens rentrent en joie : ils

ont assisté à la messe du Pape, pas dans la grande chapelle, mais dans une salle donnant sur sa chapelle privée. Après la messe, admission à ses pieds, paroles aimables, offrandes, bénédictions, enfin même faveur que celle accordée à Philomène, excepté qu'ils étaient plus loin du Pape, qu'ils ne le voyaient par la parte ouverte que lorsqu'il était au milieu de l'autel, et qu'ils ne l'eurent pas sous les yeux durant l'action de grâces.

Pendant que mes amis jouissaient au Vatican, la jouissance entrait dans ma chambre portée sur les ailes du journal du 28 et 29 septembre, accompagné d'un Star et d'un paquet de Presses. Les journeaux de Montréal sont curieux à lire, quelquefois agaçants, souvent amusants ; le journal de St Lin est toujours doux, convenable, fourni de bonnes choses et intéressant. Voyez-vous, aux Laurentides, la rédaction est tenue par un journaliste discret, renseigné, de bonne éducation, dont le jugement n'est pas faussé par l'esprit de parti, qui ne se prononce pas sur ce qu'il ne connaît point, qui sait la responsabilité de ses avancés, journaliste de concience qui est en même temps un fin chroniqueur.

Après-midi passée toute entière, en compagnie de M. Desrosiers, au Collège Canadien, à causer, jaser et discuter avec M. Archambault, M. Dupuis, M. Lizotte, Mgr Gravel, etc.

Soirée charmante, que ne contribua pas peu à égayer un prêtre français, en voyage à Rome pour quelques jours, notre commençal, Picoche de nom, vicaire à Briare, dans les environs d'Adon, où M. Rameau a sa maison de campagne.

Lundi, 12 *octobre.*—Pluie, temps couvert, température humide, détente du système nerveux, lever tard, journée de repos forcé.

M. Picoche, aussi content de nous, paraît-il, que nous l'avons été de lui, est venu passer l'avant-midi à ma chambre, fumant, causant : homme vraiment sympathique et intéressant.

Notre famille canadienne vient de se briser, perdant un de ses membres, pas le parleur le plus loquace, mais l'auditeur le plus attentif. A 4 heures, M. Ferland prenait le train de Naples, pour Brindes où il s'embarquera, dans trois jours, en destination de la Terre Sainte. Il ne sera de retour que dans quatre semaines, ou à peu près.

J'ai reçu une lettre de M. le Juge Dubuc, il y a quelques jours, suit ma réponse ; toutefois, auparavant, je vous citerai un extrait de sa missive :

"Mon cher ami, vous voilà de nouveau parti pour Rome. Voir la Ville Éternelle, s'agenouiller au pied du Vicaire de Jésus-Christ, communiquer avec les princes de l'Église, c'est toujours un avantage et une faveur très précieuse. Il parait cependant que vous ne vous êtes pas absenté pour une promenade d'agrément. On dit que vous êtes chargé d'une mission délicate et difficile.

"Avez-vous vu les journeaux canadiens qui ont paru après votre départ ? On vous commente, on vous discute, on vous prête des intentions de toutes les couleurs. La presse anglaise et le télégraphe s'en mêlent à qui mieux mieux. Vous êtes l'homme le plus en vue du jour. Tout le monde semble s'émouvoir de votrer mission non officiellement divulguée. Rien de tangible n'étant connu, on se lance dans les conjectures, et les racontars vont leur train.

Pour moi qui vous connait un peu, toutes ces histoires me

laissent un peu calme. A ceux qui m'interrogent à ce sujet, je réponds que la mission que vous avez acceptée ne peut être mauvaise, et que, si vous avez à vous occuper de nous, nous ne devons avoir rien à craindre du résultat de vos démarches. Votre position, votre caractère, vos états de service pour la cause de l'éducation sur un autre théâte sont une garantie complète que vous n'êtes pas allé à Rome pour desservir des intérêts catholiques aussi sacrés que sont les nôtres. Les craintes qu'on exprime au sujet de votre mission me paraissent déplacées et tout-à-fait ridicules.

"Je vous dis ces choses pour vous assurer que vous avez à Manitoba, comme à Québec, des amis sincères qui ne jugent pas comme le font quelques-uns. Vous n'avez pas besoin de ce témoignage sans doute. Vous êtes assez habitué à voir vos pensées travesties et vos démarches incriminées. Mais vous allez votre chemin, vous poursuivez l'exécution des oeuvres bienfaisantes que le devoir et le zèle vous imposent, sans vous soucier des aboiemens qui retentissent autour de vous." Passons à la réponse.

" Mon cher Juge, Je viens de recevoir votre lettre du 24 septembre, du jour que je suis arrivé à Rome, après une heureuse traversée de douze jours, de New-York à Naples, à bord du Kaiser Wilhelm II, le bateau qui a amené, il y a deux ans, Mademoiselle Legault. Je m'empresse de vous répondre, ne laissant pas l'intervalle de cinq minutes entre la lecture de votre lettre et ma réponse. Vous méritez bien ces égards, vous avez jugé avec tant d'intelligence, d'esprit et de tact. Excusez ces crudités. Les commentaires des journaux en général ne m'étonnent pas, je m'y attendais. J'ai vu bien d'autres tempêtes de paroles.

'Je suis cuirassé de patience. Ma seule réponse sera le silence. Je ne permets pas aux reporters de m'aborder. Il serait peut-être à souhaiter que plusieurs autres en fissent autant. Ce n'est pas sur la place publique que se traitent sérieusement les affaires sérieuses. Les meilleures paroles prêtent toujours flanc à mauvaise interprétation, quand elles deviennent la proie de partis dévorants qui se déchirent. Je tâche de vivre, de penser et de parler dans des régions plus sereines. Ma justification sera le résultat de mon travail. Il parlera tout seul, sans qu'il soit besoin de commentaires. En attendant, ces articles échevelés, ces appréciations à la légère sur une mission dont on avoue ignorer même l'existence, sont tout à fait propres à me faire du bien ici, où l'on juge sur des choses et non sur des suppositions. Je vous remercie de m'avoir envoyé le Manitoba du 23 septembre. Des articles comme celui qu'il renferme à mon endroit sont mieux calculés, quand bien même on ne les croirait pas tout entiers, à règler des questions délicates qu'un amas de soupçons, un fatras de dénonciations, une avalanche de paroles sans preuve. Personne, surtout dans le monde des gazettes, ne sait ce que je suis venu faire ici. Je me garderai bien de le leur dire, de sorte que, me faisant le but de leurs coups, elles continueront à tirer à côté de la cible. Croyez-moi, pas une balle n'a encore été logé dans le rond. C'est pénible de voir des gens, sensés sérieux, partir en guerre sans savoir pourquoi ; tout de même, cela a bien son côté plaisant, généralement cela m'amuse.

"A Rome, à St Lin, à St Boniface, partout j'éprouve les même sentiments pour mes *neveux* et *nièces*, et leurs vénérés parents. Je leur suis dévoué de toutes manières. Qu'ils ne craignent pas que je les maltraite, les trahissent ou les vende. Pour ima-

giner de pareilles choses, vraiment il ne faut avoir jamais ressenti les intérêts de la parenté. Qu'ils ne craignent pas, non plus, que l'on coule mon navire. Il est bâti de vrai, enduit de dévoument, matériaux impénétrables supérieurs au fer blindé des politiciens. *Fluctuat nec mergatur.* Il rentrera au port sain et sauf, vous invitant à son bord pour fêter les joies du retour et du repos. Sans allégorie, je suis, avec une très haute considération, Monsieur le Juge, votre tout dévoué serviteur."

VIII

Les Germes de la Moisson.

Mardi, 13 *octobre.* —Je suis couché sur mon lit blanc, les mains croisées sur la poitrine, sous un ciel de rideaux qui s'élève en forme de tente ; à mon chevet, sur un guéridon, se trouve une théière vide dont j'ai ingurgité le contenu délicieux. M. Desrosiers, toujours obligeant, après m'avoir fait une longue et intéressante lecture, veut bien tenir la plume en mon lieu et place : ce qui veut dire que je ne suis pas très bien, sans cependant être très malade.

Quelles sont les causes de cette indisposition : Io le temps humide et pluvieux qu'il fait depuis hier matin. Quand les orages redoublent de violence, que la pluie tombe à torrents et que le tonnerre gronde avec éclat, cela me soulage un peu, mais il ne peut toujours tonner. 2o le *siroco*, vent du sud, vent d'Afrique qui a pour effet d'affecter surtout les étrangers. 3o Astaroth. Je n'oublie pas que les anges du couvent

de St Lin sont en neuvaine à mes intentions, que cette neuvaine se terminera jeudi de cette semaine, fête de la séraphique Ste Thérèse, et, j'ajouterai, que mes affaires arrivent à ce point de tension qui précède toujours l'entrée dans une phrase nouvelle. Naturellement, l'ennemi qui n'a pas l'occasion de me jeter sur le côté pour me casser les bras, fait tout de même ce qu'il lui est permis et me renverse sur le dos par une détente nerveuse.

Il faut bien se conformer à la volonté divine, d'autant plus que Dieu laisse l'espérance que cela ne sera pas long, et qu'il me donne un infirmier (M. Desrosiers remarque que j'ai de beaux sentiments), un infirmier (M. Desrosiers ajoute : vous ne voulez pas que je parle, donc !), un infirmier (M. Desrosiers, sans parler, éclate de rire), un infirmier (c'est la dernière parenthèse, parce que M. Desrosiers vient de s'écrier : écoutez donc, il y a toujours un bout, allez-vous me laisser tranquille), un infirmier, dis-je, qui monte du réfectoire thé, café, sucre, pain, beurre, etc, enfin dont l'habileté dépasse même celle de M. M.

Mercredi, 14 *octobre.*— Il était onze heures. Je paressais sous mes couvertures, M. Desrosiers et M. Picoche m'intéressaient par leur vive et pétillante conversation, lorsque Philomène, suivie d'une liasse de journaux, frappa à la porte, m'apportant les nouvelles du 30 septembre et du 1er octobre. Attendez un peu. Pour recevoir une aussi grande demoiselle, je vais me lever. Et pour jouir mieux de sa visite, je prendrai le temps de me raser, et de faire ma plus belle toilette. Puis, assis dans le grand fauteuil blanc, j'écoute, le sourire sur les lèvres et la joie dans le cœur, l'écho des dires et des choses de là-bas. La cloche du dîner sonne. Mais, c'est trop tôt, je

n'ai pas encore lu M. Martel, qui m'envoie huit pages. "Huit pages, s'écrie M. Desrosiers ! —Oui, huit grandes pages. — M. Martel a écrit *huit* pages. Eh bien ! c'est trop rare, attendez ! " Il monte sur une chaise, et, avec le tuyau de ma longue pipe, il fait, à dix pieds de terre, une croix sur la cheminée.

M. Picoche avait rencontré à l'Église St Pierre Mgr Gravel, habillé en simple prêtre, qui lui avait donné maints renseignements d'une manière charmante. Sachant par moi qu'il était évêque, et voulant lui faire visite, il me demanda d'aller avec lui au Collège Canadien le présenter à l'aimable prélat ; M. Desrosiers nous y accompagna. Nous en rentrons après une heure d'agréable conversation.

Le soleil est revenu, m'apportant la santé. Je suis bien, très bien je serai demain. Mon système nerveux est devenu un baromêtre d'une extrême délicatesse : hélas, signe de vieillesse, avertissement que la vie s'use et nous échappe, invitation de penser davantage à cette vie meilleure qui ne connaîtra ni la souffrance, ni les temps pluvieux, ni les séparations, et que je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi-soit-il.

Jeudi, 15 *octobre*.—Fête de Ste Thérèse, qui fut ma patronne paroissiale pendant 19 ans, dont j'étudiai la vie et prêchai les vertus, avant que la Providence ne m'eut placé dans les mêmes rapports surnaturels avec St Lin. A 7 heures, ici messe en union anticipée avec les communions qui dormaient encore aux Laurentides, mais qui réveillées bientôt devaient se faire six heures plus tard.

M. Picoche est parti pour Naples. Il m'a demandé, pour les lire durant le trajet, les deux fascicules que j'ai du voyage de Californie ; j'ai cru ne pouvoir les lui refuser.

Cet après-midi, j'allai faire avec M. Desrosiers une promenade au centre de la ville, arrêtant en passant à l'Hôtel du Quirinal, chez M. Drolet, visitant les églises de St Marcel au Corso, de Sainte Marie de la Minerve où un chœur de Dominicains chantait Vêpres, dans une harmonie céleste de voix fortes et fraîches qui se promenaient mystérieuses, ronflantes, expirantes, toujours mélodieuses, sous les voûtes, autour des arceaux, au fond des chapelles : symphonie d'un autre monde, écho d'une musique insaisisaple, vibrations à l'unisson des sentiments de l'âme avec les aspirations de l'infini.

Veillée jusqu'à minuit. Que peuvent dire deux hommes seuls, continuellement en face l'un de l'autre ? Je vous le demande. Toujours est-il que parle, parle, les heures passent inaperçues et agréables.

Vendredi, 16 *octobre.*—Avant-midi, travail.

Nous avions projeté d'aller à Ste Cécile, mais l'après-midi presque toute entière fut consacrée à entendre M. D. Promenade du côté de la Porte Pia.

Je ne manquerai pas à la discrétion en disant que plusieurs personnes sont excessivement nerveuses sur ma présence ici, qu'elles se perdent en conjectures et en suppositions plus ou moins bizarres qui se succèdent de jour en jour, informes, inconsistantes, variées, variables, reflétant toutes les nuances du prisme. Je leur dirais clairement pourquoi je suis à Rome qu'elles ne le croiraient pas. Il y a dans cette disposition d'esprit un côté amusant. On croyait, ou l'on faisait semblant de croire que je serais *coulé*. Voici la quatrième semaine que je suis ici, on voit que je file mon petit bonhomme de chemin tranquillement, on n'y comprend plus rien, il faut bien se rejeter sur d'autres hypothèses. Mystères pour ceux qui ne peu-

vent croire que je ne connais qu'une voie, la droite.

A. M. G. D.—"M. X., à l'adresse qui lui a été présentée à son retour, a fait une réponse dans la note. Les interviews ont beau lui faire dire qu'il ne change pas d'attitude. Il en change, ou en changera. Au printemps il lui fallait une loi fédérale, et telle loi en particulier. Aujourd'hui il se contentera d'une loi locale qui réparera les injustices. Très bien. Toutefois il est à regretter que les reporters lui mettent dans la bouche, sans qu'il proteste, des paroles qui ne sonnent pas à l'unisson de sa réponse. Il y a sur la terre différentes maladies ; une d'elles, toute moderne, pourrait s'appeler *l'interviowmanie*"...

Samedi, 17 *octobre.*—En remontant du déjeûner, je dis à M. Desrosiers : "J'attends des nouvelles de Saint Lin, aujourd'hui ou demain. D'après le calcul des années passées, ce ne devrait être que demain, mais j'ai constaté que cette année le service de la poste est bien plus rapide." Nous fumons une petite pipe, nous lisons la gazette ; ayant besoin d'écrire un brouillon, M. Desrosiers se sert d'une enveloppe qui git là, au milieu d'autres papiers sur ma table ; je m'en sers moi-même ; à la fin, je m'écrie : "Mais, cette lettre n'a pas été ouverte" ! C'était la prose de Philomène du 2, 3 et 4 d'octobre, déposée en cet endroit pendant le déjeûner. Vite la mine est ouverte, il en sort une autre perle, M. du 4.

On m'y charge de compliments pour . M Desrosiers, *s'il est encore auprès de moi.* M. Desrosiers se plait tant à Rome qu'il n'en sortira que comme les loups sortent du bois, que quand la faim, ou la *disette*, l'y forcera. Pendant que je passe la journée au bureau, il est allé, cet après-midi, au Transtevère, voir Ste Cécile, Ste Marie etc.

Dimanche, 18 *octobre.*—Après diner, visite au Collège Ca-

nadien où nous rencontrons, entr'autres, Mgr Tarnassi et M. Archambault. Mgr Gravel et Mgr Labrecque sont allés dîner avec M. Tardivel.

A cinq heures, Mgr Accaramboni confirmait ici, dans la chapelle du couvent, cinq ou six enfants, qui tous n'ont pas fait leur première communion. Aussi, au Catéchisme, dans l'énumération des sacrements, l'Eucharistie vient après la confirmation : le baptême, la confirmation, l'eucharistie, etc. La confirmation donne instantanément le St-Esprit, et une abondance de grâces, les unes qui agissent immédiatement, les autres à l'état latent qui souvent sont appelées à n'avoir leur plein effet que dans le cas de besoin.

Plaisir toujours le même, plaisir toujours nouveau : seul à seul, deux, nous veillons jusqu'à minuit.

Lundi, 19 *octobre*.—Journée de causette, de travail et de pluie. Les Romains se plaignent d'avoir un triste mois d'octobre. Il ne fait pas froid, mais les jours sont humides. Les chênes voient leurs feuilles tomber une à une, se dépouillant de leur orgueil petit à petit, sans qu'on s'en aperçoive. Les autres arbres conservent leur verte parure encore comme au printemps : arbres fins, dirait le sauvage.

A quatre heures P. M., toujours avec M. Desrosiers, je vais à la place du Gesu, 13 via Celsa, chez l'ancien M. Befani, porter de la copie : mauvais signe pour ceux qui croyaient que je serais coulé. Nous revînmes par une pluie battante, un déluge. Il nous faisait plaisir de marcher sous cette averse, c'était la première fois depuis le départ que mon capot ciré et mon chapeau d'américain me servaient. Tout-à-coup, M. Desrosiers me dit : "Vous ne trouvez pas qu'il y a apparence de pluie ?— Ah ! ah ! ah !"

Comme il faisait bon, au retour, de se reposer, en dégustant un cigare, près de la cheminée. M. Desrosiers, qui a toujours le compliment prêt, remarqua : "J'ai rarement vu d'homme qui sache mieux jouir de la vie.—La jouissance mène-t-elle au ciel ? — Ah ! vous aurez bien le tour d'y prendre vos aises.— Hélas, ma vie est un exil continuel.—Exil que vous aimez.— Oui, le retour est si bon."

Mardi, 20 *octobre*.—Il a fait toute la nuit un vent à jeter les chiens à terre.

La maison est grande, surtout ma chambre n'est pas petite. Je n'y entends que marcher les mouches et trotter ma plume ; heureusement qu'il m'arrive du dehors les cris chantants des vendeurs de "verdura", sans cela je me croirais dans un désert. Mais où donc est mon loquace compagnon ? En route pour Naples.

Lundi dernier, arrivait ici M. Philippe Lamarche, curé de l'église canadienne à Toronto, frère de Madame H. Gauthier, parti du Canada à la fin de septembre, ayant traversé comme une flèche la mer, l'Angleterre, Paris où il vit le Czar, la France, l'Italie ; il s'échoua à la Minerve, de là il amarra au Collège Canadien. Dimanche, avant-hier, il avait la faveur d'assister à la messe du Pape et d'être admis à ses pieds, comme l'a été M. Desrosiers. Vous pourrez en donner des nouvelles à Madame Gauthier, et lui dire que la santé de son frère fleurit toujours comme une rose sortant de son bouton. Il est parti ce matin pour Naples, et M. Desrosiers l'accompagne.

J'ai succombé, je l'avoue, et gravement. Il y avait plusieurs jours que je détournais la tête en passant, près de la gare, devant un étalage de certaines choses qui m'exposent à de fortes tentations. Cet après-midi, j'ai regardé, je me suis arrêté, j'ai

hésité, j'ai résisté : oui, non. A la fin, vlan, me voilà vaincu.

J'ai acheté l'histoire romaine par Rollin, 22 volumes petit in-12, et l'histoire des Empereurs romains, par Grevier, 9 volumes, grand in-12, propres, bien reliés, dos en veau : 31, volumes pour 15 francs et demi, monnaie italienne ; valeur réelle, cours canadien, $2.75. Ajoutez 1½ lyre pour les faire transporter ici en voiture, et disons 4 lyres pour les rendre au Canada, en tout $4.00, ce qui fait à peu près 20 sous pour les grands in-12, et 10 pour les petits.

De chez Befani, chez Giomini : "M. le tailleur, une soutane de votre meilleur mérino : entendez-vous, en mérino, pas en drap ; car, en drap, M. n'en veut plus, c'est trop difficile à brosser."

Je passai la veillée, seul comme un ermite, à lire de 7½ hrs. 10½ heures. Bon soir !

Mercredi, 21 *octobre.* — Avant-midi, travail, seul. Après dîner, fumer un cigare, seul. Seul, je descends, chez Befani, corriger de la mise en page. Je revins lentement seul, et seul j'attends le souper, et la veillée que je passerai seul.

J'espérais que mes amis de Saint Lin viendraient égayer mon isolement. Non. Voici près de cinq longues journées que la malle ne nous a rien apporté. Ç'est ennuyeux. Je ne suis pas inquiet ; les malles précédentes étaient venues si vite que, pour peu que les suivantes retardent, elles se trouvent séparées par un long intervalle. Si le vent de la semaine dernière a secoué l'océan comme il l'a fait de mon chassis, il n'est pas étonnant que les bateaux soient en retard. Ce qui me rassure encore, c'est que le *Star*, qui est expédié chaque jour de Montréal, *brille* par son absence tout comme la correspondance : donc il n'y a pas de raison de croire que celle-ci ait été sus-

pendue par quelque accident fatal.

Jeudi, 22 *octobre*.—Hier soir, comme je venais de jeter mon journal à la poste, arrivait celui de Philomène du 5 et 6 octobre. Je lui répondis de suite. M. Desrosiers arrive. " Vite, allez souper, vous nous conterez cela." Ce ne fut pas long à conter ; ils n'ont été que 24 heures à Naples, toujours à la pluie battante. Une course à travers la ville, le musée, l'aquarium, St Janvier, une couple d'églises, Pompéi parcouru sous l'averse, et c'est tout. M. Desrosiers est très content de pouvoir dire qu'il a vu Naples, content surtout d'en être revenu. Il a trouvé ici, au retour, tous les vœux et souhaits qu'on lui faisait, aux bords de l'Achigan, en la fête de St Placide ; et, des bords du Tibre aux flots dorés, il renvoie à qui de droit ses remerciments chargés de prières.

Après dîner, au Collège Canadien. Devant deux témoins, j'eus une longue discussion et argumentation à mots couverts avec X., que je prolongeai à dessein, parce que cela me fournissait l'occasion, comme à travers un voile, de résoudre bien des objections, de détruire des préjugés, de rassurer des personnes inquiètes, de laisser entrevoir de bons résultats à obtenir, si seulement on voulait y mettre la main.

Vendredi, 23 *octobre*.—M. Lamarche passa l'avant-midi ici, dîna avec nous, fuma jusqu'à trois heures, revint après souper : c'était à laisser croire que nous sommes aimables.

A quatre heures, j'allai, avec M. Desrosiers, à l'imprimerie : deux mémoires sont tirés au clair, à cent exemplaires, et l'impression du troisième est commencé.

Après être entrés dans quatre églises, dont l'une me rappela une petite sœur qui a vécu et est morte comme un ange, Ste Julitte, nous revinmes lentement par la rue Nationale, ornée,

pavoisée à profusion, pour voir à loisir le mouvement de la foule compacte, tranquille, paisible, digne et ayant un cachet de raison et de pondération qui fait plaisir. Vous n'ignorez pas que tout Rome est en fête pour le mariage du Prince de Naples, l'héritier du Royaume d'Italie. Les églises seules, sans décorations extérieures, font contraste sur ce déploiment de banières, de drapeaux, de lampions et de joie : protestation calme, silencieuse et grandiose contre les injustices commises envers la Papauté. L'esprit italien accepte cela comme allant de soi ; aucunes récriminations, et les prêtres, en grand nombre sur la rue, sont respectés comme auparavant.

Samedi, 24 *octobre.*—Pluie. Il doit y avoir bien des toilettes de contrariées : toilettes de princes et de princesses ici réunis pour les noces royales ; toilettes de curieux qui se pressent sur des estrades élevées tout autour de la place des Termes pour voir défiler le cortège des nouveaux époux ; toilettes de la foule qui encombre les rues. La bénédiction nuptiale se donne à Ste Marie des Anges, l'église de mon goût, où j'ai dit longtemps la messe, à laquelle on a fait, non sans besoin, un portique pour la circonstance. Je ne vous donne pas de détails sur toutes ces fêtes, les journaux vous les racontent plus au long. Seulement, je vous envoie, par la même poste, les portraits du Prince héritier et de la Princesse Héléna. J'y ajoute celui de M. Picoche, qui m'a laissé, en partant, de lui ce souvenir avec bien d'autres de tout-à-fait bonne impression.

La Princesse Héléna, 23 ans, brunette, a fait, elle aussi, sur la population romaine une impression favorable. Son sort m'intéresse, d'une manière platonique il est vrai. Elevée loin des cours bruyantes, au fond d'une petite principauté, grecque

convertie au catholicisme depuis trois jours, étrangère ne parlant pas encore l'italien, la voilà tout-à-coup élevée sur un des trônes les plus en vue du monde entier, avec des perspectives d'avenir brillantes aux yeux de la foule, chargées de problêmes et de mystères aux yeux des hommes qui pensent. Sera-ce une Marie-Antoinette, avec la guillotine en moins ? sera-ce une Marie-Thérèse, à la hauteur de circonstances qui portent dans leurs flancs les solutions les plus importantes ? oui et non, selon que la maison de Savoie, dorénavant, s'efforcera, oui ou non, de rentrer dans les voies de la justice et des réparations. Le monde est un combât où luttent continuellement l'esprit du bien et du mal. Pour nous, la lutte actuelle est sur le terrain des Ecoles. C'est par là que je reviens à la réalité, et au Canada.

Un des évêques du Canada, Mgr Fabre, m'écrivait hier de Paris, et entr'autres choses me disait ; "C'est un fait accompli, la maladie m'a atteint. Une jaunisse que l'on dit bénigne est venu me punir d'avoir persisté pendant un mois à promener un malaise et une absence d'appétit qui auraient dû me faire comprendre mon état, d'autant plus que mon compagnon me demandait de voir un médecin. Je crains que cette avanture me retienne longtemps à Paris."

Monsigneur, de plus, m'apprend que M. Bourgoin est mort en se faisant extraire une dent sous l'ifluence du chloroforme. C'est plus triste qu'une mort subite par apoplexie ou maladie de cœur. Si jeune, si fort. C'est le cas de dire que les desseins de Dieu sont insondables. Notre vie ne tient qu'à un fil, hélas !

Samedi, 24 *octobre.*—A. M. J. G. P.— "Mon cher ami, je viens de lire le livre de M. L. O. David. Bien que l'auteur me soit sympatique à cause de ses nombreuses belles qualités,

son travail ne me l'est pas autant. Le commencement est bien, je ne puis admettre les principes du milieu, et la fin renferme plus d'une inexactitude. Evidemment, l'écrivain dépasse le but qu'il s'était proposé. Qui trop embrasse, mal étreint"

Dimanche 25 octobre.—Hier soir, à une heure indue, m'arrivait le journal du 7 et 8, et ensemble du 9, 10, 11, m'annonçant que mes trois premières lettres étaient arrivées en même temps.

Mgr Bégin est entré à Rome hier.

Ce matin, de bonne heure, m'arrivait quelqu'un évidemment pour me pomper. Il ignorait probablement qu'il tombait dans mon désir. J'ouvris tous les robinets du réservoir, et il partit inondé.

Cette après-midi, avec M. Desrosiers, j'allai à la Pension Française rendre sa visite à M. Hurtubise, de Montréal. Il me demanda si j'aimerais à voir M. Tardivel, son compagnon de voyage, le rédacteur de la Vérité. "Certainement" Nous eûmes une longue conversation, comme entre bons amis qui n'auraient jamais eu ensemble maille à partir. De là, chez le Père Tenaillon, qui était sorti. De là, au Collège Canadien, où, j'allai présenter mon respect à Mgr Bégin. Je passai le reste de l'après-midi avec Mgr Gravel, engagé dans les plus sérieuses et les plus abstraites discussions d'affaires délicates et arides.

Hier soir, M. Desrosiers et moi, après souper, à 7½ heures, allâmes à l'illumination qui était superbe, tunnel de lampions, arçeaux de lumières, figure en jets électriques, arches en feu rouge, bleu et vert, mottos frissonnant sous la brise, ciel noir, rues éblouissantes : portés sur les flots de la foule, souvent à l'encontre d'autres vagues humaines qui faisaient conflit, au milieu d'un murmure puissant et calme, nous descendîmes len-

tement le courant de la rue Nationale, et revînmes par les rues du Quirinal et du Vingt-Septembre. A $9\frac{1}{2}$ heures, nous rentrions, pour ne plus y retourner, des noces du Prince.

Lundi, 26 *octobre.*—Travail, toute l'avant-midi, avec *mon secrétaire.* M. Payette, ayant demandé à M. Desrosiers de dire à son intention, si possible, une messe à St Georges, nous allâmes, cet après-midi, examiner les lieux. Chemin faisant, nous entrâmes dans six églises, dont une St Charles in Catinari, priant pour Saint Charles in Santo Lino. Nous circulâmes longtemps dans un dédale de ruelles, avant de tomber sur Saint Georges. Il est aussi difficile de découvrir l'église secrète du Patron que les secrets du protégé. Temple froid, humide, sans parures ou richesses aucunes, ouvert au culte seulement le 23 avril ; impossible d'y dire la messe un autre jour, il n'y a pas même d'ornements : c'est ce que nous apprit la gardienne de céans.

Philomène m'attendait au retour, avec les nouvelles du 12 et 13 octobre.

A. M. G. D.—"Mon cher ami, ... Vous nêtes pas sans remarquer comme depuis quelque temps certaines personnes changent de position, passent l'arme à gauche, font sans le dire des *right about turns.* Elles ont beau dire qu'elles sont conséquentes avec elles-mêmes, seule la galerie inattentive peut le croire, ceux qui ont de l'oeil percent bien le rideau et entrevoient ce qui se passe sur la scène. Il suffit de comparer l'attitude du présent avec celle d'il y a trois mois. Pour moi, je ne parle pas, personne ne sait ce que je dis ou fais, je marche droit, franc et sans dol, sans peur ni reproche. Le malheur est qu'il y en a qui ne savent pas se taire, d'un côté comme de l'autre. Ils sont pris de la maladie de chanter le coq, ou de

faire entendre le *cattecadette*, aussitôt qu'ils ont, ou croient avoir, pondu quelque chose De cette sorte, le poulet est presque toujours tué dans l'oeuf. Il vaut mieux couver à la dérobé, et ne paraître que quand les petits sont viables et assez forts pour se défendre."

Mardi, 27 *octobre.*—Ta-ta-ta. "Qui est là ? -Philomène avec les nouvelles du 14 et du 15 octobre, avec la préface et M. Martel du 15 —Entrez, mademoiselle ; entrez, monsieur ; vous êtes les bienvenus. Asseyez-vous là, sur la table. Etes-vous fatigués ? vous êtes venus bien vite, partis le vendredi, arrivés le mardi. C'est une amélioration sur le passé." Nous eûmes une bonne et longue conversation. M. Desrosiers arriva, il fallut recommencer, justement dans les mêmes termes, comme si nous eussions été des phonographes.

La plus grosse journée de travail depuis que je suis à Rome. Je porte chez Befani le reste de mon troisième mémoire, le titre et la table, les extrêmes se touchant. M. Desrosiers n'a pas dérougi, il m'a fait le compliment de dire que je n'avais pas mon pareil pour tailler de l'ouvrage. "Ah ! ah ! —Oui, mais de manière à ce que cela marche toujours, sans qu'on soit enterré, tout comme dans un moulin de clous." A cinq heures, nous prîmes congé, descendant en tramways au *Prezzo Unico*, pour en revenir à pied par la via Cavour : marche de délassement. En rentrant, encore la tête dans le collier. J'écris à Mgr Fabre indisposé à Paris.

A 10 heures, grande revue militaire. M. Desrosiers n'est pas curieux, j'ai été presque obligé de le mettre à la porte pour l'envoyer au spectacle. Il revint une heure après, sans avoir trouvé d'endroit convenable pour voir le défilé, tant la foule déjà rendue sur les lieux était compacte. Sans doute le roi

eut égard à cela, il vint passer à deux cents pas d'ici, sur la *via dei Mille* qui court parallèle à la via Magenta, en sorte que de notre balcon nous pûmes voir défiler sous nos yeux Sa Majesté à cheval, entourrée des princes actuellement à Rome, suivie du landeau où se trouvaient la reine, la petite princesse de Monténegro, et compagnie royale ou princière : éblouissement de beaux costumes, de casques étincelants, d'aigrettes flottantes, d'habits bigarrés, d'officiers en grande tenue, de chevaux fringants, de toilettes recherchées et d'épaules sans toilettes : *vanitas vanitatum*, ou bien dans la langue affectionnée par Soeur S. : *mataiotes mataiotôn, ta panta mataiotes.*

Mercredi, 28 *octobre*.— Mgr Tarnassi vient d'être nommé à un poste de confiance. Voici mot à mot ma lettre de félicitation.

"Excellentissime Seigneur, dimanche je suis allé au Collège "Canadien pour vous offrir mes félicitations à l'occasion de "votre nomination comme Internonce en Hollande ; je l'ai "fait, mais en des circonstances qui commandaient à mes "paroles la modération. Comme ma joie de ce bien qui vous "arrive est plus que modérée, je viens dans cette lettre vous en "exprimer toute l'étendue. Voici la première récompense de "votre patience, et de votre attente silencieuse si pénétrée d'es-"prit chrétien. Il n'y a pas de présomption à penser que ce "n'est en réalité qu'un premier pas vers une reconnaissance, "en son temps, encore plus éclatante de votre mérite et "de votre utilité. Vous êtes sur la voie des grandes nonciatu-"res, etc, etc. Il est bien permis à vos amis de "s'en réjouir grandement, parce que, en outre des avantages "personnels qui vous en reviennent, ils y voient en même "temps l'avantage des grands intérêts de l'Eglise, ce qui, après

"tout, est le but et le tout de notre vie sacerdotale. Avec "l'expression de mes vœux les plus sincères pour votre succès "dans la carrière où vous entrez, veuillez accepter celle du "respect et de la considération avec lesquels je suis de votre "Excellence, Excellentissime Seigneur, le très humble et très "dévoué serviteur."

Journée passée à la maison, à écrire. Visite de M. le curé de Roberval. Sur la brunante, nous irons faire notre promenade, en allant jeter cette lettre à la poste. Je puis dire comme M. R. le répétait dix fois par jour : "*Mon Dieu, j'ai t'y donc de la joie* !"

Nous perdons des compagnons de table, M. Picoche, le père du chapelain, M. Carrozzi, qui est venu passer à Rome le temps des fêtes royales. Nous en retrouvons d'autres : M. Pouan, chanoine de Tours, l'auteur de l'histoire des Sœurs de la Présentation, un gros volume que j'ai dans ma bibliothèque ; M. Lefay, chapelain de la maison-mère à Tours. Il est arrivé cette nuit, en compagnie de la Mère Générale et de son assistante.

Jeudi, 29 *octobre*.—M. D. vient passer une partie de l'avant-midi ici. Pour nous, nous passons l'après-midi entière au Collège Canadien, alors qu'un monsieur nous expose tout au long une situation, ne m'apprenant rien de nouveau quant au fond, mais me précisant dans leur forme actuelle les plans, les desseins et les moyens d'action de toute une diplomatie dernièrement éclose.

Vendredi, 30 *octobre*.—A onze heures, j'allai faire une longue visite au Quirinal, pas au Palais, mais à l'hôtel, pas chez le roi Humbert, mais chez M. G.

Vers trois heures, nous partîmes pour aller rendre visite au Père X. : d'abord grande réserve. Il s'informa de Mgr

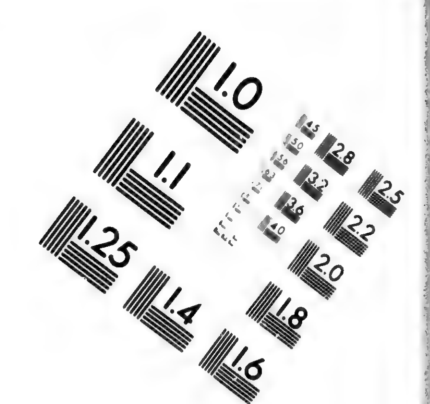
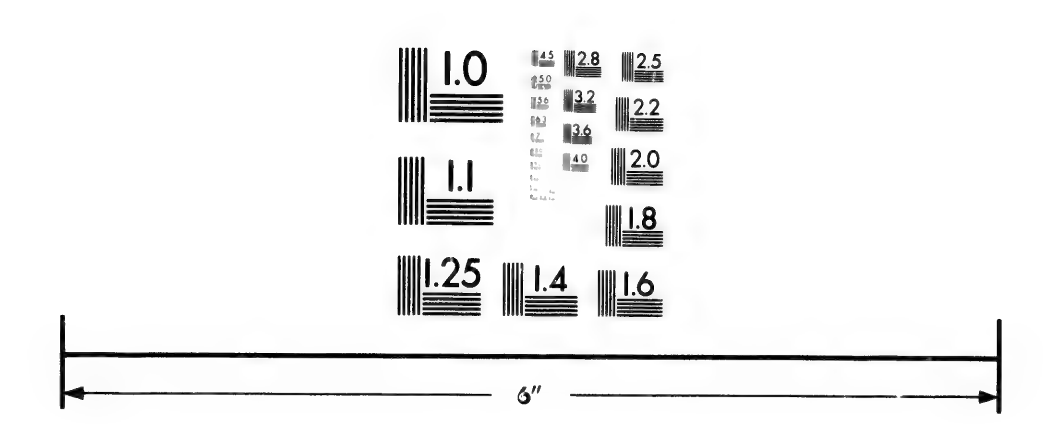
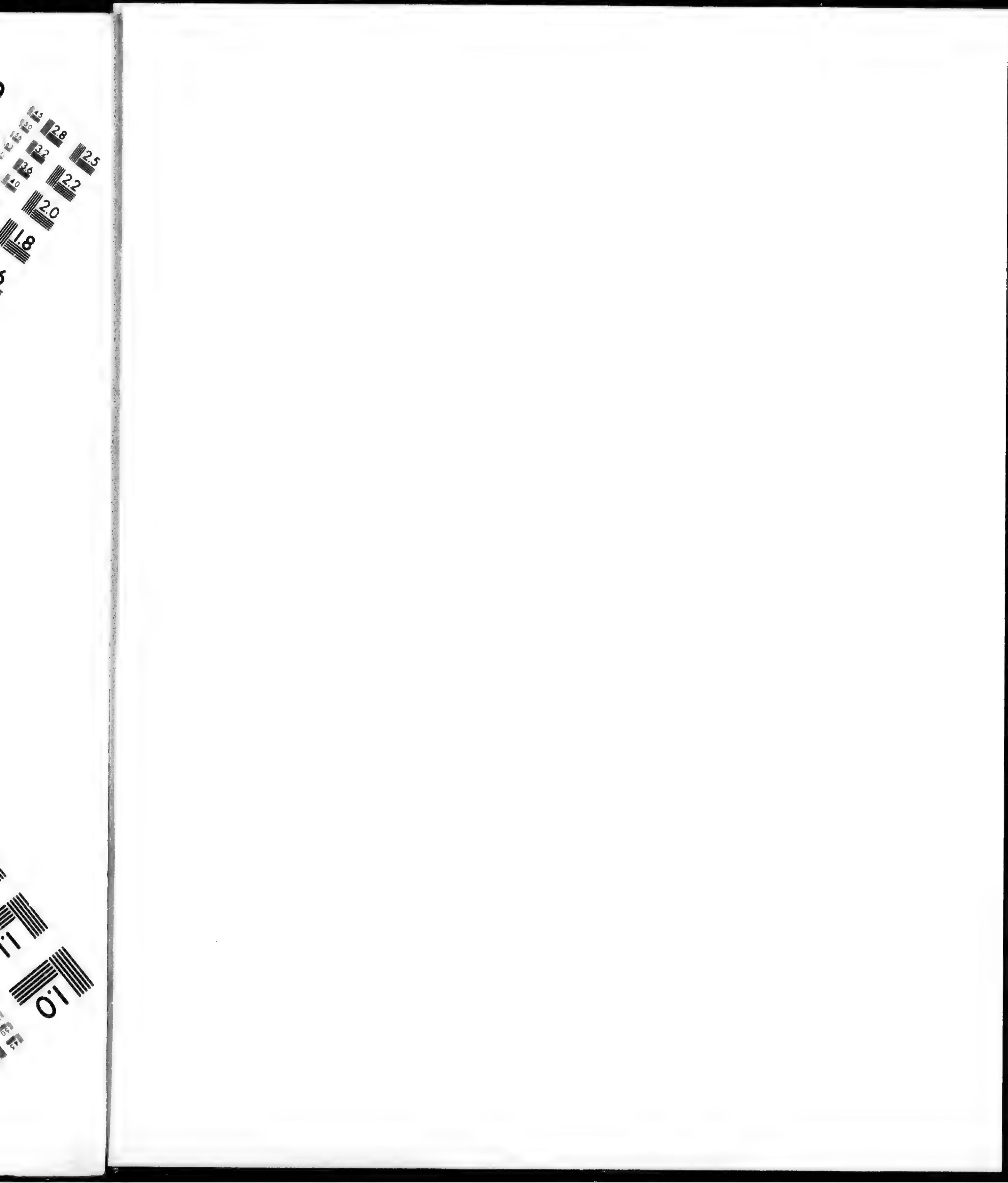


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

Grandin, (il devait en savoir plus long que moi sur son compte,) des écoles du Manitoba : je parlai librement. Il revint, dans son assiette. La mienne est toujours solide, reposant, je crois, sur une fondation de vérité. Je déteste les petits moyens, les explications boiteuses, les excuses diplomatiques : ma seule diplomatie, si j'en ai une, consiste à me taire et à parler en son temps, mais à parler la vérité, quand je parle, clairement, modérément, tâchant d'en tirer des fruits de bénédiction pour tout le monde, oubliant les fautes du passé, n'ayant en vue que les solutions du présent, et les fruits salutaires de l'avenir. *Qui potest capere, capiat.*

Chemin faisant, nous revoyons encore une fois St-Pierre-aux Liens à loisir, et le gros Moïse de Michel-Ange, rayonnant du génie du maître, que je ne puis me lasser d'admirer. Nous descendons dans la prison Mamertine, remplie des souvenirs du chef des apôtres. En passant au Gesu, pendant que j'écoute un prédicateur italien qui parle en gesticulant et en se promenant sur son estrade, M. Desrosiers va chercher chez M. Befani les épreuves de tout le troisième mémoire, que nous corrigeons à la veillée.

A l'Honorable Juge J. D.—"Mon cher Monsieur, j'ai reçu hier votre lettre du 10 d'octobre. Je vais vous maller, à la première occasion, les images du Bambino que vous me demandez, et vous direz à la bonne Sœur Laurent, la grand'mère à tout le monde, que ce me sera un plaisir de faire cela pour elle.

"Vous me paraissez préoccupé de la question des écoles, c'est bien naturel. Quand cette lettre vous parviendra, il y aura bien des détails de connus, s'il faut en croire les journaux. Oiseux, dans ce cas là, pour moi de faire des réflexions qu

seraient de la moutarde après dîner. J'ose espérer que M. Laurier vous obtiendra ou imposera des provisos qui couvriront les besoins essentiels du cas, qui vous donneront tout ce que vous signalez dans votre dernière lettre, et même quelque chose de plus. Cependant j'admets que l'on ne connait bien les choses, que quand elles sont arrivées. Vous me dites que vous n'avez pas de nouvelles du voyage de Gustave à St Liu, en voici ....

"Un autre sujet d'intérêt pour moi est de voir comme l'administration romaine juge les choses de haut, les dépouillant de tous les intérêts transitoires et des passions qui aveuglent. Ce ne sont pas les Cardinaux qui se laisseraient emporter à défendre la vérité avec une fougue qui nécessairement doit dépasser les limites, qui regarderaient comme absolu ce qui est matière libre, et qui embrouilleraient, les confondant, le nécessaire et l'accidentel. La sagesse est composée de pondération et de prudence. Il importe d'avancer pas par pas, comme une vis entre dans le bois. Les sauts et soubresauts épuisent les forces et désarçonnent le cavalier. La tortue est arrivée avant le cerf. Il ne faut jamais s'exposer à contredire, à courts intervalles, ses paroles par des actes, parce que les actes parlent plus haut que les mots. Après tant de vérités de La Palisse, je terminerai en disant que, n'ayant plus rien à dire, je me tais. Avec une haute considération, Honorable Monsieur, votre très dévoué serviteur.

Samedi, 31 *octobre*.—Je revois mes épreuves, et les porte à l'imprimeur, à qui je paie mes deux premiers mémoires, $33.00.

Nous entrâmes en même temps que le facteur qui m'apportait le journal de Philomène du 16, 17 et 18 d'octobre, une lettre de M. du 18, une d'A. du même jour, une de M. Payette

du 19, et diverses copies. J'eus envie de prendre sur mon diner pour les parcourir. " Mais, non, me dis je, il y a bien treize jours qu'elles sont écrites et que je ne les lis pas ; je puis encore attendre quelques quarts d'heures, afin d'en goûter la lecture à loisir." Bien m'en a pris. Ce nous fut une véritable délice de savourer cette longue correspondance, pendant la récréation de digestion, assis les pieds sur une chaise, dégustant en même temps un cigare de deux sous, qui n'en est pas plus mauvais pour coûter bon marché.

Le temps est cru, le *siroco* souffle détendant le système nerveux, il tombe une pluie lente, le ciel bas donne au jour une teinte de nuit. Pour la première fois cette année, j'ai fait faire du feu dans ma cheminée ; j'ai approché ma table de l'âtre flamboyant, j'ai allumé ma chandelle à trois heures de l'après-midi, et, pendant que M. Desrosiers est allé faire un tour au Collège Canadien, je réponds à ma récente correspondance. Mon Dieu, *j'ai t'y donc de la joie* ! joie douce et mélancolique.

J'arrête ici mon journal. La vie tranquille que nous menons de ce temps-ci n'est pas féconde en événements. Tant mieux, peut-être dira le lecteur.

A. M. F. K.—"Mon cher ami, j'ai reçu hier soir votre lettre du 20 octobre, dans laquelle vous me dites que " tout le monde s'est rué sur vous à l'occasion de votre départ subit pour Rome, et vous attaque d'une manière brutale sous prétexte de défendre la réligion et l'autorité." Bien dit. *Prétexte*, car mon départ ne menace en rien l'autorité, puisque je suis parti avec le plein consentement de l'autorité. La raison est qu'ils croient menacée l'exploitation qu'ils font de la religion. Vous ajoutez : " Je me suis permis de répondre à ceux que j'ai rencontrés qu'il me paraissait de première justice d'at-

tendre, pour vous juger, que nous connaissions au moins le but de votre voyage." Parfait. C'est comme cela qu'on raisonne, quand on n'est pas aveuglé par la passion.

" Vous continuez : " Je ne puis admettre, leur ai-je dit, que M. Proulx consentirait à renier son passé qui n'est pas sans gloire, et qui a été marqué au coin du dévouement à l'épiscopat pour se jeter, pieds et mains liés, entre les bras d'un chef politique." Très bien, vous avez eu le mot juste, la réponse vraie.

"Je me tais, parce qu'il y en a assez qui parlent. Les affaires sérieuses et délicates ne se traitent pas sur la place publique. Le public, accoutumé au reportage des gazettes, semble croire qu'il a droit de connaître le secret des gens. Halte-là. La discrétion est le premier levier de succès en toute affaire. Quand on ne peut pas tout dire, on ne dit rien. Il est facile de supporter une avalanche d'injures, quand on sait que l'avenir est à soi. On a répété sur tous les tons que j'étais, que je serais coulé. On doit commencer à s'apercevoir que cela n'en a pas beaucoup l'air. On ne connaît pas Rome et sa sagesse. Je suis très bien. Merci pour vos bonnes prières ; car, en effet, comme vous le dites, "les questions auxquelles vous pouvez être mêlées sont excessivement délicates," j'ajouterai tout-à-fait honorables, sacerdotales et salutaires du côté par lequel je les aborde et les touche.—Avec beaucoup d'amitié, votre tout dévoué serviteur."

Dimanche, 1 *novembre*.—Pluie presque toute la journée, pas moyen de nous rendre au cimetière où nous nous proposions d'aller faire un tour ce soir pour y voir illuminées toutes les tombes, spectacle féérique, mélancolique et touchant.

Nous nous en consolâmes en passant l'après-midi au Collège

Canadien, 5 heures durant, en conversation avec Mgr Gravel et Mgr Labrecque, M. le Grand Vicaire Thibaudier, M. le chanoine Archambault, M. Rouleau, principal à l'Ecole Normale de Québec, M. Lizotte, curé de Roberval, etc.

A. M. G. D.—"J'ai l'honneur de répondre à votre lettre en date du 17 d'octobre. Vous y *tirez* une belle *tirade* sur le terre à terre de certains journaux. En effet, ce serait à désespérer de l'avenir de notre race, si Dieu ne nous avait toujours jusqu'ici sauvés malgré nous. Le secret de cette protection n'est pas dans la finesse de nos finots qui gâtent tout, mais dans la foi des bonnes femmes et de nos familles patriarchales. Si nous pouvons conserver vivace la piété de nos populations, il n'y a pas lieu de désespérer.

Lundi, 2 *novembre.*—Je réponds à cinq lettres. M. Dupuis vient nous voir, jasette devant la cheminée pétillante. Après diner, M. D. passe ici une heure et quart. Je vais corriger la mise en page du troisième mémoire. Nous rentrons à la pluie. Peu d'événements. Nous menons, à deux, une vie de famille on ne peut plus paisible. Au moment que je vous écris, assis d'un côté de la table, M. Desrosiers, de l'autre côté, revoit les gazettes pour en découper les articles que j'y ai marqués ; la lampe trône au milieu, entre nous d'eux. Le feu de la cheminée brûle en amortissant, une douce chaleur remplit l'appartement qui n'est pas clair comme la salle de devant, au presbytère de St Lin, avec ses cinq ou six lampes ; dans le coin se dessine mon lit blanc, dans un mystère de pénombre ; c'est à peine si j'y distingue le guéridon surmonté de la chandelle qui chaque soir, à onze heures, minuit, ou plus tard, éclaire la lecture, chargée de faire descendre sur mes paupières les pavots du sommeil.

A. M. J. G. P. " Mon cher ami,...Les préventions contre moi dans un certain cercle s'en vont tombant. On s'aperçoit que je ne suis pas aussi méchant qu'on le pensait. Je ne serais pas surpris qu'à la fin on ne finisse par m'embrasser. Dans tous les cas, c'est intéressant de suivre cette modification graduelle dans les esprits : la défiance adverse d'abord, puis l'inquiétude, puis la surprise, puis le soulagement, nous en sommes rendus actuellement à certaines confidences. Je ne désespère pas de les amener à une confiance relative. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit, les choses se passent exactement comme je les avais prévues, j'entends dans les grandes lignes."

Mardi, 3 *novembre.*—M. Lizotte vient nous voir. A lui succède M. E. D. Je vais à la Propagande, puis chez Lemon. J'ai grande envie de retourner, quand je retournerai, par la "North German Lloyd," partant de Gênes. La pensée des transbordements par la France et l'Angleterre me fatigue d'a vance, je vieillis. Douze jours de mer me sourient. Puis la traversée par une latitude plus mérédionale, nous permettant de jouir du soleil sur le pont une grande partie du jour, a bien autrement d'agréments que les froids et les brumes qui règnent en maître pendant l'hiver entre Liverpool et Halifax. Enfin nous verrons, et j'aurai le temps d'y voir, car malheureusement je ne suis pas prêt à m'embarquer demain.

M. Desrosiers, qui n'est pas plus mal, a voulu, avant de quitter Rome, consulter le Docteur Rossoni, celui qui a soigné et ramené à la santé Mgr LaRocque. Il lui a appris qu'il était malade de la neurasthénie, c'est clair ; mais, ce qui mieux vaut, il lui a donné une prescription qu'il va commencer à suivre dès ce soir. Il est très content de sa visite. Visite de M. Curotte.

Mercredi, 4 novembre.—Pluie. Visite du Père Tenaillon. J'écris une longue lettre à M. X. Visite de M. Neveux. Je pars en voiture avec M. Desrosiers pour la grande poste, où je dois faire enrégistrer une lettre importante, et pour la via Celsa, d'où je dois remporter mes mémoires. Pas de malle du Canada, Comme c'est le jour d'expédier, j'expédie, vous envoyant nos bonjours, la nouvelle que nous nous portons à merveille, et l'assurance que nous prions Dieu qu'il en soit de même pour vous tous. Cette page à la hâte.

Jeudi, 5 novembre.—Hier soir, je venais de partir pour St Lin, lorsque St Lin m'arriva sous forme de deux lettres de Philomène, 19, 20, 21 et 22 octobre, d'un petit mot d'A., suivi de Ste Anne en la personne de M. l'abbé Dugas ; puis des gazettes, sans compter le voyage de Californie depuis St Boniface jusqu'à Victoria : enfin de la lecture pour toute la veillée, lecture interrompue et agrémentée de commentaires

Ce matin j'allai, à la grande poste, déposer pour le Star un télégramme, qui m'a bien coûté 28 francs et 75 centimes. En voici le texte : "Star, Montréal, Canada, I have no such missions to Rome as attributed to me by newspapers, Proulx," ce qui veut dire : " je n'ai pas ces sortes de missions à Rome que les journaux m'attribuent." La dénégation ne servira de rien ; au contraire, elle va les confirmer dans leurs suppositions, et donner lieu à cinquante commentaires divers. Cependant, je considère être de mon devoir de protester.

Après-midi passé au Canada, excepté le temps qu'il faut pour aller à la place de la Minerve acheter des objets de piété. Ce soir, je dois dîner en ville avec un ami, je ne rentrerai que vers 10 heures, pour continuer la jasette avec M. Desrosiers probablement jusqu'à minuit.

Avec les lettres qui m'arrivèrent hier, se trouvait une épître de Philomène à M. Péroni. Elle se présentait à point. J'avais décidé d'aller à Viterbe demain, je porterai la missive moi-même. Je porte à Inès, la filleule, une croix en or attachée à une chaine d'argent, une autre croix en ivoire, une statuette de Mater Delorosa, et huit images de différents patrons : Ste-Philomène, St-Jean-Baptiste, des scènes de l'enfance de Jésus etc. M. Desrosiers m'accompagne.

IX

Excursion à Viterbe.

Vendredi, 6 *novembre.*—Il y a dix-huit mois et six jours, par une belle matinée de printemps, avec Mgr LaRocque et notre nièce à tous deux, le cœur gai, l'âme légère, je quittais la gare du Transtevère en route pour Viterbe et St Lin. A qui m'aurait dit alors : "Dans un an et demi, tu partiras d'ici pour le même Viterbe, avec M. Desrosiers ; " j'aurais répondu poliment : "Excusez. Sire, mais vous avez menti." Pourtant nous voici dans un compartiment de *Fumatori* de la ligne susdite, seuls, rois et maîtres, M. Desrosiers lisant sa gazette, moi, les petits souliers aux pieds, le bonnet phrygien sur la tête, ayant à mes côtés journaux, livres, bréviaire, sur mes genoux cette feuille où je vous écris. Ainsi la vie est pleine de surprises, et l'imagination des romanciers les plus poètes ne peuvent imaginer d'aventures plus extraordinaires que n'en crée, en se jouant, la Providence dans la vie réelle.

Je dis à M. Desrosiers : "Je vais acheter les billets pour l'aller, vous les achèterez pour le retour." Comme j'étais au

guichet, il me glisse à l'oreille : "Si vous preniez des billets aller et retour, cela vous couterait bien moins cher." Ce que je fis. Me voici bien attrapé, je me trouve à avoir payer tout le voyage. Vous pouvez croire s'il a ri de bon cœur.

Les chars s'ébranlent. De sa voix puissante, mon compagnon entonne : "Filez, filez, o mon navire." Les paysans arrêtent leur travail dans les champs pour écouter l'harmonie de deux belles voix, sortant par les portières ouvertes.

La lampe est allumée, pourquoi ? nous le comprenons bientôt. Dans un tunnel à n'en plus finir, nous passons sous le Janicule. La fumée de la locomotive s'ajoute aux ténèbres, la lampe semble briller dans le lointain comme la lumière de Petit Jean. Nous ne voyons pas à deux doigts de notre nez. M. Desrosiers s'écrie comme dans un mouvement d'enthousiasme : "Croyez-vous, quelle belle vue !"

Ce disant, nous revenons au jour. La statue de Garibaldi à cheval domine les environs, du sommet de sa colline ; elle est dominée par la splendeur et les souvenirs séculaires du dôme de St Pierre, que nous voyons longtemps à l'horison, comme on voit sur mer l'étoile polaire au firmament. Puis la vue jusqu'à Bracciano, distance de onze lieues, est celle d'une rase campagne, monotone comme les prairies du Nord-Ouest, sans villages, presque sans habitations. Les habitants sont de nombreux troupeaux de bœufs blancs aux cornes étendues, et des troupeaux plus nombreux de moutons qui, par centaines, par miliers, par dizaines de mille, broutent la plaine, sous la conduite d'un chien et d'un berger, habillé de peau de chèvre rustique, marchant solennellement avec sa poétique houlette. La vue s'étend à l'indéfini, et ici, comme le sauvage Piten à Yamachiche, on peut s'écrier : "*Wassawa*, on voit loin." Nous

passons un petit garçon, trottinant sur son âne, il est salué spontanément par ce chant : " Ma petite Mamselle Marianne, sur son âne Catin, s'en allant au moulin." L'appétit vient en mangeant, tout y passa, jusqu'à la complainte du Juif-Errant, et celle d'Adam et Eve en trente-six couplets.

Bracciano ! lac superbe de huit lieues de tour, bordé de forêts, château du moyen âge chanté par Walter Scott, campagne riche, vergers d'oliviers, champs de vignes que je revois sous l'automne jaunissant, après les avoir vus sous le verdoyant printemps. Au sortir de la solitude, c'est la vie, le pittoresque la variété des vallons, des collines, des côteaux, des forêts, des rochers, du sauvage, du gracieux, et cela se continuera jusqu'à Viterbe. J'achète du pain, du jambon, et deux petites bouteilles d'un vin un peu sucré, de ces petits *fiascoli* avec une anse et une couverture en paille nattée que Philomène aurait voulu apporter au Canada. Nous dinons sous le pouce. Je m'écriai : "ah ! si j'avais mon couteau !" M. Desrosiers qui pense à tout, sort le sien de sa poche, l'essuie, me le présente. L'appétit rendait tout délicieux. Quand j'eus fini mon jambon, M. Desrosiers me dit : "Vous n'avez plus de viande ?—Non. —C'est si bon la viande le vendredi !" Je l'avais oublié complètement. Alors, avec beaucoup de plaisir, nous rappelâmes le même accident arrivé au scrupuleux M. Payette, la première fois qu'il voyagea en Amérique, c. a. d. par delà le quarante quatrième degré de latitude.

Les noms des stations résonnent à nos oreilles comme une musique, si doux, si euphoniques, Roma, St Piétro, S. Onofrio, La Sorta, Cesano, Anguillara, Crocciochie, Bracciano, Manziana, Oriolo, Bassano di Sutri, Capranica, Barbarano, Vetralla, S. Martino, Viterbo.

A Oriolo, pendant que la locomotive faisait des raccordements, nous nous promenâmes sur la plate-forme, excitant visiblement la curiosité de la population locale. Sont-ils français ? Anglais ? Américains ? mystère.

Je tombai en sommeil, et ne revint à ma connaissance qu'à Vetralla, juste à temps pour parcourir mon Messagero et mettre mes bottes. Viterbo ! Viterbo !

Tous les cochers levaient la main : "Moi, Monsieur ; moi, monsieur !" Un seul était assis sur son siège, tranquille, je l'appelle : " A l'hôtel Schenardi !" Nous y déposons notre valise, dans la même chambre que j'occupais, il y a dix-huit mois, avec Mgr LaRocque : j'éprouvais le plaisir qu'on a de revoir une vieille connaissance. Puis, nous faisons le tour des églises : St Laurent, S. Francesco, St. Jean, Santa Maria della Verita, etc ; nous visitons le musée municipal, riche surtout en antiquités étrusques, vases, armes, tombeaux bien conservés, provenant d'une civilisation qui précéda la fondation de Rome : le monde n'est pas d'hier !

En arrivant à l'hôtel, j'avais envoyer porter au Numéro 4, via S. Rosa, la lettre de Philomène. Le curé était à son cours au Séminaire : on ne comprenait rien à cette missive qui arrivait d'Amérique sans timbre, en dehors du contrôle des postes. Le curé, de retour, aussitôt qu'il eut pris connaissance de l'épître, soupçonna bien que j'étais quelque part à Viterbo. Nous venions de rentrer de notre course, lorsqu'il arriva avec Inès et son petit frère Yuseppe : grande joie, informations de tout genre. Il est décidé que nous irons veiller à la Via S. Rosa, que nous dirons la messe demain à Sto Marco, à huit heures, que nous déjeunerons et dînerons chez le curé, etc : toutes choses aimables.

A 5½ h., nous soupons de maccaroni, de salade, de mouton, et d'un poulet que j'avais recommandé spécialement, M. Desrosiers, moi et un grand chien, intelligent, à l'oeil tendre, qui mangeait les os et qui nous rappelait Cerbère.

A 6½ h., chez M. Peroni. J'embrassai la vieille Mère, qui m'embrassa une fois pour la Signora Filomena. Madame Capelli nous baisa la main, ce fut le tour de Julius, 10 ans, de Yuseppe, 9 ans, et d'Ines, 7 ans. Elle s'assit sur le sofa entre M. Desrosiers et moi, puis elle passa sur mes genoux, puis elle revint au sofa. La gêne n'existait plus, elle pouvait à peine contenir sa joie. Ses petits yeux noirs flamboyaient, quand je lui passai au coup la chaine d'argent avec croix d'or. Je donnai la croix d'ivoire à la bonne grand'mère, une image à chacun de la compagnie, la Mater dolorosa, comme second présent, à la filleule. Il ne fut guère question que de Philomène. "Quand vient-elle en Europe ?—Peut-être dans trois ans.—Il faudra qu'elle passe un mois à Viterbe. Elle est si bonne ! Elle est si aimable ! ses lettres sont délicieuses." Et moi de dire : oui, oui, oui.

Inès n'a pas beaucoup grandi, elle a grossi, elle est comme une petite pelotte de graisse, rougeaude, fine, sérieuse dans son air enfantin.

En partant pour notre hôtel, nous passâmes par la sacristie où travaillaient aux préparatifs d'un service funèbre qui doit avoir lieu demain, les trois tantes de mademoiselle Rosa Romiti : personnes encore jeunes, qui ont une apparence vraiment respectable, mélange de piété et gaieté.

Samedi, 7 *novembre*.—Coucher à 9 heures, lit bon, sommeil réparateur, lever à 7 heures. Nous partons, la soutane sous le bras.

Vint nous ouvrir la porte Inès, qui nous baise la main. Elle nous suit à la sacristie. Je dis la messe à l'autel de la Ste Famille, ayant pour servant Julius : assistance de fidèles assez nombreuse. M. Desrosiers, avec sa barbe orientale, pontifie au maitre-autel. Revenant à la sacristie, je retrouve Inès. Elle reste à mon côté tout le temps que je passai à faire mon action de grâces et à réciter bréviaire. Elle nous accompagne au réfectoire, elle ne peut rassasier ses petits yeux calmes à nous regarder : vraiment, nous sommes les bienvenus d'elle, de tout le monde du reste. Pendant que nous écrivons en silence, Julius se tient là sur le sofa, coi, pour le seul plaisir d'être avec nous. Aussi, quelle baguette magique nous avons, jugez : congé d'école toute la journée pour fêter les Canadiens.

M. Desrosiers veut bien prendre ma plume, et écrire sous ma dictée la traduction inprovisée que je fais, en me promenant, des trois leçons du 2e nocturne de l'office que récitent les prêtres de Viterbe, le 4e dimanche de septembre.

"Parmi les images de la B. V. Marie, qui brillent dans l'Eglise comme des étoiles au firmament, on doit compter celle qui s'appelle Notre-Dame du *Quercu*, (en français *du Chêne*, en italien *Quercia*). Car, lorsque dans une forêt épaisse et sauvage, près de Gratiano, il se commettait fréquemment des vols et des crimes, un pieux chrétien, en 1417, fit peindre l'image de la Bienheureuse Vierge avec l'Enfant Jésus sur une toile qu'il suspendit à un chêne. L'arbre, en croissant, lui fit de son feuillage, sous les ceps d'une vigne grimpante, une espèce de niche qui la mit à l'abri des changements de la température et de la violence des vents. Que la mère de Dieu elle même ait paru chérir cette demeure, on en a pour preuve tant la constance de la renommée, que le témoignage de Sixte

IV qui dans un bref Pontifical rappelle le nombre des miracles accomplis dans ce lieu. Et ainsi, pendant quarante ans environ, fut honorée la très sainte Image.

" Dans la suite, comme une maladie pénible, qui avait commencée à se répandre à Viterbe en 1467, cessa tout-à-coup par l'intercession de la B. Vierge Marie, et qu'on attribuait cette faveur à Notre-Dame du Chêne, on lui fit élever une petite chapelle et l'autorité locale choisit cent douze citoyens, pour avoir soin des offrandes et des aumônes que l'on faisait en abondance à la Madone. Sur l'ordre de l'évêque lui-même, on fit en ce lieu des pélérinages et des prières publiques avec grande solennité. Ces démarches pieuses impressionnèrent tellement l'esprit des autorités que Paul II demanda aux Jesuates de se charger de la garde du sanctuaire. Cependant, comme ceux-ci avouèrent enfin qu'ils n'étaient pas propres à ce ministère, après leur départ, sur les instances réitérées de l'Autorité, le même Pontife Paul II choisit en 1469 les Frères Prêcheurs, tant pour garder l'Image miraculeuse et lui construire un temple plus convenable, que pour travailler par la parole et par les œuvres au salut des âmes.

"Combien ce culte rendu à son Image lui était agréable, la Vierge, reine du ciel et de la terre, voulut elle-même le témoigner par une succession non interrompue de miracles ; car, en 1467, la ville de Sena, ravagée par de fréquents tremblements de terre, obtint par son intercession la cessation du fléau. Sixte IV, dans le but d'obtenir que Rome fut délivrée de la peste, et l'Italie de l'invasion des Mahométans, fit deux fois le voyage à ce sanctuaire, et, ayant obtenu l'objet de sa demande, il y

célébra la sainte messe en action de grâces. Innocent VIII, y ayant recouvré la santé, le combla de ses présents ; et ne se montrèrent pas moins reconnaissants Jules II, Léon X, Clément VIII, Paul III, Saint Pie V, et les autres Souverains Pontifes jusqu'à nos jours, ainsi que de nombreux Cardinaux de la Sainte Eglise romaine et d'autres personnages marquants tant de l'Italie que de la ville de Rome. Afin donc de rappeler en un même jour le souvenir de si grands bienfaits, et de réchauffer le zèle des fidèles pour obtenir de nouvelles faveurs, le Pape Pie VI, animé de la même dévotion que ses predécesseurs envers la B. Vierge, accorda aux Religieux du monastère de Quercia le privilège de dire une messe et un office propres chaque année, le quatrième dimanche de septembre, et, quelques années plus tard, il voulut bien étendre la faveur au clergé séculier et régulier, et même aux religieuses, de la ville de Viterbe et des lieux adjacents, sous le rite de double-majeur."

Je prends la plume. Pourquoi cette longue citation du bréviaire de Viterbe ? Voici. A 10½ heures, je fais venir une voiture à deux chevaux, même voiture et même gros cocher qui nous conduisirent, le 2 mai 1895, de Viterbe à Corneto. Nous nous asseyons, M. Peroni et moi en arrière, M. Desrosiers, Julius et Inès en face. Je me faisais un plaisir de procurer la jouissance d'une promenade dans la campagne aux enfants, et aussi aux autres ; et en route pour *Notre-Dame du Chêne* ! Le soufflet du carrosse est rabattu, nous avançons au petit trot sous les regards de la population. Déjà nous avons parcouru les rues de cette ville paisible, si souvent que notre présence fait sensation.

La campagne est belle sous ses teintes d'automne ; il fait

bon de se chauffer au soleil, depuis plusieurs jours, si avare de ses rayons. Les chemins sont comme une carte, les cœurs gais. Une promenade d'une lieue, en de pareilles conditions, c'est trop court. "Cocher, passe tout droit, nous arrêterons voir l'image miraculeuse en revenant, et pousse deux kilomètres plus loin, jusqu'à Bagnaia." En ce dernier endroit, nous visitons à loisir le parc du château du duc de Lante, construit au 15e siècle par le Cardinal de Gambara : beau parterre, fontaines superbes, succession de jets d'eau s'élevant en amphithéâtre sur le flanc d'une colline, couronnée d'une forêt de chênes et de platanes, allées obscures, prairies inondées de soleil, statues, colonnades artistiques, et que sais-je ? L'église n'a guère d'autre mérite que d'être sous le vocable de *Saint-Jean-Baptiste.*

Notre-Dame du *Querçu* est riche de portes sulptées, de pavés en marbre, de fresques, de tableaux, d'autels brillants. En arrière du maître-autel, un sacristain nous ouvrit une niche où nous pûmes vénérer l'image antique encore enchassée dans une pièce considérable du tronc primitif. Ci-inclus un fac-simile sur papier, du tableau miraculeux. Pèlerins venus de loin, nous priâmes pour nous, et pour les personnes chères que notre pensée va chercher sur une plage lointaine. Attenant à l'église, est un monastère considérable, avec deux cloîtres, dont un, chef-d'œuvre de Bramante, contenait des centaines de Pères Dominicains, avant 1870 ; depuis, par les dispositions du gouvernement italien, il n'y reste plus que quelques religieux pour les besoins de la desserte. Nous nous promenâmes par ces longs corridors déserts et silencieux, vraies nécropoles, impressionnantes de grandeur et de mystère.

Poum, poum, poum, à 1 heure, nous rentrons en ville sous le feu croisé des regards. Un copieux dîner nous attendait commençant par une soupe au macaroni que l'on sert à pleine assiette débordante. Nous aurions certainement attrappé une indigestion, si nous n'eussions eu en quantité un petit vin dont la vertu dissolvante aidait les fonctions de l'estomac. A la table, outre la famille Capelli, père, mère et trois enfants ; près d'Inès se trouvait la Signora Rosa Romiti, la substitut de la marraine canadienne, jeune fille de dix-huit ans, timide, instruite, de figure agréable et fine.

Le dîner dura une heure. Au café arrivèrent les trois tantes Romiti : Genèvre, Béatrice, et Marie. L'après midi passa rapide et charmante : conversation, bons cigares, piano, mandoline, chants, vie et entrain. M. Desrosiers chanta " Vive la Canadienne ", et autres chansons de son répertoire. L'album promenait Philomène sur la table, j'expliquais le Ricordo de Montréal ; les enfants allaient de l'un à l'autre ; Inès sautait sur nos genoux, et tirait la barbe de M. Desrosiers : enfin une vraie scène de famille.

Il était cinq heures. Déjà la brune descendait sur la ville. Le curé nous dit : allons voir l'église de Sainte-Rose. Nous ne pouvions entrer au couvent qui appartient à la clôture la plus sévère, ni par conséquent pénétrer jusqu'à la châsse de la sainte ; car, avant de partir de Rome, nous avions oublié de nous procurer la permission papale qui nous aurait ouvert toutes les portes. Dans l'église, sombre. enveloppée des ombres de la nuit naissante, nous nous approchons de la porte grillée qui donne sur la châsse, par hasard ; par hasard, la porte s'ouvre, la sainte nous apparait dans son sépulcre doré et fleuri, illuminée de nombreux flambeaux ; elle semble dormir tranquille, les

yeux calmes, les mains étendues à ses côtés : c'est comme une vision du Paradis. Une sœur se trouvait là, encore par hasard ; nous fîmes notre aumône, la sœur alla nous chercher à chacun un souvenir, un *muscinetto*, un petit coussin qui a touché au corps de la sainte que j'apporterai avec moi, et une image que je vous envoie. Nous nous prosternons devant ce miracle permanent d'un corps corruptible préservé de la corruption, et je demandai à Dieu, par l'intercession de celle que l'on vénère en ce lieu, d'avoir part un jour, avec tous ceux qui me sont chers, à la résurrection glorieuse, afin de retrouver là-haut immortels nos corps mortels.

De retour à la maison, nous prîmes un lunch, dégustant des oiseaux qui ne sont pas gros comme les dindes de Malvina, des étourneaux ; nous fîmes nos adieux ; la vieille mère m'embrassa pour Filomena, Inès me prit par le cou et me serra fort pour *madrina mia*, poignées de main à tous, on nous accompagna jusqu'à la voiture : " bonjour, bonjour, des compliments en Amérique ! " Et nous partons directement pour la gare, sans passer par l'hôtel, où nous avions été chercher notre valise avant le dîner.

Partis de Viterbe à 6 heures et 20 minutes, nous arrivâmes à Rome à 9 heures, une heure et demie de trajet en moins que pour aller, comme à cette heure du soir le train arrête moins longtemps aux diverses stations. Il faisait noir, impossible de nous amuser à considérer la campagne. Nous retombâmes sur nous-mêmes, et, pendant que nos deux compagnons de compartiment dormaient chacun dans leur coin, nous repassâmes les incidents de ces deux jours agréables : promenade délicieuse pour nous, visite non moins appréciée de nos amis Viterbains. Souvent ces relations de circonstance produisent des sentiments,

et font naître des liens qui ressemblent à ceux de la parenté. Chaque lettre de St-Lin, je l'ai constaté, apporte un rayon de joie à la Via Rosa ; et nous savons si les lettres de Viterbe sont bien reçues aux Laurentides. *Thesaurus, amicus fidelis.*

X

La moisson en herbe

Dimanche, 8 *novembre.* — Fatigué de l'excursion de Viterbe, je me lève à 9 heures. Messe, puis je passe l'avant-midi à relire une deuxième fois les lettres que je trouvai ici hier soir : P. du 23, 24 et 25 d'octobre, M. du 25, M. D., sœur C. et M. le Dr Leclaire de Danielson ; à lire à neuf P. du 26 et 27 octobre, M. Belnoue et M. Payette que m'apporte la poste d'aujourd'hui.

En nous rendant au Collège Canadien, nous faisons visite à M. Hertzog, le procureur de Saint-Sulpice à Rome, celui qui a remplacé M. Captier. Pendant notre absence, ont laissé leur carte ici le Père Lemmius, procureur général des Oblats, et le Père " Philippo Sautel, superiore del collegio degli Oblati di Maria Immacolata. "

Toute l'après-midi est consacrée aux causeries du Canada *delle Quattro Fontane :* ce que je fais régulièrement tous les dimanches et tous les jeudis, avec le scrupule d'une bonne religieuse dans l'observance de son règlement. C'est là que je suis les variations du thermomètre, hausse et baisse des espérances ou des inquiétudes qui se succèdent dans certains esprits : étude pleine de charmes, exercice d'observations intéressantes, occasion de glisser certaines idées au moment opportun, moyen de produire les impressions voulues, gymnastique de la puissance de se taire ou de parler au moment psychologique.

Lundi, 9 *octobre.* — M. D. vient me raconter l'entrevue qu'il a eu hier avec le C. X., dont il est très content. Il part demain pour une petite excursion du côté de Naples, quelques jours seulement.

Je passe ma journée à écrire, entr'autres lettres la suivante :

" Le Révérend Edouard Peroni, curé de Saint-Marc, Viterbe.

" Monsieur le curé, la poste d'aujourd'hui est chargée de " vous porter le premier fascicule du journal de voyage que " ma nièce est à publier actuellement ; je pourrai vous en " envoyer deux autres sous peu.

" Nous sommes revenus, M. Desrosiers et moi, enchantés " de notre excursion à Viterbe. Veuillez transmettre, avec " remerciements, nos meilleurs saluts à tous les membres de " votre bonne et pieuse famille. sans oublier la Signora Rosa " Romiti, non plus que ses respectables tantes, Mesdemoiselles " Béatrix, Marie, et celle qui sera au ciel la première de son " nom ; et me croire avec beaucoup de considération, monsieur " le curé, votre tout dévoué serviteur."

A M. G. D.—"Mon cher ami,... Vous avez écrit sur notre journalisme une page de De Bonald. S'il y en avait un peu plus qui penseraient comme cela ! En attendant, mon petit canot navigue sans aller au fond de l'eau, passe à travers des écueils où échouent de gros vaisseaux, connaît les ports sûrs à l'abri des vents, et monte petit à petit le courant vers le but. O que l'homme a de grandeur ! qu'il a aussi de petites misères. Que de trouble on se donne pour sauver sa peau ! Il vaut bien mieux sauver la vérité. Très vrai, le motto de la H. B. C : *Pro pelle cutem.* La mienne est dure à cuire, c'est ce que quelques uns trouvent. Les gazettes me disent de gros mots,

j'en bénis le bon Dieu, c'est un signe que je suis dans le bon sentier. J'hésiterais, si elles me comblaient d'éloges : non pas que je les crois toutes mauvaises ; non, mais la plupart n'ont pas assez d'étude, de réflexion, de préparation pour porter des jugements appuyés sur le mieux dans les circonstances compliquées que nous traversons. Adieu ! Bon soir ! "

A M. J. G. P.—"Mon cher ami,...Je suis convaincu de plus en plus que je fais l'œuvre de Dieu ; et d'autant plus qu'il ne peut y avoir pour moi dans ce travail aucun avantage personnel. Jusqu'ici, je n'ai récolté que des défiances, des soupçons et des injures. Il restera des impressions qui ne s'effaceront jamais. Cependant je dois dire que, en haut lieu, il y a de nobles exceptions, et c'est là le secret de choses incompréhensibles pour la foule qui passe. Je bénis Dieu de ce qui peut m'arriver de désagréable dans les gazettes ; j'ai reçu assez de bienfaits de sa main, que je ne dois pas m'étonner d'avoir de ce côté quelque part aux misères humaines. Je les aime, elles contribuent à me donner l'assurance que je marche dans la bonne voie. Je suis bien, et, *entre nous*, tout va mieux que j'aurais pu le désirer."

A 8 heures, comme nous fumions tranquillement la pipe, tout-à-coup entre un Turc, content, joyeux, leste, sous la forme de M. Ferland, arrivant de Jérusalem. Jusqu'à onze heures, il nous parla de la Terre Sainte, d'où il revient enbaumé de souvenirs bibliques.

Mardi, 10 *novembre*.—A 9 heures, entrait P. avec ses cueillettes du 28 et 29 octobre, ayant à sa droite M. Martel, à sa gauche Mademoiselle de la Rousselière. Au bureau central de la poste, M. Onésime Reclus, venant de Ste-Foy-la-Grande, se joignit à la compagnie. Il entre en matière par

ces paroles : "Mon cher Révérend, recteur, diplomate, voyageur, colonisateur et ami",...et il termine comme un algonquin : "J'ai dit." Journée passée à satisfaire à ma correspondance.

Philomène a fait les principaux frais de la veillée. Une des premières demandes de M. Ferland, après son retour de Jérusalem, fut d'avoir des nouvelles du Canada par "l'intéressant journal de St Lin." Ce soir, M. Desrosiers, de sa voix claire et rapide, nous a lu le deuxième fascicule, nous faisant voyager de Mattawa à St-Boniface. En terminant, M. Desrosiers de dire : "Ces quarante pages n'ont qu'un défaut, celui d'être trop courtes." Et les autres d'applaudir.

Mercredi, 11 *novembre*.—Je ne me levai que pour dîner. Ces treize heures passées sous la couverture dans la chaleur et l'immobilité, ont refait le *système de Copernic*, et quelques frictions remettront tous les nerfs à leur place. La friction est quelquefois nécessaire dans le monde des muscles comme dans le monde des esprits : le secret du remède est dans l'habileté de la main qui agit.

Cette après-midi, j'écris à Mgr Fabre, encore en convalescence à Paris, une longue et importante lettre. Il a changé de résidende. Voici ce qu'il me disait, à ce sujet, dans une lettre qu'il m'écrivait le 31 d'octobre dernier :

" 13 Avenue d'Eylau, Paris, 31 octobre 1896. — Monsieur
" le curé, je suis installé chez une parente depuis hier. Le
" quartier est plus gai, et le soleil peut nous trouver. Cette
" cousine parisienne a passé plus de trois ans avec moi, il y a
" cinquante ans, chez son père. Plus tard, en 1869, j'ai passé
" trois mois chez elle. Dans les autres voyages, j'allais y man-

" ger assez souvent, mais je ne voulais pas imposer à mon " compagnon de voyage de loger avec moi chez une parente ; " puis les curés de Madeleine et de Saint-Augustin m'offraient " une très belle hospitalité. Voilà que je me retrouve chez " elle comme autrefois, grâce à ma maladie. Sous certains rap- " ports, c'est très agréable. Le curé de Saint-Honoré me fait " arranger un autel pour que je puisse commencer à dire la " messe demain. La maison est plus chauffée qu'elles le sont " ordinairement dans ce pays. Ma cousine a habité New-York " plus de trente ans. Elle connait mes goûts et mes habitudes, " ainsi que celles du Canada... Saluez M. Desrosiers, et croyez " à votre tout dévoué — Edouard Chs., Arch. de M. "

Après la parole de mon évêque, la mienne doit se taire ; c'est ce qu'elle fera, en me disant de tous le dévoué serviteur.

Jeudi, 12 *novembre.*—M. Desrosiers veut bien écrire sous ma dictée, pendant que les douleurs nerveuses ou rhumatismales me retiennent au lit. Depuis plusieurs jours, j'en ressentais l'atteinte, mais j'en tenais assez peu compte, allant à mes affaires ou à mes distractions comme d'habitude. La nuit dernière, je me réveillai avec des souffrances telles que je crus devoir aller réveiller M. Desrosiers. Comme le bon Samaritain, pour avoir soin de son malade, il transporta son matelas dans ma chambre, et, s'inspirant des souvenirs que lui a laissés M. M. en une circonstance à peu près semblable, il coucha par terre, se leva cinq ou six fois, arrangea mes oreillers, m'aida à me lever et à me coucher, m'offrit de l'eau et du tabac, cependant pas à la fois ; il n'oublia qu'une chose, c'est de se coucher en travers de la porte.

Le charbon, de sa lueur courte et pâle, formant un brasier bien pris, flamboie dans la cheminée ; je passe de mon lit au fauteuil, du fauteuil à mon lit. La Sœur Thadée renouvelle, de temps à autre, les cataplasme de graines de lin sur mon chignon. Ainsi s'écoule l'avant-midi.........

Je pourrais reprendre la plume ce soir, mais il fait si bon de dicter. Vous allez voir que, si la douleur est parfois aigue, ma maladie n'est pas dangereuse. Le soleil était beau, nous versant à profusion ses chauds rayons dont il est si avare cet automne. Je n'étais pas sorti depuis dimanche, je crus qu'il me ferait du bien de prendre le grand air. Je louai une voiture, et en compagnie, toujours en compagnie, de mon inséparable M. Desrosiers, je gagnai, en dehors de la porte du Peuple, la villa Borghèse ; et nous circulâmes par les routes capricieuses à travers les bois de chênes et d'ormes, longeant les étangs, frolant les prairies, montant les côteaux, descendant les ravins de ce parc immense, de ce jardin princier. Nous arrêtâmes voir un Panorama, "Rome disparue," et nous visitâmes le musée de statues et de tableaux qui se trouve à l'extrémité du parc, collection riche et variée, exposée dans le meilleur jour possible. Nous revînmes par le tire-bouchon qui conduit au Pincio, dont nous fîmes le tour deux fois, à travers une agglomération de population et de croisements de voitures que ce beau jour d'automne avait attiré en ce lieu. Notre cocher nous déposa au Collège Canadien, où nous fîmes plus courte que d'ordinaire notre visite sacramentelle, y rencontrant Mgr Gravel, M. Thibaudier, M. Rouleau, M. Lizotte et M. Archambault.

Vendredi, 13 *novembre*. — Le sommeil ne vint pas. Je

passe une de ces nuits du mois de décembre mil huit cent quatre vingt treize ; seul, qu'elle me parut longue ! Aussitôt la communauté debout, je sonnai la sœur Thadée, nouveau cataplasme, je pus dormir une couple d'heures. Maintenant à dix heures, je me sens mieux, je vais me lever pour m'asseoir devant l'âtre dont le rayonnement répand par toute la chambre une douce chaleur, pour déguster un “ Cavour ”, c'est-à-dire un cigare qui coûte deux sous, pour causer avec le secrétaire qui quitte la plume pour la langue, ce qui ne lui va pas moins.

J'oubliais de vous dire que j'appris, au Collège Canadien, une nouvelle qui me fit de la peine : Mgr Fabre partirait demain du Hâvre pour New-York. Ce doit être bien pénible pour lui d'être venu si prêt de la Ville Eternelle, et de s'en retourner sans la voir.

Après-midi, visite de M. D. A trois heures, nous partons, M. Desrosiers et moi, en voiture, d'abord pour la rue Sistina où je dépose une vingtaine de livres à la relieure, puis pour la grande poste, puis pour la Place de la Minerve où j'achète, entr'autres choses, un joli crucifix, souvenir que je veux présenter aux trente ans de M. Ferland, puis pour la Place du Gesu, où j'arrête chez Befani, enfin pour la Milazzo, où de mon lit je fais à M. Desrosiers différentes dictées.

A midi, je suis allé dîner à la table commune. Pendant le repas, tout-à-coup, sortant comme d'une boîte à surprise, se présentent deux voyageuses, Ph. et M. sous un même bonnet. M. Desrosiers les avait depuis une demi-heure dans la poche de son habit, ne me les passant qu'au dessert. J'ouvris l'enveloppe, l'écriture au clavigraphe fit l'admiration de tous les convives qui, il était facile de le voir à leurs questions, n'étaient pas familiers avec ce procédé calligraphique.

J'allais dire : assez pour aujourd'hui, lorsque, M. Desrosiers qui pense à tout, pensa aux Quarante-Heures de Saint-Lin. Il est six heures à Rome, par conséquent midi aux Laurentides. Tout le monde est à la table, les noix et les biscuits de Collin passent, les *souris* circulent sans bruit autour des convives, les paroles se croisent, les rires se succèdent, le desservant offre à droite et à gauche, etc., etc., enfin nous voyons cela d'ici.

A huit heures du soir, M. Ferland prend la parole : " Or ça, je pars demain, c'est ma dernière veillée, je veux en avoir le cœur net du journal de Mademoiselle Philomène. " Alors, M. Desrosiers, d'une voix claire et lente, nous promène de Saint-Boniface à travers l'immensité des prairies, le merveilleux des Rocheuses, les grâces du détroit de Fulca, jusqu'à la ville de Victoria, habillée de rosiers. Puis, comme c'était la soirée d'adieu, onze heures nous susprirent jasant.

Samedi, 14 *novembre*. — Donc, à midi, M. Ferland prenait le train pour Lorette, Venise, Milan, le Saint-Gothard, la Suisse, Lyons, Paris, probablement la Belgique, et Liverpool. M. Desrosiers, que tous ces débarquements et embarquements auraient fatigué, a préféré jouir encore quelques jours de Rome qu'il aime autant que moi, et ne partir que pour aller rencontrer son compagnon à Liverpool : ce qui lui donne encore dans la Ville Eternelle environ une couple de semaines.

J'ai passé une assez bonne nuit. La nécessité est la mère de l'industrie. Aussitôt que je me réveillais, je me levais et me promenais dans ma chambre ; puis reposé, je retournais à mon lit. Je fis ce manège cinq ou six fois, de minuit à huit heures, et pus goûter assez de sommeil pour réparer mes forces démantibulées.

Visite de M. L., grouillante de nouvelles, pleine d'intérêt.

Intéressant, en effet, il est de ce temps-ci de suivre les variations du baromêtre.

Je sonne l'infirmière. C'est la sœur Colombe qui apparait, j'eus le loisir de lui passer les compliments de mademoiselle P., elle s'informa de la voyageuse au long, en fit de grands compliments, et termina en disant : " elle est bonne, elle est sérieuse, elle est pieuse, mais pas bigote. "

Nous sommes à la porte d'un tournant plein de conséquences, à la veille d'un incident gros de futur, au climax d'une question mûre d'études, et, selon son habitude, l'infernal ennemi Astaroth fait des siennes, et me tape sur le dos. Rira bien qui rira le dernier.

Dimanche, 15 *novembre*.—Je pourrais écrire mon journal moi-même, M. Desrosiers ne le veut pas, il me faut bien obéir.

Nuit passée à me lever, à me coucher, à dormir une demi-heure, à me relever, à me recoucher et à ne pas dormir.

Après dîner, M. Desrosiers part pour aller passer la grande demi-journée au Collège Canadien. Je lui dis que je n'irais le rejoindre qu'à quatre heures ; seul, assis dans mon grand fauteuil, sans pouvoir lire, je commençais à m'ennuyer, lorsque la muse bienfaisante vint me faire visite, et m'inspira de chanter les trois poulets de Malvina, enlevés à la fleur de leur âge, par une mort violente, au grand chagrin de leur mère nourricière. La même poste vous portera cette nouvelle page ajoutée à notre chansonnier laurentidien.

A quatre heures, j'étais au Canada, rencontrant en même temps ou successivement Mgr Gravel, M. le Grand-Vicaire Thibaudier, M. le chanoine Archambault, M. le Principal Rouleau, M. le curé Lizotte et, *the last but not the least*, Mgr

Tarnassi.

Comme la nuit se présentait encore sous des couleurs qui n'étaient pas roses pour moi, nous ne la commençâmes qu'à minuit, passant la veillée en douce jasette. Le chapelain, M. Carozzi, qui avait coutume de venir de temps en temps passer quelques quarts d'heure avec nous, les pieds sur les chenets, vint ce soir nous faire ses adieux. Il part demain matin, après un séjour de six ans à Rome, Docteur en Lettres et en Philosophie, pour son pays, Ascoli Latriano, où il sera Professeur au petit Séminaire épiscopal. Son départ créera un vide, nous l'aimions beaucoup, prêtre dans toute la force du mot. Les vides se multiplient ; après M. Ferland, partait M. Lefay, chapelain à Tours. Il ne reste plus à notre table, à part nous, que M. Urdineta, le brésilien, M. Fereira da Ponte, caractère paisible et tranquille, un ecclésiastique d'Algers, d'un nom allemand qui ne se retient pas, lequel vient à Rome suivre les cours des universités, et M. Pouan, chanoine de la cathédrale de Tours, homme instruit, original, puits d'anecdotes et de renseignements, exposés de la manière la plus intéressante et quelques fois la plus comique, grande source de distraction et d'amusements pendant nos repas, qui dépassent souvent une heure entière.

LES TROIS POULETS

J'ai du malheur : ma plus belle poulette
Passe *ad patres* sous la dent de Castor ;
Un poulet meurt écrasé par Caillette,
César m'occit un coq à crête d'or.

Consolez-vous, trop tendre ménagère,
Pour remplacer ces trois poulets mignons,
Il reste encore à votre cœur de mère
Maints nourrissons, dont huit graves dindons.

J'ai du malheur : pour soigner leur enfance
J'ai dépensé soucis, veilles, labeur ;
Puis, après tant de longue vigilance,
Les voir mourir, cela crève le cœur.

Consolez-vous, la plus tendre des filles,
C'est d'ici-bas l'inévitable sort ;
Voyez, partout, dans toutes les familles,
Le deuil assis au chevet de la mort.

J'ai du malheur : il ne peut tous ensemble
Les contenir, notre étroit poulailler ;
Ces chers petits, en ma crainte, il me semble
Les voir déjà dans un nouveau danger.

Consolez-vous : l'an prochain, pour vos oies,
Poules, poulets, canards, dindes, pigeons,
Je bâtirai des clos à claires-voies,
Un lac limpide, un palais à donjons.

Lundi, 16 *novembre.*—Nuit d'insomnie. Je dicte de mon lit.

Depuis plusieurs jours, la Supérieure, Mère Théodore, avait sondé le terrain auprès de M. Desrosiors. Ce matin, elle s'explica clairement : "Notre chapelain est parti ; pour le remplacer, j'ai quatre prêtres en vue ; vous seriez celui qui me conviendrait le mieux. Il y a peu de chose à faire, messe chaque jour à six heures et demie, la bénédiction du Saint-Sacrement le dimanche et quelques fois la semaine. Si vous acceptez ma proposition, je pourrai diminuer le prix de votre pension." Réponse : "Ma mère, je suis très flatté de votre offre. Je ne puis donner de réponse aujourd'hui. Mon dessein actuel est de partir de Rome pour Liverpool dans dix ou quinze jours. Comme vous ne pouvez compter sur moi, prenez avec les autres prêtres les arrangements qui vous seront les plus convenables. Tant que je resterai ici, je serai votre chapelain avec plaisir." Ainsi, M. Desrosiers cumule : voyageur émérite, secrétaire utile, compagnon agréable, infirmier en fonction, enfin chapelain de nonnes.

Le dîner finissait. La sœur portière vint me dire qu'un prêtre me demandait au parloir. J'y vais de suite. O surprise, c'est M. Peroni, le curé de St-Marc, l'oncle d'Inès, notre hôte de Viterbe ; je l'amène au réfectoire, le repas se continue pendant une demi-heure, joyeux, sous un feu roulant de questions et de répanses. Nous montons à ma chambre, où la cheminée flamboie. Le Viterbain n'en revient pas de son étonnement à la vue de notre feu, il ne peut croire que les gens du Nord soient plus sensibles au froid humide que les hommes du midi. Il me présente une boîte de taille moyenne.

"C'est, dit-il, un souvenir que mademoiselle Rosa Romiti envoie à la marraine du Canada." Nous détachons les cordes, l'adresse se lit comme suit ; "Alla Pregiatissima Signorina Filomena Legault-Deslauriers, St Lin." Nous développons. Dois-je dire le contenu ? Dois-je le taire, ne fanant point la fleur de la curiosité, ne dissipant point le parfun de la surprise ? Je vais me taire.

M. Peroni, arrivé à 9½ heures, est descendu au No 10, *via Gigli d'Oro*, ce qui veut dire Lis d'Or, près de l'église de Saint-Augustin, où trône en arrière du temple la madone colossale entourée d'un trésor d'ex votos. Il quittera Rome jeudi, il reviendra nous voir encore.

Oui, je vais le dire. Il serait trop cruel de mettre à la torture, pendant des semaines, la curiosité féminine. La boîte contient une bottine de fantaisie, une carte enluminée, deux patrons sur papier où sont brodés à l'aiguille des fleurs et un oiseau avec une grande délicatesse de travail, ouvrage sorti de l'aiguille de mademoiselle Romiti. Je ne confierai pas aux soins plus ou moins négligents de la poste ces délicatesses fragiles, je les apporterai soigneusement au fond de ma valise.

A neuf heures, au lit. Nous en avons fini avec les longues veillées. M. Desrosiers, non, M. le chapelain dorénavant ne pourra prolonger son sommeil jusqu'à huit et neuf heures du matin. Une sœur viendra l'éveiller avant six heures.

A M. J. D. — "Mon cher ami,... Rome nous a déjà sauvés, elle nous sauvera encore une fois. Ici les principes sont tout, les intérêts particuliers sont relégués au second plan ; on assure le principal, le détail se corrige en son temps. Les opinions sont libres, même celles qui sont moins probables ; on a étudié

le probabilisme de S. Liguori.

"Il est bien permis de défendre *unguibus et restro* l'opinion qu'on croit être la meilleure, mais on ne damne pas la contradictoire, si elle n'est pas évidemment mauvaise. Le salut des âmes plane audessus de tout ; à côté de cette poursuite, les intérêts temporels, quelques graves qu'ils soient, sont de bien peu de conséquence. Comme l'or est toujours mêlé à la pierre, on sait distinguer dans les courants d'idées, en extraire ce qui est inspiré par le zèle de la vérité, et le séparer du mauvais alliage de la prévention ou de la partisannerie. L'œil de l'intelligence n'est pas obscurcie par des nuages d'amitiés mesquines, de liaisons intéressées ou d'obtinations entêtées..."

Mardi, 17 *novembre.* — Je ne suis pas chapelain, moi, j'ai dit la messe à 8 heures, ce qui prouve que je suis mieux, quoique cette nuit encore j'aie dû me lever cinq fois pour reposer et délasser mes reins fatigués d'une même position, la seule où je puisse dormir.

Pendant que M. Desrosiers est allé chercher toutes sortes de pouvoirs à la Chancellerie, j'écrivis à M. le Dr Leclaire et à Mgr M. qui, j'en suis certain, va être content de moi.

Depuis plus d'un mois, en général, nous avons un temps de chien, pluie, nuages, humidité ; on se demande où est le beau ciel d'Italie. A midi, le soleil nous montra son visage riant. A trois heures, une voiture nous conduisit à la Via Gigli d'Oro, où nous voulions déposer nos cartes de visite, à la pension de M. Peroni. De là, chez Geomini, où je laissai ma douillette pour lui faire poser deux poches : ce tailleur ne sait donc pas que j'ai toujours avec moi force papiers et paperasses. De là, à Saint-Pierre, où l'on chante des vêpres solennelles ; nous ar-

rivons, au capitule, pour entendre le chant de l'hymne et du magnificat, c'est presque aussi bien qu'à Saint-Lin. Jamais l'église ne m'a parue plus belle ; avec délices je parcourais lentement les chapelles, laissant errer mes regards sans effort, pendant que l'écho du chant se jouait à l'entour des piliers : c'est un rêve de l'au-delà, un commencement d'extase céleste. Nous revînmes par la Place de la Minerve, où j'arrêtai chez Baretti.

En entrant, la portière me dit : " M. D. est venu vous voir. — C'est bien j'irai demain le rencontrer. " Pour aujourd'hui j'en ai assez, de ces deux heures et demie de sortie ; allons auprès du feu lire le Messagero, voir ce qu'on dit de la paix que l'Italie vient de conclure avec Menelick : ce ne lui sera pas un titre de gloire. Mais, enfin, quand on est vaincu, on fait comme on peut, de même qu'on écrit comme on peut, quand on a la main nerveuse.

Mercredi, 18 *novembre.* — Nuit assez bonne. Je ne me levai que deux fois.

A 2 heures, chez M. D., que je trouvai joyeux.

A midi moins cinq minutes, entre M. Peroni. J'en avais averti la cuisinière, un gros pain de savoie donnait à la table un air de fête. A la fin du repas, je fis venir une bouteille de champagne, en l'honneur de notre hôte. On est ami, ou on ne l'est pas. le curé de Saint-Marc emporta le deuxième et le troisième fascicule du voyage de Californie. Nous nous dîmes : adieu, au revoir dans trois ans.

A propos d'adieux, je vais en faire dans une minute, au Collège Canadien, à Mgr Gravel et son grand-vicaire qui, s'ils n'ont pas changé d'idée, doivent partir ce soir pour Paris, le Hâvre et l'Amérique. Pourtant, auparavant, répondons à M. Rameau

de qui j'ai reçu une lettre ce matin, réponse que je jetterai, en passant, à la poste en même temps que ce journal, partageant en deux mes saluts, une partie pour la France prochaine et l'autre pour le lointain Canada.

Jeudi, 19 *novembre*.—Hier après-midi, comme nous allions partir pour le Collège Canadien, en arriva le Supérieur, M. Leclair, accompagné de son confrère M. Labrosse. Il nous invitèrent à aller dimanche dîner au Canada, à l'occasion du départ de Mgr Bégin, ce que nous acceptâmes volontiers. Il était quatre heures quand ils sortirent, et Mgr Gravel quittait la gare à 4 he ures et 40 minutes. Nous nous rendîmes directement à la station ; déjà Sa Grandeur et son Grand-Vicaire étaient installés dans leur compartiment. Ils descendirent sur la platteforme, et je me promenai assez longtemps avec Monseigneur l'évêque de Nicolet, pendant que M. Desrosiers en faisait autant avec M. Thibaudier. Monseigneur n'était pas gai ; combien différent de ce que je l'ai déjà vu en pareille circonstances, lorsque nous prenions ensemble la route du pays. Vraiment, j'en avais le cœur serré.

En rentrant, nous trouvâmes sur la table deux lettres de P. arrivées en même temps, c.-a.-d. le journal du 2, 3, 4 et 5 novembre, le journal de Niagara, et une lettre de M. Dugas. Pour la solution de ce point, où l'on invoque mon témoignage, à savoir lequel, de M. Desrosiers ou de Mademoiselle Legault, jouit le plus de son voyage à Rome, je répondrai : M. Desrosiers, fréquentant ici les sommités de notre épiscopat, et entrant dans l'intimité des secrets les plus repliés, goûte des charmes (et pour lui ce sont les meilleurs) inconnus à tout autre ; mais, pour ce qu'il s'agit de la visite des monuments, de l'intérêt

porté aux merveilles de Rome en tout genre, je dois avouer que Mademoiselle Legault n'a pas son supérieur.

La nuit fut presque sans sommeil, quoique presque sans douleur. Sr Colombe vint exercer son office d'infirmière. Elle me dit : " Cette chère Demoiselle Legault, vous a-t-elle écrit ? —Oui. Donnez-moi ces deux lettres qui sont sur la table." Quand elle eut fini de les lire : " Toujours la même, dit-elle, pleine d'intérêt, de détails, de manières à elle de dire les choses. Rappellez-moi à son souvenir."

Après dîner, M. Hertzog, Procureur de St-Sulpice, vint me faire visite, et nous invita à dîner pour mardi prochain.

A 4 heures, au Collège Canadien, où nous ne rencontrâmes que M. Archambault. La maison semble déserte comme un tombeau. Mgr Gravel, M. Thibaudier, M. Lizotte sont partis ; les autres préparent leur départ pour lundi, si rien ne vient changer les résolutions, alors que Mgr Bégin et M. Rouleau, Mgr Labrecque et M. Archambault prendront, par des voies différentes, leur vol pour la France. Seul, je me trouverai à rester sur la *stand*. Que dites-vous de cela, pour un homme qui était coulé ? Dieu protège les droits, les sincères, les modérés, les vrais. Il m'a donné un petit canot qui ne coule pas, léger sur la houle, dansant sur la vague, se jouant des tempêtes. Le fait est que, voudrais-je partir avec les autres, je ne le pourrais pas, convenablement. *Piano, ma sano.*

Neuf heures et dix ! Tâchons de bien dormir. Si la nuit est bonne, si demain nous nous levons dispos et rayonnants, nous et le soleil, si nous sommes en bonne condition, nous et la température, nous prendrons un petit congé, nous ferons une excursion de vacances.

A M. G. D.—"Mon cher Monsieur, ces insultes dont vous me

parlez, me laissent une certaine joie au fond du cœur. Comment y attacher de l'importance, quand on voit avec quelle imprudence, quelle ignorance de cause, et souvent quelle passion elles sont proférées ? C'est pour moi la marque que je suis dans la bonne voie, et que je travaille à l'œuvre de Dieu : Dieu éprouve ses œuvres. On admet, maintenant, que j'ai rendu des services à l'église du Canada dans le règlement des difficultés universitaires. On ne l'a pas toujours admis ; il y a six ou sept ans, sur la question Laval, je passais par les mêmes coups de vent qu'aujourd'hui. On feint de se scandaliser, supposant que je diffère d'opinion avec quelques hommes certainement très respectables. Est-ce que, pour amener la paix universitaire, je n'ai pas combattu des opinions de personnes dignes de respect ? Un jour viendra, peut-être avant longtemps, que ce nouvel orage sera passé, que le soleil de la vérité brillera dans un ciel pur, que l'on admettra que le bon Dieu a permis que je rendisse à mes compatriotes un service nouveau, plus grand encore que le premier. Ces vengeurs d'un épiscopat qui n'est pas par moi attaqué, je les connais ; je les ai entendu parler des évêques dans leurs conciliabules secrets où ils jouaient aux petits papes ; je n'ai pas oublié de quelles expressions se servaient ces scrupuleux d'aujourd'hui Eh bien ! que l'on trouve dans mes paroles, dans mes écrits, un seul mot qui manque au respect épiscopal ? Du reste, sur les questions du jour, je suis en parfaite communion d'idées avec l'épiscopat de la province de Québec tout entier, dont la doctrine et les directions nous ont été communiquées par le Mandement collectif du 6 mai 1896, le seul document officiel connu sur la question. Je m'y suis attaché, libre à d'autres de s'en détacher. Qui vivra, verra qui a eu raison ; et, pour ce voir, il ne sera pas néces-

saire de fournir les années de Mathusalem..."

A M. J. J. D.—"Mon cher monsieur, je reçois votre lettre du 2 novembre, j'y réponds de suite. Je vous remercie de n'avoir pas douté de moi ; par là, pour moi, vous vous êtes placé au *nombre* du petit *nombre* de ceux qui pensent avant que de parler.

Je serais venu faire approuver le règlement des Ecoles par la cour de Rome ? oui, avant qu'il ne fut fait. Du reste, il était matériellement impossible à M. Laurier de tenter cette démarche, quelque louable qu'elle pût être. Si le règlement eut été présenté à l'approbation, et qu'il ne fût pas approuvé, il se tuait politiquement auprès des Catholiques ; s'il eut été approuvé, il suscitait l'opposition indignée d'un grand nombre de Protestants.

Je serais venu me plaindre de l'épiscopat ? mais toute ma vie a été au service de l'épiscopat. Mais je suis en communion parfaite d'idées avec les directions que l'épiscopat nous a données dans le seul document officiel publié à ce sujet, la lettre collective du 6 mai 1896.

Non, je suis ici pour quelque chose de plus sérieux, de plus salutaire, de plus modéré et de plus efficace que tout cela. Mon séjour se prolonge, je ne m'ennuie pas. La Ville Eternelle est pour moi une seconde patrie. Il est intéressant d'y voir se dérouler les causes les plus compliquées, les principes primer les accidents, les évènements remonter à leurs causes, les effets sortir de leurs germes, abandonner l'accessoire pour

sauver le principal, étudier les questions avant que de les juger, agir sans idées préconçues, s'élever au dessus des sympathies, placer le bien des âmes plus haut que toutes considésations, être constant avec soi-même, sans passer en phrases brusques ou en mots retentissants d'une trop grande confiance à une apathie décourageante : secousses qui ébranlent, coups de collier qui épuisent, efforts impuissants ...."

XI

Excursion à Albano.

Vendredi, 20 *novembre.*—Ce matin, à 9 heures, après un bon café au lait, après un cigar dégusté avec délices, après avoir mis dans notre valise Bœdeker, De Bleser, l'horaire des chemins de fer et le premier volume de l'Histoire Romaine par Rollin, provisions intellectuelles, nous partons pour la gare, et, à 9 heures et 20 minutes, en route pour Albano. A dix heures et vingt, nous débarquons à destination. Ne me demandez pas la description du paysage, j'ai lu tout le temps, lecture calculée à me donner des renseignements sur les lieux que nous allions visiter.

Un cocher nous offre ses services, prix impossibles, je le renvoie cavalièrement. Un autre, profitant de la leçon, se présente, plus modéré. "Combien pour nous promener à travers Albano, puis nous conduire à Frascati en passant par

Castel Gondelfo, Marino et Grotta Ferrata ? — Dix francs et la *botteglia.*—Très bien."

A Albano, nous visitons plusieurs églises, les ruines du palais de Domitien ; nous montons, montons toujours, jusque chez les *Capuccini.*

Plus de quatre cents ans avant la fondation de Rome, ce qui nous remonte au XIIe siècle avant J. C., Enée, échappé à la ruine de Troie, aborda avec ses compagnons aux bouches du Tibre. Après plusieurs avantures, il épousa la fille de Latinus, le roi de Latium. Il bâtit la ville de Lavinium, ainsi appelée de Lavinia, sa jeune femme. D'elle il eut un fils, Ascagne. Celui-ci ou bien, comme d'autres le veulent, Ascagne Julius, né de la troyenne Créuse, succèdant à son père, bâtit sur une hauteur, au pied d'un sommet, le long d'un beau lac, étendue et étroite, la ville d'Albe-la Longue. Sur le sommet, élevé de plus de trois mille pieds au dessus de la mer, d'où la vue embrasse tout alentour la Méditerrannée, la campagne romaine et les montagnes de la Sabine, s'éleva un temple, celui de Jupiter, renommé dans l'histoire ancienne, où se célébrèrent jusque sous l'empire les féries, c'est-à-dire les fêtes, latines. Quatre cents ans plns tard, un roi d'Albe, Amulius, fit périr son frère ainé, et enferma sa nièce, Réa Silvia, dans le temple de Vesta. Tout de même, elle donna naissance à deux fils, que leur oncle fit jeter au Tibre. Une louve les sauva et les nourit de son lait. Un berger les éleva. C'étaient Romulus et Rémus, qui fondèrent la ville de Rome.

A Romulus succèda Numa Pompilius ; à Numa, Tullus Hostilius. Sous ce dernier, la guerre éclata entre Rome et Albe, guerre qui se termina par la victoire des Horaces sur les Curiaces, comme nous l'avons lu l'hiver dernier dans un exposé

dramatique, composé par Corneille. Le peuple d'Albe se trouvait soumis à Rome. Quelques années plus tard, le dictateur des Albains, ayant trahi la cause romaine, Tullius fit détruire leur ville et transporter la population toute entière dans la cité de Romulus. Depuis, il ne reste plus de l'antique ville que l'emplacement et la gloire d'avoir été la mère de la maitresse du monde.

Or, de ce plateau où trône les enfants de St François, nous avions sous les yeux le lac d'Albano, trois lieues de tour, cratère éteint, rempli d'une eau profonde et sombre, grandiose avec des rives hardies et gracieuses. De l'autre côté s'étend la corniche longue et étroite où était assise autrefois Albe-la-Longue, corniche surmonté du sommet sacré, appelé aujourd'hui Monte Cavo, couronné, non plus par un temple de Jupiter, mais par un monastère catholique où se chantent les louanges de Dieu vivant. Au pied du sommet, un peu à droite, blanche, coquette s'élève, Rocca di Papa, résidence d'été des Papes avant 1870.

C'est ce que nous voyons, c'est ce que nous admirons, dans un enthousiasme juvénible, dans un contentement qui nous pénétre. Nous avons la plus belle journée que nous puissions désirer, pas chaud, pas froid, ciel limpide, soleil vivifiant, air délicieux. Les souvenirs montent à la mémoire, les émotions refluent au cœur. Les réflexions débordent de la bouche, l'existance ne pèse pas, l'âme se sent légère, ailée, aérienne.

Nous continuons notre route dans une allée bordée de chênes géants, sous une voûte de feuillage ; tout est encore vert, feuilles et gazons, vignes et cannes à sucre, avec une légère teinte d'orange et de mélancolique. A Castel Gondolfo, nous visitons l'église et le palais des Papes. Nous poursuivons notre course,

ayant toujours sous le regard le même lac et les mêmes aspects, toutefois changeant de décors et d'apparences fantastiques.

A Marino, nous nous arrêtons au restaurant. Je donne trois francs au cocher pour sa *bouteille*, il en dinera, lui et son cheval. Pour nous, je dis au garçon : "Apportez un potage, du macaroni au beurre, de la cervelle de veau, deux cotelettes de mouton, une bouteille de marino. " Le marino est doux et capiteux, et nous éprouvâmes ce que dit l'Écriture : *vinum laetificat cor hominis.* Pendant le diner, il arriva un cooley, d'une grande ressemblance avec le défunt Cerbère, accompagné d'un chat qui avait les oreilles coupées au ras la tête et la queue coupée au ras...le chat. Ils s'établirent l'un à droite, l'autre à gauche de M. Desrosiers ; pas moyen de les y déloger : à la fin, le chat était assis sur ses genoux ; et je pus constater quelle sympathie existe entre notre jeune ami et les bêtes du bon Dieu. Il en était de même de notre père Saint François.

L'estomac accoté, toujours à travers une campagne agréable, nous traversons Grotta Ferrata, rasons sur la droite la colline de Tusculum où Ciceron avait sa maison de campagne, et arrivons à Frascati deux heures avant le départ du train. La gare est gentille, proprette, entourée de rosiers en fleurs, d'arbustes aussi fleuris, de cactus, de lierres grimpants, etc. Pendant une heure, nous nous promenons sur une large plateforme, sous les rayons d'un soleil bienfaisant qui nous réchauffe, qui nous pénètre, qui nous vivifie, qui nous réjouit et nous ne pouvons nous rassasier de répéter : *j'ai-t-y donc de la joie !* Pendant l'autre heure, me promenant dans la salle d'attente, je dicte la relation de cette première partie de notre excursion que M. Desrosiers écrit sur une table de marbre. La

suite au prochain numéro.

Le second numéro ne sera pas long. A 6 heures nous entrions la *Presentazione*, primo piano, sur la via Milazzo en face de la via Magenta. Une si belle journée devait être couronnée d'un soleil couchant superbe, d'un rejaillissement de lumière teignant de pourpre et d'or les nuages et les ombres de la nuit montante. Cette fantasmagorie de teintes agréables, de prismes miroitants, de nuances diaprés, d'aurores chatoyantes, de crépuscules indécis et de mirages lointains se présentait à nous sous la forme d'une enveloppe partie de loin, d'où rayonnaient P. du 6, 7 et 8 novembre et M. du 8.

XII

La moisson en fleurs

Samedi, 21 *novembre*.—Présentation de la Sainte Vierge, fête de la communauté, rénovation des vœux par les religieuses, discours à la messe par le Père Pouan, gâteau au dîner, bénédiction à 6 heures par M. le Recteur, puisque recteur est le nom que je porte ici.

M. Desrosiers s'est promené seul une partie de l'avant-midi; après-midi, ensemble, nous sommes allés chez le Dr Rossoni, au télégraphe, dans un magasin de vieux livres, chez Beretti où j'achetai pour les enfants de St-Lin 1,200 images, grandes et petites. En voiture, nous revînmes par le relieur, de chez qui je rapportai vingt volumes bien habillés.

Il paraît que les gazettes ont recommencé à me dire des

aménités, à assurer que j'ai fait un fiasco. Il m'est bien facile de supporter cette nouvelle petite tempête, d'abord parce que j'y suis accoutumé, puis parce que l'événement viendra les démentir avant longtemps. Ils ont échoué (les faiseurs ou les inspirateurs de gazettes), de là leur rage contre moi. Que Dieu les bénisse !

Dimanche, 22 *novembre.*—Hier, je recevais une lettre d'une personne qui a un petit doigt, lettre qui me disait : "Voici ce que nous disons de vous et de M. Desrosiers. Ce sont les hommes les plus heureux du monde. Monsieur le curé a de grandes affaires à traiter, et c'est son bonheur ; M. Desrosiers peut visiter Rome avec un guide intéressant, quel avantage ! Je crois que nous avons pensé juste." Oui, madame, pas mal juste, et voyez si nous n'avons pas raison.

Quand M. Ferland partit, il y a hier huit jours, il fut convenu entre lui et M. Desrosiers qu'ils prendraient ensemble à Liverpool le bateau qui laisserait le port le 10 de décembre, ou le plus près du 10, en deça de cette date. Et ils écrivirent au Bureau de la Compagnie "Beaver" de leur envoyer deux listes des départs, une à Rome au nom de M. Desrosiers, l'autre à Lyons au nom de M. Ferland. Cette liste leur apprit que le Lake Superior" partait le 28 novembre, et le "Lake Ontario" le 5 décembre.

Or, sur ces entrefaites, M. Desrosiers reçut de M. Ferland un télégramme daté de Lyons mercredi, lui disant d'être à Liverpool pour le 28 novembre. M. Desrosiers lui télégraphia à Paris : "Comme convenu, je partirai par bâteau le plus près du 10, c'est à-dire le 5 décembre. Explications par lettre." En même temps, il lui écrivit pour lui dire qu'il désirait suivre le plus longtemps possible le traitement du Docteur Ros-

soni, que lui, M. Ferland, pourrait fort bien en attendant faire un petit voyage en Bretagne, et qu'il lui restait amplement de temps, en partant le 5, pour rentrer au pays pour Noël, ce à quoi il tenait. Pas de réponse. Hier après-midi, il télégraphia de nouveau : "Veuillez répondre immédiatement." La réponse arriva ce matin : "28 novembre."

Alors, pour la première fois, j'entrai en scène. "Monsieur, consolez-vous, nous resterons ensemble, et nous en irons par la même voie. Votre chapelinat vous donne trois francs par jour, vous en recevez pour le moins autant d'une autre source, voici votre pension payée. Vous ne dépensez pas un sou, et vous jouissez de Rome. Pour le retour, il est vrai que votre billet est payé d'avance de Liverpool à St-Jean N. B., $45.00 ; moins d'ici à Liverpool il vous en coûtera $60.00. Or, pour retourner par la "North German Lloyd," je vous obtiendrai, (déjà j'ai pris mes informations), je vous obtiendrai une diminution de 20 pour 100, ce qui réduira votre billet à $64.00 ; ajoutez-y $9.00 pour votre passage d'ici à Gènes, en tout $73.00 de Rome à New-York. Ainsi donc, en supposant que vous ne puissiez pas vous faire rembourser de la "Beaver Line," le prix de votre billet de retour, vous n'êtes en perte que de $13.00 ; si maintenant je vous sacrifie mon bonus de $16.00, vous êtes en dessus de $3.00. Voilà comment on peut mettre de côté un billet de $45.00 et gagner quinze francs Si maintenant, la "Beaver Line," sur un certificat du Dr Rossoni qui vous ordonnerait de retourner par une latitude plus clémente, allait être forcée de vous rembourser vos $45.00, voyez de quel profit ma compagnie vous serait l'occasion.— Déjà, d'être avec vous, de jouir de votre société, d'utiliser votre expérience, m'est un gain plus que suffisant ! etc, etc." Et les

compliments de pleuvoir sur ma tête comme une pluie d'automne.

Tout de même, cet arrangement nous va à tous deux. Il y a assez longtemps que je vois venir cela, sans que je n'en aie soufflé un mot ; je suis bien content que tout, enfin, ait abouti heureusement. Nous avons bien ri de cet aventure. Nous avons le cœur gai, ce qui est d'autant plus facile que les affaires sont bonnes, et que la santé est revenue. Plus de mal de tête, presque plus de torticoli, nuit desommeil délicieux, repos récréant, regain de jeunesse et de souplesse : merci mon Dieu !

A midi, nous allons dîner au Canada ; d'étrangers, à part nous, il n'y avait que M. Archambault. Assez de gaité, pas trop, comme il convient à un dîner d'adieu. La Ville Eternelle a tant d'attraits que ce ne doit pas être sans un certain regret, qui ne peut ne pas se réfléter sur la figure, que la quittent des hommes comme Mgr Bégin et Mgr Labrecque. M. le Supérieur a insisté pour que nous restions pour le soir. Je refusai obstinément, il ne faut pas trop de bonnes choses à la fois.

De là, nous fîmes visite au coin des rues Palestro et Gaëta. On nous introduisit dans un salon, riche en belles peintures, qui donne sur le petit balcon de forme circulaire, que Philomène connait bien. Après cinq minutes, apparait, légère, simple et distinguée, Mademoiselle Pauline Martin-Perret : "Ah ! comment va cette chère demoiselle Legault ? Elle était si charmante ! elle nous contait des histoires si étranges et si intéressantes ! Je l'ai attendue à Milan, mais en vain. J'ai supposé que Mgr L. a précipité le voyage du retour, elle ne pouvait d'elle-même me tromper. Depuis un an, je suis établieà Rome pour rester chez ma nièce ; d'abord désorientée

je commence à m'y faire." La nièce entre, grande, digne, suivie de son mari, M. Eula. Je venais d'apprendre qu'il avait été promu à un emploi supérieur au ministère de la guerre, je lui en fis mon compliment. Madame Paolina me dit : "J'ai un bébé de neuf mois, c'est notre consolation, je vais le chercher. " Charmant petit garçon, yeux noirs, deux mentons, il s'appelle Pierrino. Nous nous levons pour partir. "Recevez-vous ? me dit Mademoiselle Perret.–Certainement, toujours avec plaisir ; et, quand ce sont personnes comme vous, cela nous fait beaucoup d'honneur. — Attendez nous quelque bon jour. —Alors, *alla riverla !* "

A M. J. G. P. — "Mon cher ami,... La meilleure politique est la simplicité, la vérité, le modération et un peu de discrétion. Trop chantent le coq avant le temps, ils finissent par *cadcadette*... Pourquoi ragent-elles (certaines gazettes), parce qu'elles savent bien que l'herbe est coupée sous le pied à tout projet (à elles cher) de faire servir la religion à des fins politiques. C'est lorsque la religion se sera débarrassée de leurs étreintes de pieuvre qu'elle sera toute puissante pour défendre nos droits, tant religieux que civils, envers et contre tous, de quelque côté que vienne l'attaque ou la faiblesse. Plusieurs peuvent se laisser prendre à ces avancés défavorables sur mon compte ; mais vous, vous connaissez mieux que cela, vous n'avez pas oublié, par exemple, que, quand je suis arrivé de Rome avec l'approbation du bill de Laval à Montréal, on criait sur les toits que j'avais fait *fiasco* sur toute la ligne. Un mois après, toutes les corneilles de mauvais augure se taisaient, piteuses..."

Lundi, 23 *novembre*.— Ce matin, à 7 heures, Mgr Labrec-

que et M. Archambault prenaient le train pour la France, et je reste ici ! Ironie des choses humaines.

Je mets mes papiers en ordre. Depuis la messe jusqu'à 3 heures, M. Desrosiers fit le travail qui occupa Philomène pendant tout l'hiver dernier, classifier des lettres par ordre de date, lettres reçues, lettres envoyées, documents divers. Je n'ai pas ici de relieurs, mais une agraffe lie ensemble, en différents fascicules, les paperasses, mois par mois.

Pendant que M. Desrosiers coordone et agraffe, je reçois au salon M. D.

C'est aujourd'hui la fête de St Clément. Nous décidons d'aller faire notre prière à l'église qui est sous son vocable, une des plus anciennes de Rome. Nous préparons sur la carte une tournée de sanctuaires, St Clément sera le clou, le point d'orgue. D'abord, Ste Marie des Monts, où repose le corps de St Benoit Joseph Labre ; puis une petite chapelle où le St Sacrement est toujours exposé ; puis Ste Marie de l'Ara Cœli au Capitole, où nous vénérons le Bambino ; puis St Grégoire, où nous prions pour la conversion de l'Angleterre ; puis Saints Jean et Paul, où nous descendons dans des souterrains superposés, jusqu'à 52 marches de profondeur. Nous visitons ces chambres obscures en compagnie de trois prêtres américains, dont l'un est un M. Doherty, du diocèse de Hartford, que l'on dit être ici dans les intérêts de son évêque pour la question de Danielson. Je dis à M. Desrosiers : "Ne m'introduisez pas. " Nons descendons, nous examinons, nous causons, nous montons, nous revenons à la lumière du jour, nous nous séparons : bonjour, bonjour. A peine avions-nous fait quelques pas que le groupe américain s'arrête, un d'entr'eux m'avait reconnu. Ils nous appellent, ils nous rejoignent. M. Doherty

me dit : "Êtes-vous M. Proulx ? —Oui, monsieur, pour vous servir. —Est ce vous qui êtes allé à Danielson durant l'été ? —Oui, Monsieur.—Comment avez-vous trouvé ces gens ? — Très bien disposés. —L'évêque les a bien traités ? — Je le suppose. — Êtes-vous pour longtemps à Rome ? — Quelque temps ? — Vous retournez pour Noël ? — Peut-être. — Bonjour.—Au revoir !"

Le temps avait passé vite, la brunante était arrivée, si bien qu'à St C'ément nous trouvâmes l'église fermée. Nous avions visité une partie des Saints du Paradis, excepté le héros du jour.

Après souper, le charitable M. Desrosiers sortit pour me faire une commission. Il fut plus longtemps qu'il avait calculé. La portière n'était pas avertie : quand il revint, la porte était fermée. Sonne, la corde de la cloche avait été détachée pour la nuit. Sonne, personne ne venait. J'écrivais, la lampe sur ma table, vis-à-vis la fenêtre. Il le savait. Pour attirer mon attention, il lança une petite pierre dans les vitres, au deuxième étage. Je crus que c'était un gamin qui me visait. Je me retirai en arrière, avec table et lampe, en dehors de la ligne que pouvait suivre un nouveau projectile. Deuxième pierre. Je cours à la fenêtre, j'aperçois notre ami qui est prisonnier au grand air, renfermé dehors. J'allai réveiller la portière, et l'ami officieux put coucher dans son lit, et non à la belle étoile.

Mardi, 24 *novembre.* —Mgr Bégin et M. Rouleau prenaient ce matin la route d'Inspruck, où étudia dans sa jeunesse l'Archevêque de Cyrène : de là à Paris, de là à Québec. Que l'Ange du Seigneur les accompagne !

A midi et demi, dîner à la Procure de St Sulpice, repas

charmant, nous étions seuls avec le personnel de la maiso n qui s'élève à une vingtaine de personnes, assises autour d'une table faite en ellipse. J'étais voisin de Mgr Van der Breden, qui pensionne là depuis deux ans, homme distingué. Au salon, le procureur nous régala d'un bon petit café, je les régalai de quelques-unes des mes histoires sauvages : *Kapapaminouweyacheskwang*, *Kitchi amic*, la Feuille Verte, etc ; quand le récit paraissait trop extraordinaire, j'en appelais à M. Desrosiers, qui affirmait de la tête et d'un grand oui solennel, faisant l'office de R. vis-à-vis M. M. : *ouiii, monsieur.*

Hier soir, m'arrivait du Canada un télégramme important, rédigé en latin. Visite de P. du 9, 10, 11, 12 novembre, de M. Martel du 12 qui me fit le plaisir de m'écrire en pleines 40 heures malgré son mal de dent, de M. Dugas du 11, et d'A. du 8 : moisson de bonnes choses qui nourit et soutient un exil.

Mercredi, 25 *novembre.*—Jour de la Sainte Catherine, fête des vieilles filles, grand anniversaire au presbytère de St-Lin.

Avant-midi toute entière, passée au bureau, avec le secrétaire. Après-midi de pluie. Nous gardons la maison, et recevons plusieurs visites successives : M. le Colonel Drolet, M. Vacher, économe au Collège Canadien, M. Dupuis, jeune prêtre de Montréal, M. Neveu, prêtre de Valleyfield.

Nous sommes bien, c. a. d. M. Desrosiers mieux de jour en jour, moi redevenu leste, sans douleur de nerf, sans torticolli. L'esprit est joyeux, le cœur est content, malgré de petits entrefilets malins que je viens de lire sur les journaux du 6 au 12 de novembre ; mais les paroles des hommes, trompeuses et inexactes, ne peuvent rien sur l'âme qui travaille pour son Dieu, dans la vérité, la certitude et la foi.

Jeudi, 26 *novembre.*—Ma plume s'est reposé aujourd'hui, deux lettres seulement. Ce repos vient à propos, j'ai tant écrit depuis quelques semaines qu'il s'est formé un ampoule sur le doigt major.

Pendant que je faisais changer un billet de banque chez Lemon, M. Desrosiers allait voir son docteur Rossoni. J'eus le meilleur escompte, 8½ par cent, c. a. d. que, sur une somme de deux cent cinquante piastres, je gagnai cent quinze francs' vingt-trois dollars. Depuis plusieurs jours, je suivais la bourse de près, et je frappai au bon moment.

La grasse journée se passa à parcourir trois bottes de journaux, Presse, Monde et Patrie, du 6 au 13 novembre, et à en découper les articles qui m'intéressent. D'après les lettres que j'avais reçues, je m'attendais à des attaques bien plus malignes, il n'y avait que des piqûres d'épingle, si bien que M. Desrosiers ne put s'empêcher de s'écrier : "Je suis vraiment désapointé qu'on ne vous en dise pas plus." Comment trouvez-vous cela ? "Oui, ajouta-t-il, les *nonsenses* des journaux paraissent vous faire tant de plaisir, qu'il me semble qu'il manque aujourd'ui quelque chose à votre bonheur." En effet, ils se contentent de dire, à propos de mon télégramme, que j'ai dû faire un fiasco. Ah ! ils ne le croient pas, ou au moins ils ne le croieront pas longtemps. Il est vrai qu'ils se rabattront sur une autre corde. Quand on veut parler *ab hac et ab hoc*, on peut toujours trouver de quoi dire. Je ne m'amuserai pas à leur répondre par des paroles, ma réponse sera des faits. On ne raisonne pas plus contre un fait que contre un chiffre. Personne ne peut nier que deux et deux font quatre. Je pourrai leur dire ce que je dis un jour à Mgr P., dans ma réplique du 25 mars 1891 : "Il me parait évident que, comme consolation·

Mgr P. voudrait au moins avoir des apparences de son côté, Sur ce point, nous nous entendrons assez facilement. Pour moi, je tiens assez peu aux apparences ; je me contente de la réalité. Quand j'ai l'huître, j'abandonne assez volontiers les écailles."

Vendredi, 27 *novembre*.—Journée d'écriture, mon ampoule ne guérira pas.

Si une certaine dame voyait ce que j'écris à un vénérable ami, je me ferais chicaner ; mais, comme je suis loin et que les paroles ne me font pas mal, je vais le citer ici, au risque même qu'elle le voie.

"Je me faisais une fête de vous recevoir à St-Lin au mois de septembre ; mon prompt départ est venu me priver de ce plaisir. J'espère que visite remise n'est pas, dans ce cas-ci, visite omise. Je serai orgueilleux de vous faire voir mon couvent, où, grâce au nouveau systême en opération, le nombre des élèves va toujours en augmentant, surtout celui des grandes. Voci ce que le Supérieure m'écrivait à la date du 16 d'octobre dernier : "Nous avons maintenant seize pension-
" naires, soixante et quinze quarts de pension, et soixante-
" neuf externes. Il y a beaucoup de grandes au pensionnat
" cette année, toutes de bonnes élèves dociles." De la mi-octobre à la Toussaint, le pensionnat a dû recevoir plusieurs nouvelles recrues. Ces pensionnaires sont libres d'aller chez elles du vendredi soir au lundi matin, chaque semaine. Il faut remarquer que ces élèves en général sont de St-Lin, vu qu'il n'en peut guère venir des paroisses environnantes qui, presque toutes, ont leur couvent. De son côté, la maitresse du pensionnat m'écrivait, le 6 de novembre courant : "Nos classes
" sont bien remplies, Sr S. (la maitresse du premier cours) a

" vingt-trois grandes filles, et moi j'en ai trentre-quatre, dont " six sont plus grandes que moi ; un bon nombre d'entre elles se préparent pour leur diplôme." Diplôme que treize, d'un seul coup, obtenaient il y a deux ans. Il ne faut pas oublier que, cette année, il y a très peu d'argent dans nos campagnes ; les sauterelles ont détruit l'avant-dernière récolte ; la dernière a été bonne, mais le grain ne se vend pas. J'ai bien hâte de retourner pour mettre la dernière main à mon plan, et aussi avoir le plaisir d'aller vous prouver que je suis toujours, etc."

A 4 heures, promenade. M. Desrosiers arrête chez son pharmacien, puis nous nous mettons en frais de trouver un soufflet pour nous aider à allumer notre feu. Enfin, après maintes recherches, de désespoir, nous nous rendons chez le tailleur de la chanteuse algérienne, M. *Olde Anglan* (Old England.) On nous dit : "Allez sur le Corso, en face des Frères Bocconi, chez Biancelli, vendeur d'ustensilles de cuisine." Donc, nous revînmes avec l'instrument. Rien de plus pressé, en arrivant, que de l'essayer. C'est superbe, et nous nous étonnions de n'avoir pas pensé à nous procurer plus tôt cette commodité, tant il est vrai que seule la nécessité est la mère de l'industrie. Autre exemple de cette vérité, j'ai souffert pendant un mois du froid au pied, avant de me décider d'acheter une paire de pantouffles, avec épaisses semelles et bordures en fourrure ; maintenant je puis braver impunément ces froids parquets en brique, toujours glacés comme un verglas. Savez-vous combien il en coûte pour chauffer une cheminée pendant un mois d'automne, du 24 octobre au 24 novembre ? neuf lires et demie, c. a. d. $1.90 : cela ne vaut pas la peine de rester transis du matin au soir et du soir au matin, menant une existence de marmotte. Vive les Canayens !

Samedi, 28 *novembre.*—A dix heures, chez M. Drolet, à l'Hôtel du Quirinal où je suis allé voir dans le *Times* de Londres le résumé du discours de M. X. Quel écho ces bombes auront-elles sur les Sept Collines ? quel effet dans vastitudes du Nord-Ouest ? Du calme, messieurs, du calme. L'avenir appartient à l'appaisement. Une corde toujours tendue, casse. La violence ne convertit personne. La vérité s'affirme tranquillement, fait son œuvre lentement, triomphe sûrement. Je n'ai jamais été plus tranquille, tout tourne à bien ; quand les hommes ne veulent pas être sages d'eux-mêmes, Dieu se charge de les rendre tels par la force des événements.

Il est onze heures et demie. M. Desrosiers est habillé sur son fin, faraud, Bedecker dans sa poche, la barbe dans un état passable. Il part à midi précis. Où va-t-il ?

M. D. avait projeté d'aller à Lorette. J'aurais aimé aller à Campo-Cavallo. Mes occupations m'empêchent de faire ce voyage, je n'ai pas l'intention de m'en retourner par les côtes de l'Adriatique. Les choses étant ainsi, mercredi je dis à M. Desrosiers : "Vous ne partirez pas sans aller à Lorette ?—Non, je le voudrais bien. — Dans ce cas, voici pour payer votre passage aller et venir, il ne vous restera plus à rencontrer que vos dépenses d'hôtel. Vous remercierez N. D. de Lorette pour moi, en particulier pour la réussite d'une affaire dont les premiers commencements datent de notre visite à la sainte maison de Nazareth, et vous demanderez à N. D. de Campo-Cavallo si elle veut qu'on lui érige une chapelle à St-Lin."

Je pars dans cinq minutes, à 6½ heures, pour la Procure de St-Sulpice, m'acquittant d'une promesse et d'un rendez-vous auquel je me suis engagé à notre dîner de mardi dernier. Je

souperai là. En passant, j'ai nombre de lettres à jeter à la malle, quelques-unes à faire enregistrer. Partez pour l'Amérique, portant aux uns des nouvelles pleines d'intérêt, aux autres des directions subtiles, à d'autres des avertissements salutaires, à d'autres des bagatelles amicales, à tous la fine fleur de ma sincérité, de mon étude, ou de mon amitié.

Dimanche, 29 novembre. — Donc, hier soir, à 6¾ heures, j'entrais dans la bibliothèque de la Procure de St Sulpice. M. Hertzog, intéressé mardi dernier par mes histoires sauvages, avait désiré que je les répète à ses élèves. "Messieurs j'ai été demandé pour vous donner la lecture spirituelle ; je n'oserais pas le faire après M. Olier, M. Tronçon, M. Captier, et ceux qui les remplacent si dignement. J'ai compris qu'on désirait de moi une lecture, non spirituelle, mais anecdotique ; une lecture dans le sens du mot anglais *lecture* ; et si je veux la faire spirituelle, je n'ai d'autre recours qu'à m'adresser, non à la spiritualité, mais bien à l'esprit, à l'intelligence en même temps qu'à l'indulgence de mes auditeurs." Puis viennent successivement *Le campement, La navigation en canot d'écorce, L'arrivée à Albany, Le temps de la mission, Celui qui porte au loin la belle lumière, La Grande Racine, Le temps clair de la prière, La Feuille Verte, Le Gros Castor.* M. Hertzog ne voulut permettre qu'on sonnât le souper qu'à la condition que je continuerais ces récits pendant la récréation. Je soupai à droite de Mgr Bonnefoi, évêque de la Rochelle, ancien vicaire de la Madeleine, où il résidait en 1885, alors que j'habitai sur cette paroisse, au Retiro, avec Mgr Labelle. Au salon, je mis sur le tapis *Le butin va se mouiller, Le Caribou, Kouékoué, Piten, Ça va trop vite, Wassawa, J'ai peur,*

etc. Il était neuf heures et demie quand je rentrai dans ma chambre silencieuse, veuve de M. Desrosiers.

Je le remplace dans son chapelinat. A 6 heures, on frappait à ma porte, pour s'assurer que je serais bien prêt pour la messe. Je passe l'avant-midi à lire des choses pieuses, une vraie retraite du mois. Cela s'adonne bien, calme de la solitude, fin de novembre, premier dimanche de l'Avent, méditation sur la fin des temps. "En vérité, en vérité, cette génération ne passera pas sans que ces choses n'arrivent, sans que n'arrive le règne de Jésus-Christ." Plusieurs sens : la génération d'alors n'était pas passée, lorsqu'arriva la destruction de Jérusalem et du temple, et le règne de Jésus s'établissant par le sacrifice de la messe qui remplaçait tout autre sacrifice ; deuxièmement la génération sociale, l'empire romain, n'a pas passé sans voir l'invasion des Barbares, et, par là, la conversion des nations qui s'établirent sur ses ruines, agrandissement du règne de Jésus-Christ ; troisièmement la génération politique, le monde romain, le monde d'aujourd'hui tout pénétré, imprégné, façonné de l'esprit romain, ne passera pas sans voir la lutte de l'Ante-Christ, et le triomphe du Christ régnant sur un monde nouveau, dont la base humaine sera l'antique civilisation juive, épanouissement de l'ancien testament perfectionné par les enseignements de l'évangile et des épîtres des apôtres, les deux testaments étant appliqués et pratiqués, non à la surface comme depuis 19 siècles, mais réellement, sous la direction de l'Eglise éclatante de toutes les vertus et de tous les dévouements. Nous ne verrons pas ce triomphe, nous sommes appelés à travailler aux efforts laborieux qui doivent le préparer : vie de luttes, de contradictions qui prépareront la

paix du monde nouveau, et dans tous les cas nous méritèrent la paix du ciel.

Après dîner, visite de M. le Colonel Drolet. Je monte avec lui chez un jeune Canadien qui est ici, depuis cinq jours, sous les soins de Sr Colombe, le fils de M. Prendergast, caissier de la Banque d'Hochelaga. Venu à Rome pour étudier la peinture, logé sur le Corso dans une chambre froide et sans soleil, il fut attaqué d'un rhume qui menaçait de dégénérer en bronchite. M. Vacher le dirigea sur la Milazzo. Il nous arriva en la compagnie d'un M. St-Charles, neveu de M. St-Charles, Président de la Banque d'Hochelaga et Gouverneur de l'Université, lequel neveu a passé en Europe plus de six ans, étudiant l'art d'Appelle sous les meilleurs maîtres. Le pauvre malade s'ennuie, n'ayant, à l'exemple de Pélisson avec son arraignée dans sa prison, qu'un petit chat pour égayer sa chambre et ses loisirs.

A 8½ heures, coucher. Ah ! si M. Desrosiers était ici, sa pipe et son sac, inépuisables de paroles comme de tabac, ne permettraient pas que je me couche ainsi à l'heure des poules.

Lundi, 30 *novembre.*—Avant-midi passée à écrire des lettres, et à revoir d'une manière définitive la préface du journal de Californie.

Après dîner, j'allai voir M. D. Je descendis à la place de la Minerve, et j'achetai pour trois francs 11 volumes, dont neuf grands in-octavo, reliure en veau, très bien conservés, Histoire ancienne de Rollin. Il en manque trois volumes, chose en réalité sans conséquence, comme cette lacune tombe sur les temps héroiques, périodes inconnues, qui après tout ne sont qu'un amas de fables ou de traditions incertaines.

Je rentrai à quatre heures, et, à ma grande surprise, je trou-

vai installé devant mon feu M. Desrosiers que je n'attendais qu'à 10 heures ce soir. Il me lut le journal de son pélérinage à Lorette, à Campo-Cavallo, à Assise, quelque chose d'écrit avec un brio, un sentiment de vérité, de piété, d'onction qui en fait des pages à part.

A M. G. D.,—"Mon cher Monsieur,...A Rome, il faut faire comme les Romains. Je ne m'émeus pas, avant de connaître les choses jusque dans leurs moindres détails, j'attends. Quand la sagesse et la modération ne peuvent plus être la règle des actions, vu que les hommes en mouvement sont trop passionnés et divisés, il n'est pas mauvais que le mal arrive au paroxisme. Comme cet étât ne peut durer longtemps, l'épuisement survient, et à sa suite le bon sens. Deo Grotias ! tout va pour le mieux. Ce que c'est que d'être optimiste ! Mais que voulez-vous ? j'ai si souvent vu la Providence nous tirer, comme malgré nous, des plus mauvais pas !

Mardi, 1 *décembre.*—Cinq nouveaux Cardinaux ont été créés au Consistoire secret. Ils recevaient aujourd'hui. Deux m'intéressent tout particulièrement, le Cardinal Satolli, qui connait les affaires d'Amérique, et le Cardinal Jacobini, qui nous a tant aidés dans le règlement des difficultés universitaires, alors qu'il était secrétaire de la Congrégation de la Propagande. En compagnie de M. Desrosiers, à 10 heures, j'allai leur payer mon respect : au Cardinal Satolli sur la Place d'Espagne, et au numéro 11 via Condotti au Cardinal Jacobini. Les antichambres regorgeaient de Monsignors, d'Evêques, de Cardinaux, d'ambassadeurs.

L'église St-Charles au Corso était ouverte, M. Desrosiers ne l'avait pas encore visitée, c'est une des plus régulières de la Ville Eternelle pour la pureté de ses lignes architecturales. Je

prirai pour tous, en particulier pour ceux qui s'appellent Charles.

A une heure, chez M. D. De là, à la rue Margutta chez un peintre, Brunacci, marié à la sœur Signorina Rosa Romiti, lequel, à moi introduit par ses amis de Viterbe, veut absolument me vendre de ses tableaux. En revenant au No 19 de la rue Campania, je monte 141 marches pour aller faire visite à M. Glomot, mon copiste de 1895 ; seule, sa femme est à la maison. A 5 heures nous rentrons, pour me permettre d'écrire à M, O. Reclus, dont j'ai reçu une lettre hier, et à M. L.

Une lettre amie me disait, en date du 13 novembre : "Ce qui ressort clairement de ce que je vois et j'entends, c'est que vos ennemis vous croient coulé pour jamais, ou peu s'en faut . vos amis, et ils sont nombreux et sincères, espèrent encore en votre étoile, mais ils craignent grandement pour vous, et ils trouvent que vous jouez une partie terrible." Réponse. Mes adversaires prennent leurs désirs pour des réalités ; ils me disaient coulé avant que je parte ; ils ne peuvent être juges dans l'affaire, les préventions obscurcissant le jugement. Leurs indiscrétions me servent beaucoup, comme ils m'indiquent la route que je dois suivre, généralement le contraire de ce qu'ils désirent. Qnant à mes amis, ils ignorent complètement ce que je fais ici ; à part les premiers dignitaires des autorités romaines, il n'y en a que trois qui soient dans le secret ; et, par ce qui se dit, je vois que le secret est bien gardé. Il y sept ans que je marche sur des razoirs, et je ne me suis pas encore blessé ; que je joue ma tête, et elle est encore sur mes épaules. J'ai une confiance inébranlable dans la bonne Providence qui protège les cœurs droits, les esprits conséquents avec leurs principes, et les intentions pures. *Ad majorem Dei gloriam* le reste m'occupe assez peu. File ton chemin droit, advienne

que pourra. J'invoque l'ange de Tobie, et je me moque d'Astaroth. *In infernum detrude.*

M. Desrosiers est à faire ma valise, y mettant soutane, chemises, chaussons, mouchoirs, savon, peigne, papier, enveloppes, brosse, etc., etc ; vraiment P. ne ferait pas mieux. Où vais-je ?... Devinez. Je pars demain matin pour Mugnano, à quelques huit lieues plus loin que Naples, en pélerinage aux dépouilles mortelles de *Sainte Philomène.* Sans doute, ma dévotion personnelle y entre pour quelque chose ; mais, je ne le cache pas, le plaisir que je veux faire à une parente qui m'est chère, qui m'a rendu des services incalculables au cours d'une cruelle maladie, est le motif déterminant de ce pélerinage. M. Desrosiers gardera la maison, comme je l'ai fait durant son absence à Lorette. Chacun son tour. Au revoir donc, et souhaitez-moi bon voyage.

XII

Pélerinage à Mugnano.

Mercredi, 2 *décembre.*—A 8 heures, je quittai la Milazzo pour Sainte Philomène. M. Desrosiers m'accompagna jusqu'à la gare, où nous nous promenâmes ensemble sur la plate-forme pendant une dizaine de minutes. A 10 hrs et 20, *partenza, pronti.* Bonjour, *good-bye, alla riverla !*

Ce petit voyage me fait plaisir. Au milieu des délicates affaires qui m'occupent en ce moment, il m'apparaît comme un repos bienfaisant, comme une douce et pieuse vacance.

Je suis installé on ne peut mieux. Il ne fait pas froid ;

deux chaufferettes, remplies d'eau chaude, gisent à nos pieds. J'étale sur le siège à mes côtés Bedecker, l'Horaire des chemins de fer d'Italie, le Figaro, le Gaulois, le Popolo Romano, la Voce della Verita, et une brochure intitulée "I veri termini della Questione Romana" : de quoi me distraire amplement entre Rome et Naples. J'occupe au coin du compartiment, les trois autres sont la propriété d'un Père Franciscain, et d'un jeune couple en voyage de noces. Tous parlent français. Le disciple de St-François est de Gênes, il descend à Frosinone, pour de là se rendre à pied à Alletri. Il aurait bien aimé fumer, je lui en donne la permission volontiers, mais la jeune femme n'est pas du même avis. Et, comme ce que femme veut Dieu veut, le bon Père ne fuma point. Le couple est belge, jase en flamand, parait bien, le pigeon avec un certain air d'affaires, la pigeonne avec un petit air de gâterie qui lui fait trouver long comme un siècle les cinq heures et quart qui nous séparent de Naples.

Nous longeons les Monts Albains : laissant sur notre gauche les montagnes de la Sabine, nous entrons dans le pays des Volsques, passons aux portes de l'ancien Lanuvium, fondé par Enée, puis nous nous enfonçons dans le pays des Herniques. Je parle, comme vous voyez, style antique, vieux de plus de deux mille ans. Fils d'un jeune pays, j'éprouve de douces impressions à penser que je foule aux pieds des souvenirs séculaires. On ne se croirait pas en hiver : les champs, dans les gorges des montagnes, au fond des vallons, sont encore recouverts de leur tapis de gazon, les oliviers sont verts, les feuilles d'or pendent aux branches des vignes, et une teinte rose pourpre les châtaigniers, les peupliers, et les petites forêts que l'on voit aux flancs des collines. Des troupeaux de grands bœufs

blancs broutent les pâturages encore vivaces. Et nous sommes au deux de décembre : il y a de quoi faire rêver un Canadien, un Russe, un Sibérien. Ce peuple d'un climat si heureux est-il plus heureux que nous dans sa vie civile, politique, familiale ? Ce qui est certain, c'est que la rigueur et la vigueur de notre climat nous forcent à des habitudes de travail et, par conséquence, de santé.

Mais où vais-je ? A Mugnano (prononcez Mouiano), petit village perdu au fond de la Campanie, en dehors des grandes routes, inconnu du monde il y a cent ans. Et pourquoi ? Pour vénérer les restes mortels d'une enfant de treize ans, qui a vécu, seize siècles passés. Mais cet Enfant est un héros, une héroïne de vertu. Pour son Dieu, elle a méprisé les grandeurs de ce monde ; elle a refusé la main d'un empereur puissant ; elle a résisté aux menaces comme aux promesses séduisantes ; elle a souffret la prison, flagellée, jetée à la rivière, percée de flèches ; enfin elle a été décapitée. C'est pourquoi Dieu, qui ne se laisse pas vaincre en générosité, lui a donné une gloire éternelle, *propterea benedixit te Deus in aeternum.* Tant d'hommes se donnent tant de trouble pour atteindre la gloire, et ils ne réussissent qu'à arriver à la tribulation, à la jalousie, au mépris, à l'oubli. Il n'ont pas pris le bon chemin. Philomène, sans aspirations terrestres, a obtenu même la renommée de ce monde. Non seulement elle est honorée à Mugnano, mais elle a des sanctuaires particuliers en Sicile, au Piémont, dans presque tous les diocèses de France, au lointain Canada. Qui ne connait la dévotion du bon curé d'Ars pour sa chère Sainte ? Ce siècle cherche le bonheur dans le confortable, mais les jouissances qui passent ne procurent pas les délices qui ne passent point. Cette aimable petite vierge

(aimable est vraiment son qualificatif, puisqu'elle s'appelait, dans sa langue grecque, *Philoménè*, mot qui veut dire *Aimée*), cette aimable vierge nous enseigne que le sacrifice et les souffrances, supportés pour Dieu, sont la source du vrai bonheur. Aussi, pour la donner en exemple à nos temps ramollis, Dieu l'a-t-il tirée, après quinze cents ans, de la nuit et de l'oubli des catacombes, et lui a dit devant toute son église : *Haec est Virgo sapiens, et una de numero prudentum*, voici une vierge sage, une du nombre des prudentes.

Pendant que je me perds dans mes réflexions et réminiscences historiques, le train nous emporte à toute vapeur par les vallons, les gorges et les villages des Appennins : le *Padre Capuochino* est descendu ; nous arrêtons à Ceprano, le temps pour les employés d'échanger nos chauffettes devenues tièdes pour des chauffettes bouillantes, et pour moi d'acheter un morceau de pain et une demie bouteille de Chianti ; nous entrons en Campanie, c'est-à-dire campagne, belle plaine. Passe sous nos yeux Aquin, patrie du poëte Juvénal et du grand philosophe chrétien Saint Thomas, le couvent du Mont Cassin perché comme un nid d'aigle au haut de son sommet élevé, Caserta qui possède un immense palais royal, résidence, pendant plusieurs mois de l'année, du jeune Prince de Naples qui vient d'épouser la princesse Hélène de Montenégro. Enfin voici le Vésuve fumant, Naples.

"Faquino, conduis-moi au *Vaporetto*, au petit vapeur, au petit chemin de fer de Baiano." Affaire de cinq minutes, assez cependant pour prendre de l'humidité aux pieds sur les pavés ruisselant d'une pluie abondante. J'ai devant moi une heure et demie pour me promener dans la salle d'attente déserte.

Pendant que je suis seul, en position d'écrire sur mon genou, vous aimeriez à savoir peut-être comment il se fait que la dépouille mortelle de Sainte Philomène se trouve à Mugnano. Voici.

Le 4 mai 1802, elle fut découverte dans les Catacombes de Sainte Priscille à Rome ; le tombeau renfermait la tête de la sainte, des fragments considérables de ses os, des cendres produites par la destruction de la chair, et le vase de son sang. Le tout fut déposé à la Custode Générale des reliques. Dans l'été de 1805, le Recteur de Mugnano, Dom François de Lucia, en voyage à Rome, demanda nommément au gardien des Saintes Reliques, et obtint, après bien des intances, le corps de la jeune vierge. Le 10 août, le pieux trésor entrait processionnellement à Mugnano, au milieu d'un grand concours de peuple.

Les miracles se multiplièrent devant la châsse de la Sainte. Les pays voisins y vinrent en pélerinage, bientôt des pélerins arrivèrent de toutes les parties de l'Europe. Le plus illustre de tous fut sans contredit Notre Saint Père le Pape Pie IX, qui visita le sanctuaire le 7 novembre 1849, pendant le séjour qu'il fit à Gaëte. Le nonce, l'évêque de Nole, le roi et la reine de Naples s'étaient rendus dans le petit village pour recevoir le souverain pontife. Il dit la messe à l'autel de Sainte Philomène. En souvenir de cette visite à la célèbre Thaumaturge, quelques jours après, il la proclama seconde patronne du Royaume de Naples ; et, quelques années plus tard, il concéda au clergé du Mugnano un *office propre avec Messe en l'honneur de Sainte Philomène, du rite double de 2e classe,* privilège qui fut étendu en 1857 à tout le clergé du diocèse de Nole et à plusieurs autres. Pouf, pouf, le train va partir.

Je quittai Naples à 3 heures, je devais atteindre à 5 heures l'extrémité du Vaporetto, Baiano, à une demie-lieue environ de Mugnano. Nous traversâmes maintes petites places, à moi inconnues ; mon oreille prenait plaisir à l'euphonie de ces noms italiens : Poggioreale, Casalnuovo, Pomigliano, Castello, Brusciano, Mariglianella, Marigliano, S. Vitaliano, Scisciano, Saviano, Nola, Cimitile, Composano, Roccarainola, Avella-Sperone, Baiano. De tous ces noms un seul m'était connu Nole, où le brave Marcellus tint tête à Annibal ; où s'éteignit l'empereur Auguste, après un règne glorieux pour lui, bienfaisant pour l'humanité ; où plus tard vécut l'évêque Saint Paulin, poëte latin né en Gaule, laïque qui se sépara de sa femme pour entrer dans les ordres sacrés, évêque qui inventa la cloche, laquelle s'appelle dans la langue ecclésiastique *Campana* de la *Campania* où elle sonna pour la première fois. Même en français nous nommons la tour où les cloches sont suspendues, Campanile. Professeur de Rhétorique, je fis traduire à mes élèves quelques pièces de ce saint poëte aux idées gracieuses et élevées. Je n'en ai retenu dans ma mémoire que quatre vers. Les deux premiers terminent une réponse à Ausone, dans laquelle il se justifie d'avoir embrassé une vie aussi parfaite. "Si cela te plait, dit-il, réjouis-toi avec lui des riches espérances de ton ami ; si non, il lui restera toujours l'approbation de Jésus Christ.

Si placet hoc, gratare tui spe divite amici ;
Si contra est, Christo tantum me linque probari.

Les deux autres sont l'expression d'une vérité évangélique : "Que cette vie périsse, pour que ne périsse pas la vie future. Ensevelissons cette vie de mort sous une mort, source de vie."

Vita prior pereat, pereat ne vita futura.
Letalem vitam vitali morte tegamus.

La première fois que j'entendis parler de Saint Paulin, je faisais mes Belles-Lettres. M. Nantel, notre professeur, nous avait donné ce canevas de composition : une mère se promenait dans les rues de Nole tenant son enfant par la main, un lion échappé de l'amphithéâtre promène la terreur par la ville, il saisit et emporte l'enfant, Paulin court au devant de la bête féroce, lui ordonne d'épargner sa proie, que le lion obéissant vient déposer à ses pieds. Joie de la mère, joie qui ne fut guère plus grande que la mienne lorsque, le samedi suivant, je me trouvai, comme le Père L., premier à la liste en composition française. Je repassais avec délices ces souvenirs d'une jeunesse déjà loin, en ces lieux que je ne soupçonnais pas alors devoir visiter.

Toute cette campagne ressemble à une foiêt, ou plutôt à un verger. Elle est couverte de peupliers, alignés par rangs, plantés à la distance de dix, douze ou quinze pas. Au pied de chaque tronc s'élève une vigne, dont les branches courent d'arbre en arbre, suspendues graieusement en festons. C'est ainsi qu'on devrait cultiver notre vigne sauvage. Ne soyez pas surpris si, dans dix ans, vous voyez mon jardin et notre cimetière, entourés d'ormes et de saules, reliés entre eux par des ceps flexibles chargés de grappes purpurines.

Quand j'arrivai à Baiano, il faisait noir, il pleuvait. Un homme se présente, que dis-je ? un, il s'en présente cinq, dix, quinze, vingt. Enfin j'en compris un qui me dit : "Vous voulez aller à Ste-Philomène.—Oui, combien ? — Cinq francs. —Ah ! ah ! ah ! — Quatre.—Ah ! ah ! ah ! — Trois.—Ah ! ah ! ah ! — Deux.—Ah ! ah ! ah ! — Come vole dare ? —

Una lira.—Una lira e mazzo.—Non, una lira e la bottoglia.—Va bene." Il me fait monter dans une petite voiture, trainée par un petit cheval, conduit par un petit garçon. Il relève le soufflet : "Avanti." Si le cocher était petit, le fouet était long : clic, clac. Le petit cheval trottait comme une souris, dru et vite. La route était belle, éclairée de distance en distance par des fanaux, même en pleine campagne. Un quart d'heure après, nous entrions à Mugnano. "Où descendez-vous ? — Alle Suore." J'avais cru comprendre à la gare que le Recteur était absent.

J'ouvre ici une parenthèse pour dire que, depuis une quinzaine de jours, nous avons à la Milazzo pour compagnon de table un Monsignor français, homme charmant et instruit, Mgr Deschamps du Manoir, qui d'habitude passe l'hiver en Italie. En m'entendant dire hier soir au souper que je partais le lendemain pour Mugnano : " Mais, dit-il, Mugnano est un peu mon pays, mais Sainte Philomène est de mes amis ; j'ai même écrit quelques opuscules sur sa dévotion. Je vous donnerai un mot pour Mgr le Recteur de l'Eglise et une soeur que je connais bien au couvent. Je n'avais qu'à dire merci. Voici cette lettre vraiment gentille que je traduis de l'italien.

" Au très révérend et très cher Monseigneur le Recteur, et à " la Révérende Sœur Adèle. Je leur recommande instamment " le très Révérend signor chanoine Proulx, curé de St-Lin, et " Professeur à l'Université de Montréal, au Canada. Tout ce " que vous ferez pour lui, je le tiendrai fait à moi-même, et de " quelles courtoisies n'avez vous pas usées à mon égard ? Peut-" être plaira-t-il mieux au susdit vénérable pèlerin de la bénie " Sainte Philomène de manger dans quelque salle du monas-" tère et dormir dans une maison particulière plutôt que

" d'aller à l'auberge. Alors on pourrait faire venir ses repas " de l'extérieur, supposé qu'ils ne puissent être préparés dans " votre établissement. Je vous remercie d'avance. Dans " quelques jours je retournerai à Naples, et j'espère recevoir " de bonnes nouvelles de tous et du Sanctuaire. Mes meil- " leurs souhaits de Noël, à vous, ainsi qu'à la Très Révérende " Mère Supérieure et aux excellentes Sœurs Marcelline et " Adèle."

Donc je frappai au couvent. On me fit passer dans un parloir, puis dans une grande salle très propre. La Supérieure arrive, puis une sœur, puis une autre, enfin six. Ce sont des Soeurs de la charité, filles de St Vincent de Paul, dont la maison mère est à Rome. Elles se montrèrent pour moi excessivement obligeantes. Un prêtre d'Amérique ! elles ne pouvaient en croire leurs yeux. Elles m'en firent des questions, si bien qu'à la fin je pensai en moi-même : S. S... est battue. Cependant le domestique me cherchait une chambre. A sept heures, il me conduisait sur la place, près de l'église, dans une maison qui appartient, si j'ai bien compris, à une association ou congrégation de filles pieuses sous le patronage de Sainte Philomène. J'ai à ma disposition deux grandes chambres, un bon lit, deux tables, maints fauteuils et chaises, etc., etc. Le susdit domestique vient de m'apporter mon souper : pain, vin, poisson, fromage, œufs bouillis, raisins pommes. Souhaitez-moi bon appétit, je vous souhaite le bonsoir.

Jeudi, 3 *décembre*.—J'ai bien dormi, mais pas longtemps. J'ai veillé tard dans mon lit pour lire quelques livres sur la dévotion à Sainte Philomène que je venais de me procurer au couvent ; réveillé avant cinq heures, sous mes couvertures je

continuai la lecture. J'avais la tête pleine de la puissance de la Thaumaturge, et le cœur plein de son héroïsme, quand je sortis à 7 heures. A travers les ombres expirantes, je puis voir que nous étions au fond d'un vallon de forme oblongue, disons par exemple St-Callixte, en supposant que les sommets en soient plus élevés et plus sombres. Les deux hautes tours qui flanquent le portail de l'église se détachaient imposantes, sur une petite place carrée, en face d'une avenue large, ce qui fait ressortir le gentil sanctuaire. J'entre. J'éprouve dès l'abord une impression favorable : intérieur propre et pieux, lignes architecturales pures, chœur en rond-point éclairé par une coupole, plafond riche, fresques pas chargées, le goût et la piété ont présidé à l'érection de ce temple. De chaque côté de la nerf sont trois autels, dont les deux du milieu, en face l'un de l'autre, sont consacrés au culte de celle qu'on vénère en ces lieux. Celui de droite renferme l'empoule qui contient son sang, et la pierre sépulcrale qui fermait son tombeau aux catacombes ; celui de gauche renferme ses restes précieux enveloppés sous les formes gracieuses d'une statue de grandeur naturelle. Cette dernière chapelle est la plus riche : pilastres et colonnes de marbre jaune, chapitaux de l'ordre corinthien, autel en marbre sculpté, urne de cristal qui contient le corps vénéré, neuf lampes d'argent qui brûlent devant ces saintes reliques.

Le chapelain finissait sa messe, une cinquantaine de personnes priaient agenouillées, les sœurs dans un cloitre attenant au chœur de l'église récitaient l'office : lumière indécise, murmure de psalmodie lente et solennelle, solitude habitée de prières et de priants, atmosphère pénétrée de surnaturel, je me sentis empoigné par l'émotion du grand, du vénérable, du ma-

jestueux, de l'infini. Je tombai à genoux en disant : *O quam metuendus est locus iste : vere non est hic aliud, nisi domus Dei, et porta cœli.*

A la sacristie, le chapelain qui s'appelle M Luigi Cavaccini, s'est montré très aimable. Il m'a désigné au missel la messe de Ste-Philomène, messe propre, que par privilège on peut dire à son autel tous les jours de l'année, *positis ponendis*. Il n'y avait sur le vestiaire que des ornements blancs, vu que c'est aujourd'hui la fête d'un Confesseur, Saint François Xavier ; il sortit pour moi les ornements rouges, couleur des martyrs ; il m'aida à m'habiller, et me servit la messe lui-même.

Comme j'allais commencer le psaume *Judica me*, un cordon tira le rideau qui voile d'ordinaire la châsse de Sainte Philomène ; elle m'apparut, à trois pieds au dessus de ma tête, illuminée par le rayonnement des nombreux cierges allumés sur l'autel, le front ceint d'une couronne brillante de pierreries, vêtue d'une robe de soie blanche couverte de fleurs d'or, et d'un manteau de soie bleue pâle couvert de fleurs d'argent, les mains gantées en soie blanche avec bagues et diamants aux doigts, couchée sur un lit somptueux, la tête reposant sur deux coussins blancs comme neige et les pieds sur un coussin de soie rouge. Je ne pouvais en détacher mes regards, je dus m'arrêter assez longtemps pour la contempler à loisir, et pendant la messe ma vue se portait, comme malgré moi, sur cette douce et angélique figure.

Rarement ai-je dit la messe avec autant d'impression. J'étais venu ici conduit surtout par la piété paternelle, la piété divine venait au-devant de moi. Je prenais goût à réciter les prières lentement, je les savourais, elles m'entraient dans l'âme. Je sentais comme une influence bénigne qui me

pénétrait, c'étaient des rayons de chaleur et de douceur qui partaient de la châsse et convergeaient vers le plus intime de mon être pour l'inonder d'ineffable, d'indicible. Tout à-coup l'orgue (nouvelle gracieuseté des Sœurs, je suppose,) fait entendre ses soupirs, ses gémissements, les divers accents de la prière ; l'harmonie suave se promène sous les voûtes, et fait résonner au fond du cœur comme l'écho des concerts célestes, mélodie déliée, symphonie aérienne qui élève au-dessus des choses de cette triste terre. Je priai pour moi, je priai pour ma paroisse, je priai pour ma maison, je priai pour Philomène. Je rentrai à la sacristie meilleur : toutefois, hélas ! ce qui ne veut pas dire très bon.

Cette émotion s'explique assez facilement quand on songe qu'on offre le saint sacrifice en présence des reliques bénies, en l'honneur et sous l'intercession d'une puissante thaumaturge ; quand on pense que l'on dit la messe au même endroit et sur le même autel que l'a dite de nos jours un grand Pape ; quand on récite ces belles prières, dont voici quelques unes.

A l'introit : "Le Seigneur est ma force et le sujet de mes " louanges, parce qu'il est devenu mon sauveur."

Oraison : "O Dieu qui nous soutenez par les mérites et " l'exemple de la bienheureuse Philomène, Vierge et Martyre, " accordez-nous dans votre bonté qu'affermis dans la foi et la " charité, nous ne soyons point séparés de vous par la tentation."

L'épitre est tirée du livre de la Sagesse. Entr'autres paroles il y est dit : "Je louerai sans cesse votre nom et je le glorifierai dans mes actions de grâces, parce que vous avez exaucé " mes prières, que vous m'avez délivré de la perdition et que

" vous m'avez tiré du péril dans un temps d'injustice et de " violence."

Au graduel : "A sa suite, les Vierges seront amenées au " Roi ; ses compagnes vous seront présentées au milieu de la joie."

Au trait : "Venez, épouse de Jésus-Christ, recevez la cou- " ronne que le Seigneur vous a préparée de toute éternité, par- " ce que vous avez répandu votre sang pour l'amour de lui."

L'évangile est tiré du chapitre treizième de Saint Mathieu. Jésus, en trois paraboles, y dit que le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ, semblable à un marchand qui cherche de belles perles, semblable à un filet jeté dans la mer qui prend toutes sortes de poissons. Il n'est pas nécessaire de faire un effort d'imagination pour voir comment ces paroles s'appliquent à cette jeune vierge qui a tout sacrifié pour acheter le vrai trésor, pour se procurer les vraies perles, et pour mériter d'être placée au nombre des poissons prévilégiés qui sont conservés pour la gloire par le Pêcheur Immortel.

Offertoire. " J'offrirai mes vœux au Seigneur en présence " de tout son peuple : la mort des saints du Seigneur est " précieuse devant lui."

Secrète : " Nous vous en supplions, Seigneur, que l'Hostie " que nous vous présentons pour célébrer les mérites de la " Bienheureuse Philomène, Vierge et Martyre, nous obtienne " notre pardon et détourne le chatiment que nous méritons par " nos péchés.

Communion : " Le Seigneur est doux pour tous, et ses miséricordes s'étendent sur toutes les œuvres de ses mains."

Postcommunion : " Fortifiés par cette nourriture et ce

" breuvage célestes, nous vous supplions, Seigneur, et nous " vous demandons qu'en suivant les traces de la Bienheureuse " Philomène, Vierge et Martyre, nous sentions le secours de " son intercession et arrivions à la vie éternelle."

J'entrai à la sacristie en même temps que le Recteur, prêtre d'une apparence très digne, Monsignor Cavaliere. J'appris de lui qu'il n'avait pas été absent ; je m'excusai, disant que, si je ne m'étais pas d'abord présenté à son presbytère hier soir, c'était dû à une information fausse, ou par moi mal comprise. La conversation eut lieu en latin, comme le latin m'est plus facile que l'italien.

Pour mon action de grâces, je crus que je ne pouvais mieux faire que deréciter l'office propre que Sainte Philomène a au bréviaire de Nole. C'est l'office du commun des Vierges et Martyres, excepté ce qui suit : 1o l'oraison qui est celle de la messe ; 2o les leçons du premier Nocturne qui sont tirées du chapitre 31 du livre de la Sagesse : " Les âmes des justes sont " dans les mains de Dieu, et le tourment de la mort ne les " touchera pas "; 3o les leçons du deuxième Nocturme où sont racontés l'invention des reliques de la Sainte, le développement de son culte, et les faveurs dont les Souverains Pontifes l'ont entouré ; 4o les leçons du troisième Nocturme, dont l'homélie, sur l'évangile de la fête, est de Saint Augustin : "On parvient à la couronne céleste, non seulement par la des- " truction, mais encore par le mépris de la chair."

A la fin de mon action de grâces, une sœur vint me chercher pour aller prendre le café au couvent, réfection à laquelle assistèrent le chapelain et cinq ou six sœurs ; même bienveillance que la veille au soir ; sur ma demande, elles se prêtèrent gracieusement à me donner leur nom à toutes : Suor

Ermenia Antoniette, Superiora delle Suore della Carita, Mugnano del Cardinale ; Suor Eustasia Ferrari, qui parle joliment le français, Elisabeth, Marcellina, Adela, Celsa, Beatrice, Rosalia, Archangela, Gertrude, Diomis, Agnès, Pierina. Sœur Adèle est suisse, m'a-t-on dit, et parle très bien français. Hier soir, malade, elle gardait la chambre. Je ne la rencontrai que ce matin, au trésor de Sainte Philomène dont elle a la garde, et où nous nous rendîmes en sortant du réfectoire.

Le trésor est une grande salle, remplie de portraits, d'ex-voto, de vases, d'ornements sacrés, présents de toutes sortes que Sainte Philomène a reçus de ses dévots. J'y inscris mon nom dans un registre d'honneur, On y vend des objets de piété se rapportant au culte de la Sainte. J'achetai des médailles d'argent, des médailles pas d'argent, de grandes images, de de petites images, tous les livres que je trouvai traitant du pélerinage de Mugnano et de sa patronne, huit. Suor Marcellina, la patriarche de la communauté, Anne dans le temple, me donna un beau chapelet en ivoire. Tout naturellement j'avais parlé de Philomène, pas celle qui est au ciel, mais celle qui habite le petit bureau, au presbytère de St-Lin ; les bonnes religieuses avaient peine à croire qu'elle avait fait le voyage seule de New-York à Naples. La Supérieure me donna pour elle un pâquet, que je ne développai qu'une fois parti : ce sont huit chapelets de prix, les uns dorés, les autres blancs, les autres rouges, dont plusieurs montés en argent. Je payai en Américain. Mais, franchement, je me trouvai plus que dédommagé quand on m'apporta des os de Sainte Philomène une relique, qu'on me dit être assez considérable. Je n'ai pu le constater de mes yeux, comme le reliquaire est scellé du sceau

de l'évêque du diocèse, de l'évêque de Nole, et que je ne dois le briser qu'en présence de Mgr l'Archevêque de Montréal.

Toujours accompagné de Religieuses, je me rends à l'église pour y passer le reste du temps que je puis consacrer à Mugnano. Je revois notre Sainte, j'entends une messe devant la châsse dévoilée de nouveau. J'y lis, agenouillé, la légende de l'aimable Vierge, telle que rapportée dans le livre écrit par la Comtesse de Chabannes : "Sainte Philomène, sa vie, ses miracles, son culte." La voici toute entière.

"Du temps où Dioclétien était empereur, régnait sur une des cités de la Grèce échappées à sa domination un prince dont la bonté faisait le bonheur de ses sujets. Il avait épousé une jeune grecque, issue du sang royal, qui le rendit père d'une gracieuse enfant : on lui donna au baptême le doux nom de *Philomène*,

"Douée d'une vive intelligence, son esprit s'ouvrit avant l'âge aux sublimes conceptions de la religion chrétienne. Elle était à peine entrée dans sa treizième année, quand son père menacé d'une guerre injuste, re rendit à Rome, et, ne pouvant se séparer de la reine ni de sa bien-aimée Philomène, il se présenta avec elles devant Dioclétien. Celui-ci, sur sa demande, consentit à ne pas exécuter ses belliqueux projets. Mais, frappé de la rare beauté de Philomène, il y mit la condition qu'il lui donnerait sa fille en mariage. A cette demande imprévue, le prince, tout interdit, s'inclina profondément en signe d'adhésion. Le visage de la reine resplendissait de joie, tandis que celui de Philomène était empreint d'une profonde tristesse. Une fois rentrés dans leur demeure, les parents pressèrent leur chère enfant d'accéder aux désirs de Dioclé-

tien. Relevant alors sa jolie tête qu'illuminait un rayon céleste, elle leur dit avec un accent inspiré : "La fiancée du Christ ne saurait devenir la compagne d'un époux mortel, fut-il le maître du monde. Depuis un an, j'ai voué ma virginité au Seigneur, et ce vœu sacré je le renouvelle en ce moment à la face du ciel et de la terre."

"La fermeté de la fille réveille dans l'âme du père les sentiments de courage et de foi, que l'ambition y avait d'abord étouffés ; il se rend auprès de l'empereur et lui transmet, sans aucun détour, le refus de la jeune princesse. Le tyran fut irrité et ordonna au prince de ramener Philomène au palais. Le malheureux père revint chez lui tout troublé, et, cédant à la crainte que lui inspire le courroux de l'empereur, il conjure Philomène de revenir sur sa première décision. La reine joint ses instances, ses prières à celles de son époux ; mais, voyant qu'elles restent sans effet, elle tombe aux genoux de son enfant en versant un torrent de larmes.

" O ma mère, relevez-vous, dit la jeune fille, dont l'âme était brisée de douleur. Relevez-vous, votre affection déchire mon cœur ; mais il appartient à Dieu seul. Nul autre désormais ne saurait le posséder.

" —Non, mon enfant, répond la mère, je resterai à tes pieds, je les arroserai de mes pleurs. Nous verrons bien celle des deux qui triomphera de l'autre.

" —Ce n'est pas moi qui lutterai avec vous, mère chérie ; c'est mon Dieu. C'est le vôtre qui combattra pour moi.

" —Philomène, lumière de mes yeux, soleil de ma vie, continue la reine, aie pitié de nous à qui tu dois le jour, aie pitié de ta patrie, de toi-même. Songe aux biens que tu perds.

" —Mon Dieu et la sainte virginité sont mes biens les plus

chers ; le Ciel, voilà mon royaume et ma véritable patrie."

Le prince, voulant mettre fin à une lutte inutile, déclare à la reine et à sa fille qu'il est temps de le suivre chez l'empereur. Celui ci les attendait avec une impatience que chaque moment de retard augmentait encore. Aussi, grande fut sa joie quand Philomène parut de nouveau devant lui. Le tyran lui parla d'abord avec une grande douceur et employa pour vaincre les résistances de l'héroique princesse toutes les ressources, toutes les ruses diaboliques que l'esprit de malice mit en son pouvoir. Mais rien ne peut ébranler la jeune vierge. Alors Dioclétien la fait jeter, couverte de lourdes chaînes, dans un noir cachot où pendant plus d'un mois il se rend chaque jour, afin de lui renouveler ses menaces et ses promesses.

Philomène reste insensible aux unes et méprise les autres ; mais sa captivité se prolonge (elle durait depuis trente-sept jours), et la sainte qui aspire de toutes les forces de son âme au bienheureux instant où elle pourra enfin cueillir la palme du martyre, s'attriste de ne pas le voir arriver. Le Seigneur la console par une douce vision. Une nuit, Marie lui apparaît tenant le divin Jésus entre ses bras, et lui promet que dans trois jours elle verra la fin de ses maux. Ce ne sera pourtant, ajouta la Reine du ciel, qu'après avoir souffert de rudes tourments pour l'amour de mon Fils.

En effet, l'heure est proche où Philomène va être livrée aux plus affreux des supplices, et triomphera à la fois et des séductions de la vie et des douloureuses étreintes de la mort.

Dioclétien, voyant que les splendeurs du trône ne peuvent éblouir la jeune princesse, et que ses promesses séduisantes n'ont pour elle aucun attrait, la condamne à être flagellée ; aussitôt ce corps virginal est attaché à une colonne, et n'offre

bientôt plus aux regards de ses bourreaux qu'un assemblage de plaies sanglantes et livides. L'empereur, qui en est averti, fait cesser cette cruelle torture, et l'innocente victime est reconduite dans sa prison où des anges la guérissent en versant sur elle un baume salutaire. Dioclétien, apprenant cette nouvelle, fait comparaître devant lui l'héroïne de la foi, et s'efforce de la convaincre que c'est à *Jupiter*, le maître des dieux, qu'elle doit sa subite guérison.

" Il vous veut, ajoute-t-il, pour impératrice de Rome. Ne résistez pas à ses ordres, acceptez la couronne et le sceptre que je vous offre.

" —Le Dieu des chrétiens est le seul maître du monde, et vos dieux ne sont rien.

" —Voyez cette couronne d'or et ce sceptre, je vous le donne en signe de puissance, d'amour et de pardon.

" —Qu'on me rende mes chaînes, je le préfère à votre or, à vos richesses, à un trône souillé.

—"C'est assez souffrir de tes insultants dédains ; tu rejettes le bonheur et la gloire, eh bien ! je te donnerai la douleur et l'ignominie," s'écrie l'empereur, et en même temps il ordonne que Philomène soit précipitée dans le Tibre, une ancre au cou, afin que sa mémoire y soit ensevelie à jamais. Mais Dieu, qui se rit des menaces de l'impie et déjoue, quand il lui plait, ses criminels desseins, envoie au secours de la jeune vierge deux messagers célestes. Ceux-ci coupent la corde à laquelle l'ancre est retenue, puis sur leurs ailes rapides ils emportent Philomène et la déposent pleine de vie sur le rivage. A la vue de ce prodige, plusieurs païens se convertissent ; mais le cœur de Dioclétien, comme autrefois celui de Pharaon, s'endurcit de plus en plus, et, dans un accès de rage, il com-

mande que la protégée des anges, après avoir été traînée dans les rues de Rome, soit transpercée d'une grêle de dards les plus acérés. Cet ordre barbare est exécuté avec une telle rigueur que, lorsque Philomère est reconduite dans son cachot, elle semble prête à rendre le dernier soupir. Cependant Dieu qui lui ménage d'autres triomphes, lui envoie un sommeil réparateur et, quand la martyre s'éveille, il ne lui reste plus aucun vestige de straits qui l'ont percée. Dioclétien, averti de ce nouveau miracle, ordonne que le supplice de la veille soit renouvelé devant lui. Mais, ô prodige ! les arcs demeurent impuissants et les flèches immobiles. A cette vue le tyran sent redoubler sa fureur, il traite la sainte de magicienne,et, par un raffinement de cruauté, il fait tremper les flèches dans une fournaise ardente et soumet Philomène à cet affreux tourment ; mais ces dards enflammés, après avoir parcouru une partie de l'espace, retournent en sens contraire pour atteindre ceux qui les avaient lancés. Plusieurs tombent morts, d'autres se convertissent, et le peuple, témoin de cet étonnant spectacle, fait retentir les airs de cris d'admiration et de joie. Dioclétien, craignant une sédition, décrète que sa victime soit sur le champ décapité. Philomène entend sans pâlir cette sentence suprême, et reçoit en souriant le coup qui, en brisant ses liens mortels, l'introduisit au céleste séjour, revêtue de la double gloire de la *virginité et du martyre.*

" Le jour, si heureux pour Philomène, de sa réunion à son divin époux, fut un vendredi, et l'heure de sa mort la troisième après-midi, la même qui vit expirer le Rédempteur du monde."

Le bon Recteur survint. Il me montre, dans le tombeau de l'autel de droite, les trois tuiles en terre cuite qui fermaient le *loculus* de la martyre aux catacombes. L'inscription est éche-

lonnée de cette manière sur les tuiles : sur la première *lumena*, sur la deuxième *Pax*, sur la troisième *tecum Fi*. Il y a là, sans aucun doute, inversion dans la disposition des tuiles. En ces temps de persécution, il n'est pas étonnant que les fossoyeurs, dans la précipitation de leur travail, en aient changé l'ordre. Reportez la première après celle qui est maintenant la dernière, et vous aurez : "*Pax tecum, Filumena*, que la paix soit avec toi, Philomène :" inscription par là devenue complète et intelligible. De plus, sur ces tuiles sont gravés un *ancre*, une *palme*, signe de la victoire, un *fouet*, instrument de la flagellation, trois *flèches*, un *lys*, emblême d'innocence et de virginité. Tous ces symboles viennent confirmer la tradition et les révélations qui nous apprennent par quels supplices et par quels tourments la vierge *Aimée* avait remporté la palme du martyre.

Je voyais, j'admirais. Mais, ce qui mieux est, je vis, je vénérai le sang de Sainte Philomène, desséché, pulvérisé, que l'on conserve dans une ampoule, renfermée dans un riche reliquaire d'argent doré, en forme d'ostensoir. Je le baisai à plusieurs reprises ; le Recteur me l'appliqua sur la tête, sur la poitrine en récitant des prières adaptées à la pieuse cérémonie. Je savais qu'une antique croyance existe, à savoir que, quand on demande à agiter devant soi le sang dans l'ampoule, s'il apparaît brillant, c'est signe de bonheur ; s'il apparaît terne, signe de malheur. Evidemment il ne s'agit que d'un bonheur, ou d'un malheur temporel ; car quelqu'un, l'ayant vu terne comme de la cendre, mourut quelques jours après. Partir pour le ciel n'est pas un malheur. Je ne voulus rien demander. Je laisse à Dieu les secrets de l'avenir, bien heureux de ne pas connaître, de ne pas porter, par anticipation, les peines de demain. Pour tout dire, quoique cette croyance ne me soit

pas vérité d'évangile, j'avais peur. Ne voilà-t-il pas que le Recteur, de lui-même, agite le reliquaire : le sang parait scintillant de paillettes d'or, de rubis, de diamants, de topazes ; et tous de s'écrier : voyez donc, comme il est beau ! Je le baisai pour Philomène ; le Recteur agite l'ampoule de nouveau, le sang paraît brillant encore, mais moins que la première fois. *Videbitur infra.*

Il était bientôt dix heures, il fallait songer au départ. J'aurais pu prendre le train à Baiano, une demie-lieue : je préférai faire en voiture deux lieues et demie, allant embarquer à Nole, ce qui me permettait d'admirer à loisir cette riante campagne d'un pays que les Anciens appelaient la "Campanie Heureuse," *Felix Campania,* et d'arrêter chez ce sympathique Saint Paulin, sans oublier Saint Félix, le patron de mon bon ami de jeunesse, que le poète évêque a chanté (je veux dire Saint Félix) en des odes pieusement inspirées, intitulées *Carmina Natalitia,* parce que chaque année, pendant quinze ans, il en composa une pour le jour de sa fête.

J'avais plus d'une heure à Nole, ce qui me suffit pour parcourir la ville en voiture et en visiter les trois principales églises. Je demandai où était la Cathédrale ; on me répondit : *E in fabbrica.* Je compris que l'évêque se servait pour ses cérémonies épiscopales de la chapelle de quelque communauté religieuse ou de quelque séminaire ; ou bien qu'il n'avait qu'une chapelle privée, depuis que les Garibaldiens ont brulé son église en 1860. Je m'arrêtai plus longtemps à l'église de "la Miséricorde pour les Trépassés." Je n'avais avec moi, pour en lire quelques passages sur les lieux, ni les poésies du Saint évêque de Nole, ni son panégyrique de Théodose, ni son sermon sur la charité, ni ses traités d'exegèse biblique ou de per-

fection chrétienne, ni ses nombreuses lettres aux hommes les plus illustres de son temps : Saint Augustin, Saint Jérôme, Saint Alpius, Saint Amand, Saint Delphinus, le Sénateur Pammachius, Sulpice Sévère, et son ancien maître dont il était le disciple chéri, Ausone. Je m'en vengeai en lisant les leçons de l'office de la Commémoration des Morts, que l'église a empruntées au traité *De cura gerenda pro mortuis,* que Saint Augustin composa à la demande de Saint Paulin.

Une heure de chemin de fer me transportait à Naples, heure que je passai à méditer sur les belles pages que j'avais lues, sur sur les saintes choses que j'avais vues, sur les douces émotions que j'avais éprouvées, sur les bonnes idées que la grande Thaumarturge, sans doute, avait réveillées ou fait naître dans mon cœur : c'était l'harmonie qui reste dans l'oreille après un concert, le parfum des fleurs qui vous suit au sortir d'un parterre, l'encens qui se répand dans le temple et dans l'âme à la suite d'une Bénédiction du Saint Sacrement. Je récitai cette prière composée par le vénérable curé d'Ars, que j'ai apprise par cœur hier soir : "Nous vous supplions, Seigneur, de nous par-
" donner nos péchés, par l'intercession de Sainte Philomène,
" Vierge et Martyre, qui fut toujours agréable à vos yeux par
" son éminente chasteté et par la profession de toutes les vertues.
" Ainsi-soit-il."

A 1½ heure, je descendais à l'Hôtel de Génèvre. Je m'assis devant ma table pour ne m'en relever qu'à six, après avoir terminé d'un trait le récit de mon pélerinage.

Partez maintenant, feuilles écrites avec amour, partez : et, portées sur les ailes de la vapeur, traversez les continents, traversez les mers, et allez faire partager ma douce joie et les fruits de ce petit pélerinage aux personnes qui me sont chères. Dites leur de s'unir à moi pour remercier la Vierge de Mugnano,

répétant, chantant ces paroles de son poëte latin :

Sponsa Christi amantissima,
Heroina celebris,
Beata Philumena,
Oro pro nobis Dominum ;

ou bien ces autres paroles de son poëte du Canada, sur l'air du " Cantique à St Lin".

O Philomène, dans la gloire,
Je te vois, ange de beauté,
Portant la palme de victoire
Et le blanc lys de pureté ;
Resplendissante de jeunesse,
Ivre des divines douceurs,
Tu moissonnes dans l'allégresse
Ce que tu semas dans les pleurs.

XIII

Excursion aux portes de l'enfer.

Vendredi, 4 décembre. — J'arrive de Mugnano, de la porte du ciel ; je pars pour la porte de l'enfer, le lac Averne.

Les riches Romains de la fin de la République et du commencement de l'empire avaient leurs résidences d'été sous le beau ciel de Naples, : preuve, Herculanum, Pompéi. Auguste possédait une campagne à Nole, les César et Mécène dans les environs de Pouzzoles. Virgile était le protégé de Mécène, l'ami d'Auguste ; d'une santé délicate, il passait une partie de ses hivers au sein du doux climat de l'heureuse Campanie.

On aime à chanter les lieux où l'on a été heureux, où l'on a goûté les douceurs de la vie. Aussi, si j'étais poète, je chanterais le lac des Deux-Montagnes aux horizons bleus, la Rivière des Prairies aux rivages feuillus, l'Ile Bizard et ses bosquets d'érables, l'Achigan et ses méandres à travers une paisible campagne, les Laurentides. Virgile était poète, et, dans son poême, il trouva moyen de chanter sa chère baie de Naples et ses environs, d'autant plus que les traditions des époques héroïques s'accordaient avec ses goûts et son désir.

Donc Enée, son héros, aborde en Italie dans la baie de Baïes. Il va consulter, tout près de là, la Sybille de Cumes, pour demander le secret d'aller voir aux enfers son père Anchise. La prophétesse lui dit d'avoir à trouver dans la forêt voisine un rameau d'or qui lui ouvrira toutes les portes, mais elle l'avertit d'inhumer auparavant son trompette Misène qui vient de mourir. Pendant qu'il s'enfonce dans le bois épais pour couper les arbres nécessaires à la construction du bûcher funêbre, il découvre le rameau précieux. Après avoir déposé les cendres de son ami sous le mont qui porte encore son nom, conduit par la Sybille, il gagne le lac Averne, entre dans une caverne profonde, et pénètre jusqu'aux enfers, où, par la bouche de la vierge de Cumes et celle de son père Anchise, Virgile nous expose la doctrine de l'antiquité païenne sur l'immortalité de l'âme, sur les peines des méchants et sur les récompenses des justes. Les peines sont assez dures, mais il faut avouer que les récompenses sont joliment vides, tant il est vrai que seul le christianisme pouvait donner l'idée d'un bonheur indéfini, toujours le même, toujours nouveau, qui consiste dans la vue et la possession de la divinité.

Au collège de Sainte-Thérèse, pendant nos classes d'humani-

té, nous avons traduit, mâché et rebâché, même appris par cœur, ce sixième livre de l'Enéïde ; et, aujourd'hui, après trente-cinq ans, ce m'était une jouissance de revoir en réalité, tranquille et sans efforts, ces endroits où, les visitant par l'imagination, nous avons tant sué, le dictionnaire à la main. Cependant, comme Enée erra longtemps sur les mers avant que d'arriver au rivage hospitalier de l'Eubée, de même j'errai toute une avant-midi dans la campagne de Pouzzoles avant que de descendre à l'Hôtel Victoria, Baia.

" Monsieur, dis-je au maître de l'hôtel, pour gagner du temps, pour échapper aux importunités des guides locaux, je voudrais que vous me procuriez une bonne voiture, et un bon cicerone.— C'est bien, vous les aurez. " Il m'arrive un cocher bien habillé, un cheval gras avec atteiage à cinq cents bossettes et paire de grelots, une voiture confortable, et un cicerone de premier numéro, le chapeau de soie sur la tête, les gands noirs aux mains, portant la canne. Je lui demande son nom, il me tend sa carte. Il connait son Naples sur le bout de son doigt, étant du métier depuis trente ans ; il a fourni ses renseignements à Bedecker ; il a conduit des Français, des Anglais, des Seigneurs, des Princes, la reine de Hollande et sa suite ; je suis sa dernière victime. Il a l'air du *boss* et moi du laquais. Tout de même, je m'en suis bien trouvé, comme il est intelligent, éduqué, instruit, et connaît fort bien sa leçon. Il me redit avec orgueil ce qu'il avait déjà répété, je suppose, cent fois : " Nous avons à Naples ce qui fait le bonheur de l'homme, les quatre éléments, l'eau, la terre, l'air et le feu : l'eau de la plus belle baie, la terre la plus fertile, l'air délicieux de la Méditerrannée, et le feu du Vésuve. " Hum, hum !

Nous sortîmes de la ville, en passant, par un long tunnel, sous la colline de Pausilipe. Je voulais, pour la variété du

spectacle, aller par l'intérieur de la campagne et revenir par le bord de la mer. Nous entrâmes dans des champs de vignes qui poussent d'une hauteur et d'une exubérance extraordinaires dans cette terre brune, légère, profonde, rien autre chose que la lave des volcans pulvérisée, sol d'une fécondité inépuisable. C'est dans ces vallons, sur ces côteaux qu'on cueille les raisins renommés, dont ont fait les vins du " Lacryma Christi ", et du " Falerne " si souvent chanté par Horace. " Vous êtes ici, me dit mon guide, au milieu de ce qu'on est convenu d'appeler les *Délices des Romains*. Nous marchons sur des ruines ; ces collines, au temps ancien, étaient toutes couvertes de villes florissantes. Chaque coup de pioche se heurte à la pierre d'une fondation. "

Nous arrivons à la *Sulfatare*, cratere d'un volcan éteint, bassin ovale entouré de collines de pierre ponce. Le sol en est creux ; pour un sou, un homme soulève dix fois un caillou qui, en tombant, ébranle la terre sous nos pieds et produit un bruit de tonnerre sourd. De distance en distance, s'entr'ouvrent des ouvertures appelées *fumarolles*, d'où s'échappent de la fumée et des évaporations sulfureuses. Mettez-y un œuf, en moins de trente secondes il est cuit. Il y a ici des cavernes où les poitrinaires viennent prendre une suerie de vapeurs de souffre. Je pénétrai assez avant dans une de ces gueules béantes ; quand j'en fus sorti, un gardien y promena une torche allumée, il s'en échappa de longs tourbillons de flamme, on aurait dit une incendie. Ce cratère presque entièrement éteint a-t-il des communications souterraines avec les entrailles enflammées du Vésuve ? plusieurs le croient. Ce spectacle était pour moi plein d'un vif intérêt, d'autant plus que je n'avais pas, une heure auparavant, l'idée de l'existence de pareille chose. Je préfère réellement cette visite à celle du Vésuve, où vous ne

pouvez impunément approcher de trop près du cratère en éruption, où vous ne voyez après tout que noirs tourbillons de fumée et de cendre qui, à la fin, vous aveuglent et vous suffoquent.

De là, nous montâmes sur les hauteurs en arrière de Pouzzoles. "Voyez, disait mon guide avec enthousiasme, voyez le paradis de l'Italie, cette baie incomparable, ce golfe qu'on dirait fermé de tous côtés, tellement que vous vous croiriez en présence d'un système compliqué de langues de terre, de détroits, de baies, de lacs, de promontoires. Ici, à droite le Cap Misène, l'île Prosida, Ischia, à vos pieds le rivage de Pouzzoles et l'île de Nisita, sur notre gauche le Cap Pausilipe, Naples la ville reine, le Vésuve avec sa colonne de fumée, en face Castellamare et les montagnes de Sorrente aux sommets couverts de neige, Capri, l'île de Tibère, aux grottes d'azur. Voyez ! Voyez !"

A Pouzzoles, (la vraie Naples du temps des Romains) je me rappelai que St-Paul y passa sept jours, dans son voyage de Jérusalem à Rome, lorsqu'il en appela de la poursuite des Juifs à César. En effet, au dernier chapitre des Actes des Apôtres, il est dit : " (De Règhes) nous arrivâmes le second jour à Pouzzoles. Nous y trouvâmes des frères, ils désirèrent nous garder avec eux sept jours, après quoi nous partîmes pour Rome."

Pour nous, nous y restâmes qu'une demie-heure, juste le temps de voir les ruines du temple de Sérapis et de l'amphithéâtre. Allons vite ; de ces choses, tous les livres en parlent ; vite, vite, en route pour les Enfers, suivant la belle route au bord de la mer, passant devant la manufacture de canons d'Armstrong (où ne trouve-t-on pas ces Anglais?) longeant sur notre droite le lac Lucrin, réservoir de poissons pour

fournir leurs vendredis aux Napolitains, lorsque le temps n'est pas propice pour la pêche de chaque jour.

A midi, nous ordonnions notre dîner à l'hôtel Victoria, à Baies, juste en face du rivage où aborda la flotte d'Enée : *Et tandem Euboicis Cumarum allabitur oris.*

Pendant que Cordon Bleu prépare notre omelette (c'est vendredi) et notre macaroni, nous visitons à pied deux rotondes aux constructions puissantes, auxquelles on a donné, probablement sans preuves suffisantes, les noms de temple de Vénus, de temple de Mercure. Le culte de ces dieux est bien passé de mode ; à la place de leurs autels on ne voit plus, étendus, que les filets des pêcheurs, ou, entassées, les longues perches des vignerons. La seule cérémonie à laquelle j'aie assisté est la danse de la tarentelle que des femmes et des jeunes filles, qui nous suivaient en groupes gazouillants comme des voliers d'étourneaux, s'offrirent à danser en notre honneur, et dansèrent en effet, moyennant quelques sous. Puis, nous revînmes, comme disait mon guide, *dare la pace a chi si fa la guerra*, donner la paix à qui nous fait la guerre, c. a. d. apaiser les cris de l'estomac. La paix fut d'autant plus complète qu'elle fut cimentée par le jus du falerne. Cicerone voyait double, et parlait triple. Phaëton, que j'avais traité d'une larme de *Lacryma Christi*, partit comme un ouragan, faisant claquer son immense fouet le long des oreilles de son cheval et des nôtres, et nous monta au grand galop les hauteurs de Bacoli.

Ici Néron avait sa villa, où il forma le projet de noyer sa mère Agrippine ; ayant échoué, il la fit tuer par un centurion. Là s'élevait celle d'Hortensius, le grand orateur, le rival de Cicéron : plus loin, celle du dictateur Jules César, laquelle passa daus la suite à Auguste, et qu'habita Virgile, dont le

regard, de ces hauteurs, pouvait embrasser les lieux qu'il a chantés. C'est dans cette ville impériale que mourut celui qu'Auguste avait désigné pour être son successeur, son neveu, le jeune Marcellus : deuil qui attrista les dernières années de l'empereur, jusqu'à la fin de sa vie. Enée, dans sa visite aux enfers, vit, douze siècles en avance, l'âme de ce jeune prince, qui donnait de si belles espérances. Il demande à son père Anchise ; "Quel est celui ci ? est-ce quelque descendant de la grande race de mes neveux ? quel concours l'environne ? quelle prestance ! mais la nuit noire enveloppe sa tête d'une ombre triste. *Sed nox atra caput tristi circumdat umbra.* Anchise lui répond : *O gnate, ingentem luctum ne quære tuorum*, o mon fils, ne cherche pas à connaître le grand deuil des tiens. *Ostendent terris hunc tantum fata neque ultra sinent.* Les destins ne feront que le montrer à la terre, et ne lui permettront pas de le posséder." Après avoir raconté le deuil qui accompagnerait ses funérailles, et les espérances qui descendaient avec lui dans la tombe, il s'écrie : "*Heu, miserande puer, si quâ fata aspera rumpas, tu Marcellus eris ;* hélas ! enfant digne de pitié, si tu peux de quelque manière vaincre le cruel destin, Marcellus tu seras." On dit qu'à ces mots, lorsque Virgile leur lut pour la première fois ce passage, Auguste et son épouse Livie s'affaissèrent de larmes et d'émotions.

Nous passons le long d'une multitude de tombeaux, creusés dans le flanc de la colline, et nous arrivons à la *Piscina Admirabilis*, admirable piscine en effet, ancien réservoir d'eau souterrain, dont les voûtes massives reposent sur 48 forts piliers, entre lesquels vous errez comme entre les arbres gigantesques d'une forêt féerique : on descend par deux escaliers de 33 marches, les murs ont la dureté du granit et du fer. C'est,

avec le Colisé, un des plus étonnants ouvrages qui restent, parfaitement conservés, de l'art titanesque des anciens Romains.

Monte, monte, nous voici sur le toît plat d'une maison de paysan ; asseyons-nous, et voyons : derrière nous Baies, Pouzzoles, les hauteurs de Pausilipe, la baie de Naples, devant nous la Méditerranée, l'île de Procida, l'île d'Ischia, où, en 1883, un tremblement de terre fit périr 4000 personnes. Sur ma droite je vois la montagne, le rocher que couronnait l'acropole de Cumes, rocher encore percé de galeries, de passages, de soupiraux. C'est là que Virgile place l'antre de la Sybille, qui a donné à Rome antique ses livres sybillins, et au monde ses caractères italiques. " Le flanc du rocher, dit-il, est taillé en forme d'un antre immense où conduisent cent larges entrées, cent portes, et d'où se précipitent cent voix, réponses de la Sybille. "*Excisum Eboicae latus ingens rupis in antrum, quo lati ducunt aditus centum, ostia centum ; unde ruunt totidem voces, responsa Sybillae.*

Lorsqu'Enée approcha de son antre, la Sybille s'écria : *Deus, ecce Deus,* " le dieu, voici le dieu. " Son visage changea de couleur, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, sa poitrine haletait, sa bouche écumait ; le son de sa voix n'avait plus rien de mortel. Une terreur froide courait par tous les membres des Troyens.

Enée lui demande quel sera le destin de sa race en Italie. La prophétesse rugit, elle fait des efforts pour secouer l'influence du dieu qui la possède, qui la tourmente, qui la dompte enfin. Les cent portes de la demeure s'ouvrent toutes grandes, il en sort cette réponse dans les airs : *Bella, horrida bella et Thybrim multo spumantem sanguine cerno.* Des guerres, je vois des guerres horribles et le Tibre écumant d'un sang abondant. "

Puis, en des termes plus ou moins clairs, elle prédit à Enée qu'il finira par s'établir dans les champs du Latium.

Alors le héros troyen lui demande la permission de descendre aux enfers, pour y aller voir son père Anchise. " D'y descendre, répond la devineresse, c'est facile, nuit et jour la porte en est ouverte ; mais d'en revenir, *hoc opus, hic labor est*; c'est là la difficulté." Cependant, il pourra faire ce voyage, s'il peut trouver, dans la forêt voisine, dans le feuillage épais d'un arbre touffu, le rameau dont les feuilles et la tige flexible sont d'or : *latet arbore opaca aureus et foliis et lento vemine ramus.* Auparavant, toutefois, elle l'avertit d'avoir à purifier sa flotte, souillée par le cadavre de son ami Misène, dont il ignorait la mort inopinée. L'imprudent, il avait eu l'audace de provoquer les dieux à jouer de la flute ; aussi, pour le punir, un Triton lui aurait fait boire l'onde amère, jusqu'à ce que mort s'en suive. Enée s'en revint vers les siens, triste et rêveur.

On se mit en frais d'aller couper dans la forêt, justement dans cette plaine qui gît à nos pieds, le bois nécessaire pour élever le bûcher funèbre sur lequel on devait brûler le corps de Misène. En entrant dans le dédale touffu, Enée aperçut deux colombes qui descendaient du ciel et vinrent se poser devant lui sur le gazon. Il reconnut les oiseaux de sa mère Vénus, et joyeux il leur adressa cette prière : " Oh ! soyez mes guides, et dirigez votre course par les airs à travers ce bois vers le lieu fécond qui produit le rameau précieux. Vous aussi, déesse ma mère, ne m'abandonnez pas en cette conjoncture difficile." Les colombes, voletant devant lui, à la fin vont se percher sur l'arbre d'où l'éclat miroitant de l'or brille à travers les branches, *super arbore sidunt, discolor unde auri per ramos aura refulsit.* Enée ne prit pas de temps à

s'en saisir, *corripit Aeneas extemplo*, et il le porte à la Sybille.

Cependant on procède aux funérailles de Misène. En en suivant le détail, nous ne pouvons ne pas remarquer plusieurs cérémonies que l'Eglise, sans doute les trouvant touchantes, a conservées des anciens rites païens, les pénétrant d'une signification mystique et céleste. Ou plutôt, ces rites n'étaient eux-mêmes que l'expression d'une piété naturelle, se rattachant aux souvenirs des vérités primitives. Ainsi ses compagnons déposent Misène sur son bûcher, comme aujourd'hui les parents ou les amis déposent leur défunt sur le catafalque dans nos temples ; ils jettent sur lui des draps de pourpre, comme nous faisons du drap mortuaire ; nos cierges allumés rappellent les torches et les feux du bûcher. Et quand on se prépare à descendre définitivement les cendres en terre, le prêtre troyen, comme de nos jours le ministre de Jésus-Christ, en fait trois fois le tour, asperge l'assemblée d'une eau légère, se servant à cette fin d'une branche d'olivier, et récite les dernières prières, *novissima verba*. Ne croiriez-vous pas assister à un *Libera* ?

At pius Aeneas ingenti mole sepulchrum
Imponit suaque arma viro remumque tubamque
Monte sub aereo, qui nunc Misenus ab illo
Dicitur aeternumque tenet per secula nomen.

Enée place la sépulcre de son ami sous le mole énorme d'un promontoire élevé ; et voilà pourquoi cette masse rocheuse, isolée, qui s'élève de la mer pittoresquement sur notre gauche, formant une des cornes du large hémicycle de la Baie de Naples, s'appelle encore aujourd'hui Cap Misène.

Perdu dans la contemplation de cette belle nature, enterré sous la succession de mes réminiscences classiques, j'oubliais

que nous avions le rameau d'or. "Vite, vite, Cicerone, comme la Sybille, conduis-moi aux portes de l'Averne." Au grand trot, nous descendons les hauteurs de Bacoli, nous retraversons Baies, nous longeons le lac Lucrin, et, par une route sauvage, nous atteignions l'Averne, bassin d'une lieue environ de circuit, site sévère, collines plantées de chataigniers, solitude du désert, ruines de toute part. Le sole tremble sous les pieds et sous les roues de notre attelage. Trois chiens accourent à notre rencontre en aboyant, je leur crie comme autrefois la prophétesse : *procul o procul este, profani, totoque absistite luco ;* allez-vous en, sales chiens, et laissez-nous nos mollets." Virgile dit :

Spelunca alta fuit vastoque immanis hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris.

La description convient encore parfaitement à ces lieux. La caverne est haute, la gueule en est gigantesque, elle est taillée dans la pierre, et les abords sombres du lac la protège, ainsi que les ténèbres des forêts.

Un gardien sort de sa cabane et s'avance vers nous. Sale la barbe inculte, les yeux surnois, en haillons, il me rappelle le Charon de Virgile :

Portitor has horrendus aquas et flumina servat,
Terribili squalore Charon, cui plurima mento
Canities inculta jacet, stant lumina flamma,
Sordidus ex humeris nodo dependet amictu.

Le nautonnier des enfers, d'abord inflexible, s'adoucit quand

il vit le rameau d'or. A la vue de quelques francs que je lui montrai, notre Charon devint on ne peut plus traitable. Il nous conduit, par un sentier de broussailles, à l'entrée de la caverne ; il ouvre la porte avec une grosse clef suspendue à sa ceinture, allume un flambeau, et s'enfonce dans l'ombre.

A cet endroit de son récit, Virgile s'arrête tout à-coup, et fait une invocation solennelle aux dieux qui ont tout pouvoir sur les âmes, aux ombres silencieuses, au chaos et à Phlegeton, aux lieux enveloppés au loin de ténèbres et de silence. Je fis mieux, j'invoquai Marie :

Ave Maris stella,
Iter para tutum,
Ut videntes Jesum
Semper collactemur.

Enée et la Sybille allaient seuls à travers les ombres obscures de la nuit, par les demeures et les royaumes solitaires de Pluton : tel on voyage dans les forêts sous la lumière incertaine de la lune, lorsque les ténèbres cachent le ciel et que la nuit sombre enlève aux objets leur couleur.

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram,
Perque domus Ditis vacuas et inania regna :
Quale per incertam lunam sub luce maligna
Est iter in silvis, ubi coelum condidit umbra
Juppiter et rebus nox abstulit atra colorem.

Le flambeau marchait devant nous, projetant sa lumière blafarde sur les voûtes calcaires à 6 ou 8 pieds audessus de nos têtes, sur les parois distantes l'une de l'autre de dix à douze

pieds. Nous avançons toujours, et la petite clarté de la porte nous apparait dans le lointain comme une étoile à travers la nuit. La caverne a bien 260 pas de longueur (je les ai comptés en m'en revenant) c'est-à-dire 780 pieds, plus de quatre arpents. A 220 pas de l'entrée, une fissure de $2\frac{1}{2}$ pieds de large, dans la paroi de droite, donne accès à une petite chambre carrée, qui est, elle, réellement " la porte des enfers. " Y attenant est une autre chambre, avec pavé en mosaïque, recouvert d'un pied d'eau chaude provenant d'une source thermale du voisinage : c'était le bain de la Sybille. Le guide s'offrit gracieusement à me prendre sur son dos pour me faire, à pieds secs, visiter cette salle. Je le remerciai infiniment. J'étais décidé à ne pas pousser plus loin ma course du côté des souterrains infernaux. Mieux vaut diriger son vol, ses aspirations et ses efforts vers le ciel éthèré.

D'un trait nous revînmes à la lumière du jour, et reprîmes le chemin de Naples en suivant les bords enchanteurs de la baie de Pouzzoles. La tête pleine des créations poétiques de Virgile, j'aurais pu ici me croire aux champs Elisées : lieux joyeux, gazon verdoyant, vergers plantureux, demeures heureuses, atmosphère large et libre, lumière pourprée, soleil brillant, Vésuve fumant, eaux rayonnantes.

Devenere locos laetos et amœna virecta
Fortunatorum nemorum sedesque beatas.
Largior hic campos aether et lumine vestit
Purpureo, solemque suum, sua sidera norunt.

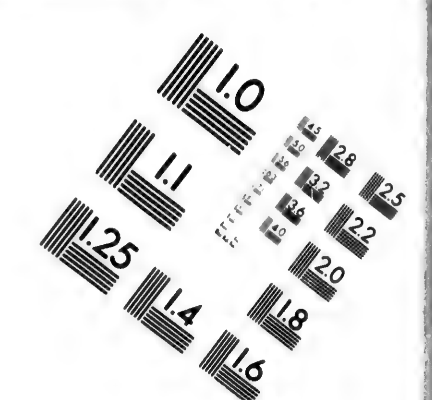
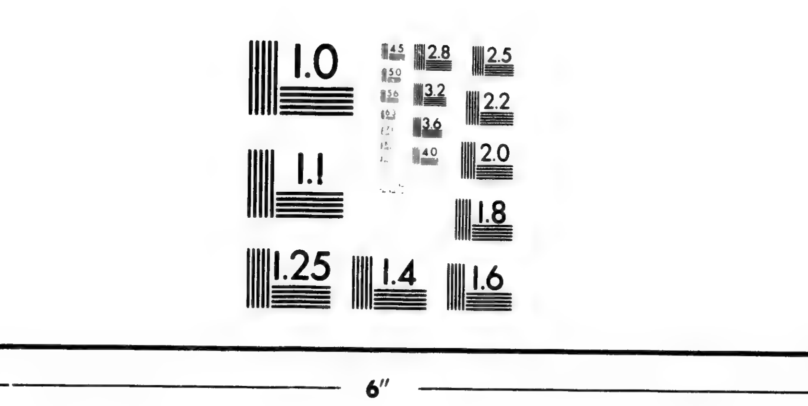
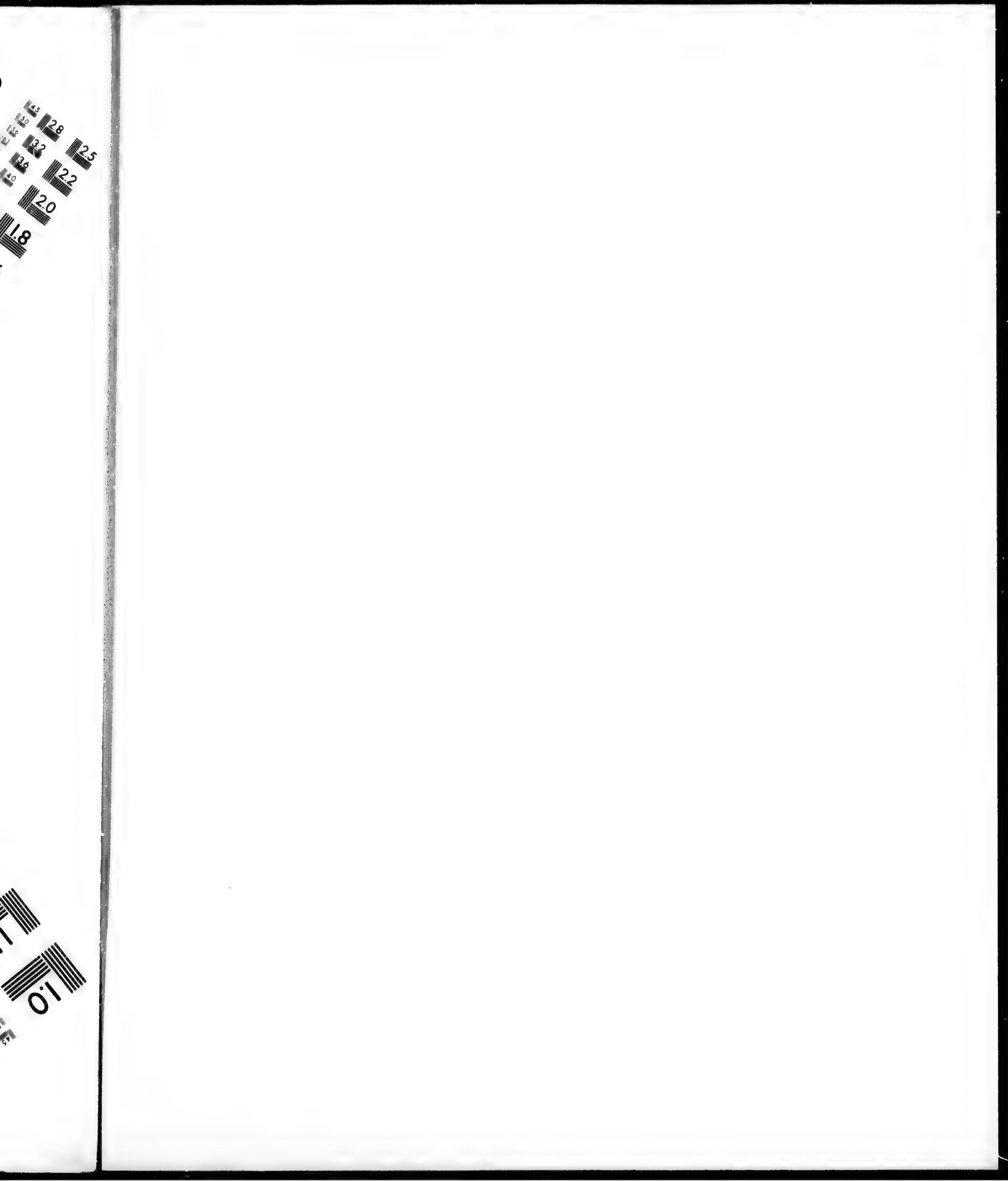


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



XIV

Un dimanche à Naples.

Samedi, 5 *décembre.* — Il pleut à verse, impossible de sortir, j'en suis heureux. Fatigué de ma longue excursion d'hier, je dormis tard ce matin ; puis, tranquillement, je passai le reste du jour à mettre mes notes en ordre, dans le but de vous faire partager mon plaisir, ne réussissant peut-être qu'à vous causer de l'ennui. Au moins, tenez-moi compte de ma bonne volonté.

Dimanche, 6 *décembre.* — Le repos d'hier m'a remis complètement. Aujourd'hui dimanche, en bon chrétien, je consacrai l'avant-midi toute entière à la prière. D'abord je dis la messe à Santa Chiara, comme je me rappelais que Philomène avait beaucoup aimé cette église brillante et si bien éclairée, et qu'elle y avait prié d'une manière toute particulière pour sa chère Clara. Moi aussi ; je fis large la part d'intention que j'ai eu ce matin, en offrant le saint sacrifice, en faveur de celle qui habite à douze arpents du lieu de ma naissance, près du Pont de l'Orme, sur les rives du Lac des Deux-Montagnes.

LAC DES DEUX MONTAGNES

Lac enchanteur, o lac des Deux Montagnes,
Toi, sur les bords duquel je vis le jour ;
Toujours j'aimai tes riantes campagnes,
Du toit natal le paisible séjour.
Que j'aime encore à revoir agréables
Tes rives, o Lac, pour moi pleines d'attraits,
Tes bords vêtus de bocages d'érables,
Tes bois si verts, tes ombrages si frais.

Aux jours d'antan, que d'heures enivrantes,
Tranquille, assis sur ton rivage heureux,
Je passai, Lac aux ondes miroitantes,
A contempler tes grands horizons bleus ;
Les deux sommets de tes monts admirables
Encor couverts de leurs vieilles forêts ;
Tes bords vêtus de bocages d'érables,
Tes bois si verts, tes ombrages si frais.

Je contemplais, dans le miroir des ondes,
Le firmament se reflétant d'azur,
Où le soleil s'éteignait sur le monde,
Le soir, dans un mystère clair-obscur ;
Ou, sous mes pieds, ondoyant sur les sables
L'astre des nuits baignait ses pâles traits ;
Ces bords vêtus de bocages d'érables,
Ces bois si verts, ces ombrages si frais.

Les souvenirs d'un passé plein de gloire
Se réveillaient sur la grève endormis :
Les Iroquois, enivrés de victoire,
Comme des loups chassaient leurs ennemis ;
L'apôtre, en ses courses infatigables,
Sanctifiait, promenant ses bienfaits,
Ces bords vêtus de bocages d'érables,
Ces bois si verts, ces ombrages si frais.

Le grand Champlain, sur son canot d'écorces,
D'un continent ouvrant les profondeurs,
Là, sous les pins, la nuit, refit ses forces
A la clarté de blafardes lueurs ;
Nouveau héros des héroiques fables,
Joliet vit, salua, passant près,
Ces bords vêtus de bocages d'érables,
Ces bois si verts, ces ombrages si frais.

Beaux jours d'été, jours de fraiche jeunesse,
Pourquoi couler vite comme ces flots ?
Arrêtez, jours de tranquille allégresse,
Trop tôt viendront les chagrins, les sanglots.
Il fait si bon, jouissances délectables,
De parcourir sans soucis, sans regrets,
Ces bords vêtus de bocages d'érables,
Ces bois si verts, ces ombrages si frais.

Mais l'avenir, par derrière son voile,
Apparaissait plein d'épouvantements :
Quelle sera là-haut pour moi l'étoile,
Brillant au sein de tous mes errements ?
Sondant de l'œil les ondes insondables,
Rêveur, cherchant la clef d'obscurs secrets,
Je parcourais ces bocages d'érables,
Ces bois si verts, ces ombrages si frais.

Soyez cet astre, Etoile bienfaisante
Dont la lumière éclaire au paradis ;
Toujours guidez, sur la mer inconstante,
Ma frêle barque au milieu des roulis ;
Et quelquefois, par des vents favorables ;
Ramenez la vers ces rives de paix,
Ces bords vêtus de bocages d'érables,
Ces bois si verts, ces ombrages si frais.

J'allai réciter bréviaire dans deux églises du voisinage, le Gesu et Saint Dominique. Le Gesu est éclatant de fresques de tableaux et de marbres, mais il est peut-être surchargé de richesses et de splendeurs. Certainement Saint-Ignace est ici surpassé par le somptueux Saint Dominique, avec ses dorures, ses colonnes accouplées, ses nombreuses chapelles ornées de magnifiques tombeaux, ses madones richement habillées, ses statues de rois normands couchés dans leurs armures, et son crucifix qui parla à Saint Thomas : "Bene scripsisti de me Thoma, quam ergo mercedem recepies ? — Non aliam nisi te."

Je ne pouvais quitter Naples sans faire une visite à son patron, Saint Janvier. Je laissai de côté l'examen de ce que j'avais déjà vu plusieurs fois, ses hautes tours, son gothique dans le style français, ses voûtes en ogives, et je me bornai à du nouveau : la chapelle de Saint Janvier, croix grecque surmontée d'une coupole, portique en marbre verdâtre, 8 autels, 42 colonnes de brocatel, tabernacle avec bas relief d'argent qui renferme le sang de St-Janvier ; 2e la confession de St-Janvier, avec colonnes antiques, où se trouve le tombeau du Saint ; 3e Ste Restituta, chapelle sur la gauche, qui fut l'ancienne cathédrale ; 4e enfin la chapelle Minutolo, que me fit visiter un sacristain, parlant avec une volubilité de pie un français rococo, c'était à crever de rire. Jugez-en vous-mêmes. Ce sacristain a eu l'audace d'imprimer son style baroque, et il a le toupet de vous le vendre un franc. Ci-annexée la petite brochure, dont j'ai collectionné ici les principales perles.

"...Le but auquel mire cette écrit n'est pas de donner une his-
" toire complète, ni de faire une description détaillée de la Cha-
" pelle, mais seulement de donner une touche en passant de ce
" qu'il y a de plus remarquable...Devant elle a une espace, qui
" lui appartient, où à droite de l'entrée il y avait une autre cha-

" pelle annexée, dédiée au Saint-Esprit, construite dans ce lieu-là
" dès l'an 1405, laquelle à instance de l'Eminentissime Cardinal
" Archevêque Philippe Giudice Caracciolo (qui vers l'an 1841 en-
" treprit le magnifique ouvrage du raccommodage et de l'ornement
" de toute la Cathédrale) fut pour nécessité de l'eurythmie d'ar-
" chitecture, avec le consentement du Prince de Canosa Fabrise
" Capece Minutolo, unique patron, remuée de ce lieu-là et trans-
" portée dans la Sacristie de la Chapelle, où présentement se trouve.
" Aux deux côtés du tombeau on voit en haut deux peintures à la
" fresque représentantes Jésus Christ ressuscité qui parait aux
" pieuses femmes, de Jésus crucifié avec les abois de la passion et
" mort...... Furent à 10 octobre 1721 ouverts les cercueils et parmi
" eux celui-là de l'archevêque Philippe Minutolo pour en extraire
" la dépouille mortelle et la transporter, comme il le fut, dans
" l'hypogée de la Chapelle, c'est-à-dire dans la chambre souterraine
" de la sacristie. C'étaient passés 420 ans de la mort, et en sont pas-
" sés encore 162 de l'exhumation jusqu'aujourd'hui, en tout 582, ou
" peu moins de six siècles, et malgré cela le cadavre de l'archevê-
" que Philippe fut trouvé intact, et on le conserve avec le bras droit
" encore flexible, avec les mains et la poitrine souples, et avec la
" face, sauf l'extrémité du nez, qui conserve presque sa physiono-
" mie naturelle. On l'admire en tel état en un cercueil en bois et
" vêtu avec des habits pontificaux. Celui-ci ascendut à si haute
" dignité par la sublimité de ses talents, par l'innocence de ses
" mœurs et pour l'habileté en traiter les affaires......... Il est aussi
" digne d'être élevé ce que l'histoire registre de ce très renommé
" Prélat (Giudice Caracciolo). Lui chanoine dans la métropoli-
" taine, très savant en lois, devint très cher au premier roi Charles
" d'Anjou, qui le distingua avec la charge de son familier et con-
" seiller intime d'état. Il fut de ce Roi-là envoyé orateur au Pape
" en Viterbe en 1171, et depuis en Florence à la République de
" Pise. Ascendu au trône archiépiscopal de Naples, et survenue
" dans le même temps la mort de roi Charles I d'Anjou et la capti-

" vité de Charles II, son fils, il intervint avec les premiers Seigneurs " du Royaume dans le célèbre Parlement de Melfi, où beaucoup de " capitres s'établirent pour le bon gouvernement du Royaume ...... " En achevant cette relation il est utile de faire relever que de " l'incontestable célébrité de la chapelle Minutolo pour le mérite " de tant d'œuvres artistiques, et d'anciennes peintures historiques, " il y a en grand nombre des écrivains de tous les temps aussi " italiens que étrangers, comme on peut les voir soit du discours " historique de Sersale, soit de la relation du Celano, avec les " additions y faites par Jean-Baptiste Chiarini en 1856. — Naples, " 30 mai 1894. "

A 3 heures, départ pour Rome. Je lis deux heures, je pense trois heures, de 5 à 8 : car, que faire autre chose que penser dans un compartiment, faiblement éclairé au plafond par une lampe qui ne donne guère plus de lumière qu'une veilleuse.

A 8½ heures par une pluie battante, j'entre à la Milazzo, reçu à la porte par la supérieure et son chapelain. Bon feu dans la cheminé, contentement au cœur, joyeuses conversations sur les lèvres. Huit lettres m'attendaient : trois de P., journal du 16 au 22 novembre avec le quatrième fascicule du voyage de Californie, une de sœur S., une de mademoiselle H., une de M. Payette, deux de M. Dugas : régal de bonnes nouvelles qui me servit de réveillon, comme la veillée devait se prolonger jusqu'à onze heures et demie. Bon soir !

XV.

Les fruits verts

Lundi, 7 *décembre.* — Lecture des journaux arrivés ici pendant mon absence jusqu'à dix heures, alors que, avec M. Desrosiers, je me rends chez M. Drolet. De là, M. Desrosiers porte chez le relieur mes livres de sainte Philomène, apportés de Mugnano, que je fais relier en quatre volumes, pendant que, en compagnie de M. Drolet, je me rends à l'ambassade anglaise.

Après dîner, alors que M. Desrosiers, en bon romain, (car on n'est pas pour rien chapelain dans la Ville Eternelle, sur le Viminal, près des Esquilies, en vue du Vatican) en bon romain, prenait sa *siesta*, le facteur me fit demander au parloir et me remit, enregistrée, cachetée sur toutes les coutures, une lettre grosse......... de choses.

M. Desrosiers revient à sa connaissance, et à ma chambre. Il savait que le facteur devait venir, comme il s'était présenté avant-midi durant mon absence, et avait dit qu'il reviendrait vers deux heures. " Votre lettre n'est pas arrivée ? " Je ne voulais pas interrompre par une distraction qui aurait pu être longue mon travail, ni le sien, je répondis : " A deux heures, pas de facteur. " En effet, il était venu à trois heures. " Qu'allez-vous faire, s'il ne vient pas ? — Si je n'ai pas ma lettre ce soir, j'irai la chercher demain. " Puis nous remîmes la main à la plume, le nez sur le papier, et *griche*, *griche* pendant deux heures, sans qu'il se doutât que la lettre attendue gissait éventrée dans le tiroir de la commode. Après souper, j'expliquai cette réticence. Voilà bien des lignes pour dire peu de choses. *Much ado for nothing.* Mais la conversation n'est-elle pas com-

posée de riens ? paillettes d'or dans le sable, grains de blé dans le son, étincelle dans les veines du caillou, électricité dans la motte de charbon de terre.

A *M. J. G. P.*—"Mon cher ami,...... Les gazettes viennent de nous apporter la bonne nouvelle de l'heureuse traversée de Mgr Fabre, et de lagrande amélioration produite dans l'état de sa santé. Si elles peuvent ne pas nous tromper ! ma foi diminue de jour en jour dans la véracité de leurs informations. Ceci ne s'adressent pas à toutes les gazettes, mais malheureusement à un trop grand nombre. Quoiqu'elles en disent, mes affaires sont bonnes, ma position inattaquable, ma ligne de conduite droite, mon petit canot glissant sur l'eau si doucement que personne n'en entend le bruit, si bien qu'à la fin ceux qui ont la vue courte se disent entr'eux : il n'y a pas de canot........ "

M. G. D. — " Mon cher ami, j'ai été absent cinq jours du côté de Naples, etc.; en rentrant à la Milazzo, je trouve vos deux lettres, celle du 20 et celle du 23 de novembre dernier.

D'écoles séparées, après les deux jugements du Conseil Privé il n'y avait pas à y penser, du moins quant à la juridiction (absolue et incontestable) qu'aurait le gouvernement d'Ottawa pour les rétablir : la loi Greenway avait été déclarée *intra vires.*

Seulement, d'après ces jugements, le gouverneur général en conseil avait le droit de supplémenter (ou autre chose semblable) la loi scolaire du Manitoba, de manière à réparer les griefs

des Catholiques à qui on avait enlevé des privilèges reconnus depuis 1870.

Le règlement actuel est-il le meilleur que l'on pourrait désirer *en principe ?* Aucun catholique ne répondra *oui.*

En pratique, étant données les circonstances, est-il acceptable ? *oui,* répondront un très grand nombre. Ils penseront qu'il apportera une grande amélioration à la situation pénible du moment pour les Catholiques du Manitoba, et qu'il pourra servir de base pour des améliorations futures. Accepter, avec entente de revenir à la charge, quand les passions seront calmées.

Si on n'accepte pas, que va-t-il advenir ? Fonder des écoles paroissiales ? pourra-t-on les soutenir longtemps ? Renverser le gouvernement actuel ? le pourra-t-on ? Supposé qu'on y réussisse, aura-t-on mieux du gouvernement qui lui succèdera ?

Est-il permis de trouver ce règlement insuffisant, et de l'opposer ? mais sans doute, les libertés sont libres ; et si, dans cette opposition, on se fait du bien, tant mieux ; si on se fait du mal, tant pis.

Les évêques peuvent-ils l'opposer, même au nom de la grande influence qui s'attache à leur caractère et à leur haute position sociale ? Personne ne le niera *in se.* C'est affaire de prudence, de sagesse, d'opportunité : en résultera-t-il du bien ?

Doivent-ils, dans la circonstance, l'opposer au nom de la conscience, du péché grave, de la damnation éternelle ?...... trois petits points.

Mon Dieu, donnez-nous votre esprit de conseil, de modération et de force. Votre ami dévoué."

Mardi, 8 *décembre.* — Immaculée Conception, grande fête.

Nous avions projeté une promenade, les imprévus en ont décidé autrement et ont fait que ce fût une de nos journées les plus occupées à la maison.

Je rentrai de ma promenade avec dix livres nouveaux, bien reliés, " Le voyage d'Anacharsis en Grèce " et le " Roland Furieux d'Arioste ", 3 francs.

Nous avons reçu une bien mauvaise nouvelle. Un télégramme arrivait ce matin à Rome de Montréal : " Mgr Fabre, en danger, demande bénédiction papale. " Le Pape l'a accordée de suite, et de suite le cable l'a fait savoir au Canada. Je ne puis pas dire que j'ai été pris par surprise, mais nous nous plasiions à espérer, et les derniers journaux reçus nous confirmaient dans nos espérances. Nous aimons à compter sur la forte constitution de Monseigneur l'Archevêque, et surtout sur les nombreuses prières qui doivent se faire pour le rétablissement de sa santé. Je regrette qu'il ne se soit pas rendu jusqu'à Rome. Le voyage aurait été moins fatiguant de Paris ici que n'a dû l'être la traversée ; il aurait trouvé à la Milazzo les soins qui ont ramené Mgr Larocque. Le voyage sur mer, par le détroit de Gibraltar, se serait fait dans une latitude plus douce. De ce côté-là, je n'ai pas à me faire le reproche d'avoir caché ma pensée. Dieu en a décidé autrement, ses desseins sont insondables. C'est peut-être mieux que d'autres conseils aient triomphé. S'il eut fallu que les miens prévalussent, et qu'un danger fût survenu à Rome, j'aurais porté une bien grande responsabilité. Nous ne pouvons nous faire à l'idée qu'il n'y a plus d'espoir. Que se passe-t-il à l'heure qu'il est ? Quand cette lettre vous parviendra, quel changement se sera produit ? Sera-ce pour le pire ou pour le mieux ? L'inquiétude est chose cruelle. Nous n'avons qu'un recours à cette distance, la prière,

prière que nous avons tâché de faire fervente à la bénédiction du Saint Sacrement que M. Desrosiers vient de chanter. *Salvum fac, Domine, servum tuum.*

Mercredi, 9 *décembre.* — A 10 heures, nous entrions au Quirinal pour en sortir à trois, ayant dîné là, traités au Falerne. Petite visite au Supérieur du Collège Canadien, où il fut question exclusivement de la maladie de Mgr Fabre, la grande, la seule, la triste nouvelle qui inquiète le Canada de Rome.

En entrant, je trouve sur la table le journal du 23 et 24 novembre ; hier soir arrivait celui du 25 et 26. C'est la première fois que la poste cette année m'a joué ce tour de transposition ; encore est-ce celle de Rome, car évidemment les deux enveloppes ont fait la traversée ensemble.

Le reste de l'après-midi se passe pour moi à parcourir 25 gazettes accumulées depuis mon départ pour Mugnano, et pour M. Desrosiers à y découper les articles indiqués. Je m'amuse à voir les avancés contradictoires ou inexacts des journaux à mon endroit. L'un dit " qu'ayant fait fiasco, j'ai cependant obtenu que le Vatican reste neutre. " Drôle de fiasco tout de même. Un autre annonce le 25 de novembre " qu'ayant secoué la poussière de mes sandales, j'ai quitté la ville aux Sept Collines. " Cependant, quinze jours après, j'ignore moi-même quand j'en partirai. Pauvres lecteurs, comme vous êtes bien informés ! Quand je vois dans un journal un article qui n'est pas signé d'un nom responsable, je suis porté de suite à me demander : est-ce bien vrai ? La connaissance de la politique que poursuit le journal, m'aide plus dans ce cas-là à arriver à la vérité que les lignes que je lis. Combien, chaque jour, boivent tout ce qu'on leur sert, indistinctement, eau claire

eau troublée, couleuvres et lézards. Et pourtant trompés toujours, toujours ils ne se fatiguent point de croire aveuglement.

Jeudi, 10 *décembre*. — Journée de pluie et d'écriture, du matin au soir. Une seule sortie, à la poste pour faire enregistrer une lettre pour un gros bonnet. Le jeune Prendergast vint veiller. M. Desrosiers d'abord, moi ensuite, nous lûmes d'un trait le quatrième fascicule de Californie, la description de la mer et celle d'Oakland frappèrent tout particulièrement le jeune canadien.

Vendredi, 11 *décembre*. — Grande journée d'écriture à deux. Il fait beau, nous sortons pour notre promenade. Pendant que M. Desrosiers est allé à la Banque, j'examine les livres dans un magasin de bouquins. Comme un ivrogne incorrigible, il me faut de temps en temps faire un excès, une fête de vieux livres, ce qui pour moi vaut mieux que le vieux cognac. Résultat de l'examen, 72 volumes in-12, reliés en fort cuir, pour le prix de $3 60, c'est-à-dire 5 centins le volume. M Desrosiers est content de lui. Après qu'il fut arriver de chez son banquier, il m'aida à fouiller ce fouillis ; tout en travaillant pour moi, il ne s'oubliait pas. Il me subtilisa deux volumes, en cachette. Sous prétexte que *nous* achetions beaucoup, il se fit donner pour 5 cents "Rome et Lorette" de Louis Veuillot, et un choix des comédies de Molière, que je n'aurais pas dédaigné. Je ne puis lui en vouloir, ayant eu pour 18 francs une valeur réelle d'au moins $80.00. Ah ! si j'avais le temps et si j'avais de l'argent, quelle belle bibliothèque je pourrais me monter. Heureusement peut-être que temps et argent me manquent, le presbytère de St-Lin deviendrait trop petit.

Samedi, 12 *décembre*. — Journée d'éternelles écritures. Visite de M. D. Arrivée de P. du 27, 28 et 29 de novembre, en compagnie de la lettre anglaise de Portland, sans compter le Dr Leclaire, et M. Dugas en double.

Promenade, dont le but réel était de prendre l'air et de nous redresser les reins courbés du matin au soir sur notre table, dont le but apparent était d'aller chez le relieur chercher les livres de Sainte Philomène : ils seront un ornement pour la bibliothèque du petit bureau. Voulant nous en revenir par un chemin nouveau, nous traversâmes les murs de la ville sans nous en apercevoir, et nous nous enfonçâmes dans les faubourgs du côté de Sainte Agnès, ce qui nous valut une marche d'au moins une lieue et demie. En entrant, il faisait bon pour moi de me jeter dans mon fauteuil, auprès du feu, avant de reprendre la plume, cette plume fatiguée, qui ne fait plus que tracer des caractères hyéroglyphiques. Celle de M. Desrosiers tient bon, et continue à courir comme les premiers jours. Aussi la sienne n'a que vingt sept ans, la mienne passe la cinquantaine. Poursuivie par Astaroth, elle a attrapé bien des coups dans sa vie : elle a été cassée, épointée, ébréchée, heureuse encore, grâce à la vigueur de son acier, de n'avoir pas été *décollée* en maints violents accidents.

Dimanche, 13 *Décembre*.—Pluie, tristesse ,écritures sempiternelles, chambre gardée tout le jour, J'ai suspendu le mémoire, pour satisfaire aux devoirs journaliers de la vie et aux exigeances de ma correspondance. J'ai écrit, bien comptées, douze lettres à part ce journal : après quoi, j'ai décidé de me reposer jusqu'au soir, soir qui n'est pas loin.

Bien chanceux, après tout, de pouvoir travailler. Le travail

vaut mieux que la maladie. Celle de Mgr Fabre nous inquiète, nous en parlons dix fois par jour. Les nouvelles viennent trop lentement, à notre goût. Nous n'avons les journaux que du 1er de décembre, lesquels ne sont pas alarmants ; mais nous savons que, le 7, on a télégraphié qu'il y avait danger. Et depuis ?... et quand vous arrivera cette lettre ?... O Dieu, maître de la vie et de la mort, conservez-nous encore quelque temps au moins, dans ces jours difficiles, celui dont la conduite s'inspirait de votre sagesse et de votre conseil.

A *M. G. D.*—"Mon cher ami, vos deux lettres du 26 et du 29 novembre dernier sont arrivées en même temps : ce sont, ni plus ni moins, deux pages de philosophie historique. C'est bien dommage que ceux qui pensent ne soient pas toujours en position de faire passer leurs pensées dans les faits. Que voulez-vous ? les choses de ce monde sont de leur nature incomplètes. N'importe, pensez, parlez, il en restera toujours quelque chose.

On s'emballe avec des riens. Il ne s'agit pas d'approuver ce qui n'est pas une justice complète, mais bien de voir si, dans les circonstances, il est mieux de l'accepter, avec modification, sous toute réserve. Pas plus malin que cela. Avons-nous gagné en une même année, dans la Province de Québec, toutes nos libertés civiles et religieuses ? nous les avons juxtaposées, successivement, pièce à pièce. On peut très bien protester, puis donner *fair play*, attendant de meilleurs jours pour reprendre le terrain perdu. Pour croire que l'on peut rétablir actuellement au Manitoba les écoles séparées d'avant 1890, c'est ne pas connaître l'opinion publique, ni dans Ontario, où l'on est surrexcité, ni dans Québec où l'on est fatigué.

Entreprendre cette campagne, c'est marcher à une défaite

Et puis... le bec à l'eau. Excusez, c'est la douzième lettre que j'écris aujourd'hui. Je suis plongé dans un grand, grand mémoire. Votre tout dévoué.

XVI.

Deuxième lettre aux paroissiens de Saint-Lin

13, via Milazzo, Rome, 13 décembre 1896.

MES CHERS FRÈRES,

Je pensais pouvoir retourner plus tôt au milieu de vous, voilà la raison de mon long silence. Mais comme je vois que le devoir va me retenir encore quelque temps dans la Ville Eternelle, je ne veux pas laisser passer cette circonstance solennelle du nouvel an sans vous écrire quelques mots......

Je suis loin de vous, mais je pense à vous, il ne se passe pas de jour que je ne prie pour vous dans quelqu'un de ces nombreux sanctuaires que renferme la ville des Papes, et que j'ai le plaisir de revoir en compagnie d'un ami fidèle, d'un prêtre qui vous est bien dévoué, M. Placide Desrosiers, ancien vicaire de Saint-Lin. Je suis loin de vous, mais je sais ce qui se passe au milieu de vous. Je sais que les exercices des Quarante-Heures ont été suivis avec beaucoup de piété, que les cérémonies y ont été aussi belles que d'habitude, qu'il s'y est fait 2,550 communions, que des hommes de bonne volonté ont passé en grand nombre la nuit devant le Saint-Sacrement. Je sais que durant le mois de novembre vous n'avez pas oublié

vos défunts, et que les quêtes de la Toussaint, étant donnée la rareté de l'argent cet automne, ont été très généreuses. Que Dieu vous rende votre charité.

A propos de charité, vous avez dans votre village une maison de bénédiction, la maison des pauvres, que vous avez soutenue jusqu'ici libéralement, et personne n'en a été appauvri. Je ne doute pas que vous soyez prêts à lui continuer votre protection, et que vous saurez répondre dans la mesure de vos moyens aux appels que l'on pourrait vous faire en sa faveur. Je n'ai pas oublié le spectacle touchant que nous donnait l'hiver dernier une côte toute entière, dont chaque habitant apportait un voyage de bois aux pauvres de Jésus-Christ. Pourquoi une autre côte cette année ne suivrait-elle pas cet exemple ?

Vous écrivant, je ne puis pas ne pas vous mettre en garde, encore une fois, contre les rumeurs insensées que répandent à mon endroit des personnes mal informées ou pas informées du tout. Leurs nombreuses contradictions, du jour au lendemain, ont dû vous apprendre quel dégré de foi vous devez ajouter à leurs informations. Je ne suis pas dans l'habitude d'aller conter mes secrets à tout venant. Ma vie ne m'appartient pas, elle n'appartient à aucun intérêt humain ; je l'ai consacrée au service de la vérité, et non des hommes quels qu'ils soient, au service de la pure doctrine épiscopale, la source de notre foi catholique, le soutient de la nation. Avec la grâce de Dieu, rien ne se fera dévier de ma voie, ni les insinuations, ni les mauvaises interprétations, ni les insultes ; au contraire, elles ont pour résultat de m'encourager, parce que je sais que sur cette terre de misère les œuvres de Dieu se font toujours au milieu des difficultés. Je respecte mes supérieurs ecclésias-

tiques et je les aime ; je vous souhaite à tous le même respect pour votre curé que votre curé a pour son évêque, ni plus ni moins.

Notre évêque, Dieu l'éprouve grandement dans sa santé. Prions pour lui. Demandons au Seigneur qu'il nous conserve encore longtemps cette homme de bonté, d'humilité, de prière et de foi, afin qu'il puisse continuer et parfaire les œuvres qu'il a commencées, et poursuivies par sa plus grande gloire.

C'est une pieuse coutume de notre pays que, au jour de l'an, le père les mains levées au ciel bénisse sa famille agenouillée. Une paroisse est une grande famille, dont le curé est le père, et les paroissiens les nombreux enfants. Donc, avec bonheur, dans toute l'effusion de mon âme, je vous bénis, vous, vos enfants, vos biens, vos projets, vos espérances. Si, dans l'accomplissement de ce que je croyais être mon devoir, j'ai fait de la peine à quelqu'un, qu'il soit persuadé que je n'en ai pas eu le dessein ; si d'un autre côté quelques-uns (et ceux-là seraient bien peu nombreux) avaient eu l'intention de me peiner, je leur pardonne, je les bénis doublement. Qu'ils s'éloignent de leurs têtes ces malheurs, ces revers de fortune, ces insuccès qui poursuivent généralement en ce monde ceux qui ne respectent pas leur père : "Père et mère tu honoreras afin de vivre longuement." Que la bénédiction du Père, que l'amour du Fils et que la grâce du Saint-Esprit descendent sur vous tous, et y demeurent éternellement.

XVII.

Les Fruits Mûrs.

Lundi, 14 *décembre.*—Avant-midi d'écritures. Après-midi nous partons ensemble ; puis, nous séparant, M. Desrosiers se dirige vers St-Pierre, j'arrête à l'hôtel du Quirinal. Avec M. Drolet, je me rends au Palais Corsini, où un jeune peintre canadien, M. St-Charles, copie pour lui une madone de Dulci ; de là, à Montorio pour voir la caserne que le colonel habita lorsqu'il était zouave ; de là, au sommet du Janicule où trône la statue de Garibaldi regardant avec audace ce Vatican qui a résisté à ses coups : de là, au Quirinal où je laisse le chevalier de St-Grégoire ; de là, à la Milazzo, où je trouve M. Desrosiers à écrire. Je fais de même jusqu'au souper.

Le *Monde,* du 28 novembre, dit que je dois rester à Rome jusqu'au mois d'avril. Il a bien changé d'opinion en peu de jours. Le 26, d'après lui, j'avais secoué la poussière de mes sandales sur la ville aux Sept-Collines, et, disait-il, c'était mauvais signe. Maintenant, toujours d'après lui, que j'en ai ici pour jusqu'au printemps, est-ce bon signe ? Non, pas du tout. Si c'est noir, mauvais signe ; si c'est blanc, mauvais signe. Pauvres lecteurs, si vous êtes obligés de penser comme votre journal, je vous plains. Allons donc, messieurs, avouez que vous ne savez rien.

Mardi, 15 *décembre.*—Hier soir, après souper, M. Prendergast vint veiller. M. Desrosiers me dit : "Contez-nous un conte. Je contai *Jean de Calais,* 25 minutes. M. Prendergast ajouta : "C'est trop intéressant, contez-en un autre." Je contai *Parle, mon ami Parle,* 25 minutes. "Encore un,

encore un." Je contai *Pototoum, Pototoum*, mais si long que le sommeil descendit sur tous les yeux, et nous nous séparâmes de guerre lasse.

Avant-midi, écritures. Après-dîner, nous prîmes le chemin du Campo Verano, une demie-heure ; nous fîmes le tour de la *Cortile* seulement, jetant un coup d'œil sur ces chefs d'œuvre de goût, de tristesse et de graves pensées, une demie heure ; nous revînmes, une demie-heure : presque tout le temps en silence. Je crois que nous faisions la même méditation. Où sont ceux qui nous ont devancés ? Pour moi, plus de père, plus de mère, aucun de ceux qui étaient l'objet de mes affections d'enfance et de jeunesse. Tous au cimetière. Partout l'isolement, l'indifférence, des attaches sans racines, des connaissances de passage, des relations d'intérêt, des rencontres de hasard. Heureusement qu'il me reste Saint Lin, petit coin où repousse la survivance des souvenirs enterrés, et se fortifient des liens qui rattachent à la vie.

M. Desrosiers entre dans ma chambre avant moi. Il met sur la table une vieille enveloppe de P. Comme j'ouvre la porte, il s'écrie : "des nouvelles, des nouvelles." Il disait la vérité sans le savoir. Imaginez-vous que M. Martel du 27 novembre, toujours humble, toujours sans bruit, s'était si bien blotti dans le coin de cette enveloppe, jetée au panier, qu'il était passé inaperçu samedi dernier. Le voilà au grand jour, nous lui faisons fête. Il nous parle de Ste-Sophie, etc., etc. Je terminai par cette réflexion : "Allez dire maintenant qu'il n'y a pas de Providence ! — Oui, continue mon compagnon, une Providence qui s'occupe jusque des petites choses, des petites personnes, des petites pipes, des petites lettres."

Nous reprîmes la plume pour ne la quitter qu'au souper, et,

après souper, jusqu'à 10 heures de nuit.

Mercredi, 16 *décembre*.—Ce matin à 4 heures debout, à l'ouvrage, à la plume. Après messe et déjeûner, plume jusqu'au dîner. Cependant, comme les travailleurs au champ, nous fumons une pipe de temps en temps ; c'est ce que nous faisions, lorsqu'entra Philomène, du 30 novembre au 4 décembre, suivie de M. Dugas et de M. Payette : distraction qui remit notre main fatiguée et nos esprits tendus.

A 3 heures, avec un ami, chez Befani : "Combien pour un mémoire grand format de 150 pages, tant de copies, livrable au jour de l'an.—C'est bien vite, il n'y a plus que quatorze jours, y compris plusieurs fêtes.—Il me le faut.—Tel prix.—Trop cher.—Tel prix.—Trop cher.—Combien voulez-vous donner.—150 piastres.—C'est bon.—Voici quarante pages de copie. Demain à 4 heures, je viendrai corriger les épreuves, et chaque jour la même heure me trouvera à votre bureau." Ça promet deux semaines on ne peut plus occupées, et une fête de Noël sans loisir.

En entrant, je trouve au salon Mademoiselle Martin-Perret. "Nous sommes déjà venus vous voir deux fois. Comment est cette chère mademoiselle Legault ?" Je lui lus une de ses lettres. Elle ne tarissait pas d'éloges sur son compte. M. Desrosiers vint nous trouver. Parle, parle, sur les Montagnes Rocheuses, sur la mer, sur mon épaule luxée, sur ceci, sur cela, une heure se passe. Elle me quitte vingt minutes avant souper, juste à temps pour me permettre de finir cette page et vous dire bonjour avant l'heure de la malle.

Jeudi, 17 *décembre*.—Je me lève, ou plutôt je ne me lève pas, avec un mal de gorge, conséquence de mon excursion au Janicule, lundi, au grand air, trop légèrement ha-

billé. Je ne sortirai pas de la journée.

M. Desrosiers veut bien faire mes commissions : avant-midi, à l'Hotel du Quirinal ; après-midi chez Befani, d'où il rapporte les premières épreuves du *grand* mémoire en éclosion. Nous les corrigeons ensemble.

Tout de même, j'ai pu faire encore une assez bonne journée d'écriture. Mr Tarnassi est venu me faire visite, il part demain à neuf heures pour La Haye. M. D. vint faire son tour, M. Desrosiers est allé au salon, et je me suis fait excuser, enterré que je suis dans l'ouvrage.

Hier soir, M. Prendergast vint veiller pour avoir un conte. Je lui contai d'abord l'histoire de Baptiste Surprenant : "Je parle ben, moé, hein ?" puis le conte de *Jacob*. Nous redevenons enfants. Les hommes sont de grands enfants, il n'y a de véritables grands hommes que les saints, parce qu'ils échappent en grande partie à la petitesse des mortels pour se rattacher à la grandeur du Dieu immortel.

A M. G. D. — " Mon cher ami, reçu votre lettre du 2 de décembre, hier, et plusieurs découpures, dont une probablement de vous sur le bavardage des gazettes. Exemple : M. Proulx a secoué la poussière de ses sandales sur les Sept Collines et est parti de Rome, mauvais signe. (Le *Monde* du 26 de novembre). M. Proulx ne reviendra pas avant le mois d'avril, mauvais signe (Le *Monde* du 28 novembre). Quoiqu'il arrive, toujours mauvais signe."

A M. J. G. P. — " Mon cher ami. J'ai reçu hier votre

lettre du 4 de décembre. Je vous remercie des détails que vous m'avez donnés sur la maladie de Mgr Fabre. Vous comprenez jusqu'à quel point nous sommes anxieux, nous n'avons rien appris depuis le 8 du courant, qu'arrivait un télégramme demandant une bénédiction papale pour Monseigneur en danger. Nous espérons toujours, je ne puis me faire à l'idée de le voir disparaître de la scène. Ce serait un grand vide dans mon existence, ajouté à d'autres vides. Ainsi Dieu nous prépare au départ .... "

Vendredi, 18 *novembre*. — Journée de pluie. Mon rhume m'empêche de sortir. J'écris toute la journée. M. Desrosiers va porter des épreuves le matin, et en chercher le soir. M. D. vient faire une visite. M. Prendergast veille avec nous : je conte " L'enfant Perdu. "

Samedi, 19 *décembre*. — Journée qui ressemble à celle d'hier comme une goutte d'eau à une goutte d'eau : pluie, écritures, rhume, deux sorties de M. Desrosiers, M. D. et M. Prendergast. Je reçois une visite de Philomène du 4, 5 et 6 décembre, de mademoiselle Harvey du 6, de M. Payette, de M. Dugas et du juge Dubuc. C'est *short*, est-ce *sweet* ?

Dimanche, 20 *décembre*. — Proverbe :

Qui veut être pratique
Ménage sa bourrique.

La mienne ne fera rien aujourd'hui, au balai le mémoire ; laissons reposer le cerveau en travail continuel depuis douze jours,

et livrons-nous à la paresse, à la prière et à l'amitié.

Je commence par la paresse. Comme la Mère supérieure m'avait demandé de ne dire la messe qu'à 8 heures, pour la commodité des sœurs qui ne peuvent assister à la messe de communauté, je dormis jusqu'à sept.

Continuons par la prière. Après mon déjeuner, je dis à M. Desrosiers : " Allons à la grand'messe à l'église des Allemands, là où l'on chante si bien le plain-chant, où je pris l'idée de faire chanter à Saint-Lin tout le peuple aux offices. " A 10 heures, nous entrions à Sancta Maria de l'Anima. Un prêtre prêchait dans la langue de Goëthe. Je me plaçai derrière une colonne, et je lus et digérai une méditation sur la " Vie du Juste. " Voici les pensées qui m'en restent.

" Le juste vit en Jésus-Christ. Vivre en Jésus, c'est une vie de foi. C'est croire en sa sagesse, en sa bonté, et s'y reposer. C'est ne se point troubler, car la protection qui couvre le juste est toute-puissante ; ne point se laisser ébranler, car on est appuyé sur un roc immuable. C'est dormir dans les bras paternels de Dieu au sein de la tempête ; être tranquille et serein au fort de la persécution. Foin d'Astaroth ! C'est travailler pour Dieu, sous sa bénédiction ; c'est se laisser conduire par lui dans les entreprises, les voyages et la grande traversée de la terre au ciel. C'est le faire entrer dans nos joies ; c'est souffrir avec résignation, avec allégresse pour sa gloire. C'est ne former de desseins qu'avec lui et pour lui C'est vivre pour ses intérêts. Puisque les nôtres sont les siens, qu'il nous porte en nos faiblesses, qu'il prévient nos désirs, qu'il nous couvre de sa protection et prend de nous un soin jaloux, que pourrions-nous faire de mieux ? Le juste se livre à Jésus, et à nul autre avec son corps et ses membres, son

âme et ses facultés, ses sens intérieurs et extérieurs, ses biens, ses ressources naturelles et surnaturelles. Puis la foi conduit à la confiance, et la confiance conduit à l'amour, l'amour qui est plus fort que la mort."

Le prêtre prêchait toujours. Je pris mon Imitation de Jésus-Christ, et l'ouvrit au hasard. Je tombai sur le chapitre XLIII du livre III, dont chaque parole descendait sur mon âme comme une rosée, entr'autres celles-ci : "Soyez attentif à mes paroles qui enflamment le cœur, éclairent, attendrissent l'âme, et la remplissent de consolation. C'est moi qui donne à l'homme la science, et qui éclaire l'intelligence des petits enfants, plus que l'homme ne le pourrait par aucun enseignement. C'est moi qui, en un moment, élève l'âme humble, et la fait pénétrer plus avant dans la vérité éternelle que ne le pourrait celui qui aurait étudié dix années dans les écoles. J'enseigne sans bruit de paroles, sans embarras d'opinions, sans faste, sans arguments, sans disputes. Les livres parlent à tous le même langage, mais ils ne produisent pas sur tous les mêmes impressions, parce que moi seul j'enseigne la vérité au dedans, je scrute les cœurs, je pénètre les pensées, j'excite à agir et je distribue mes dons à chacun, selon qu'il me plait."

Le sermon était fini. On donna la bénédiction du Saint Sacrement. Chant des Litanies à ravir. Je priai pour mon évêque, pour que Dieu nous le conserve. Je ne puis me faire à l'idée de ne plus le voir sur cette terre. Je veux espérer toujours, même contre tout espoir ; l'espérance fait vivre

On se préparait à commencer la grand'messe. Nous sortîmes un instant pour nous délasser les jambes, et nous reposer les genoux. Après avoir visité deux petites églises dans le voisinage, nous entrâmes de nouveau à *l'Anima.* On com-

mençait le Kyrie, filet de voix douces soutenues de bases puissantes. Le Credo fut ravissant, enlevant, enthousiasmant : vive le plain chant dans l'église, bannissons-en toutes les franfreluches de roulades montantes et descendantes, zig-zag de cris flutés, de soupirs de hiboux et de miaulements de chattes !

Il était onze heures et demie, nous nous arrachâmes à cette nourriture de l'âme pour venir donner le pain et la soupe à nos corps, ramenés à la Milazzo par le tramway électrique.

Finissons par l'amitié. Je réponds à M. l'abbé D. qui m'écrit deux et trois fois par semaine, au Juge Dubuc à qui je dis (un peu) ce que je pense de leur question scolaire, à H. et P., la bouchée sucrée.

Mademoiselle M. vient de partir. Il ne me reste plus qu'une minute pour la poste. " Mademoiselle Legault, me dit-elle, m'avait enseigné un confesseur, le Père Grégoire de l'Eglise Saint-Pierre. J'allai le voir. Magnifique. Je partis pour Milan A mon retour, plus de Grégoire. Jugez de mon désappointement."

A M. J. D.—" Mon cher ami, J'ai reçu votre lettre du 4 de décembre. Il fait plaisir de voir, tant loin qu'on peut être, que ses vieux amis ne vous oublient pas. Mon voyage se prolonge, et je n'en vois pas encore le terme, quoiqu'en disent les gazettes. Croient-elles ce qu'elles disent, ou ne le croient-elles pas ? Dans le premier cas, je plains le lecteur d'avoir à se nourrir chaque jour d'informations si mal contrôlées ; dans le second, ce n'est pas honnête, et elles manquent à la mission qu'on attend d'elles, de renseigner le public.

" J'aimerais bien mieux me trouver au milieu des miens, au temps des fêtes surtout ; mais il faut bien prendre les hommes

comme ils sont. Je trouve, au milieu de mes travaux, le temps de me donner de loin en loin quelque distraction...

" Oui, vous dites vrai, votre question des écoles est tellement gâtée qu'il me paraît impossible qu'elle soit, pour le présent, rétablie sur ses anciennes bases, ou à peu près. Le malheur, dans le passé, est que ceux qui pouvaient la sauver, ont trop fait de politique, ou trop voulu servir les amis politiques ; et, dans le présent, que la clef de voûte manque. Elle n'a ni expérience des hommes et des choses, ni modération dans les paroles, ni pondération dans les moyens : sans ces qualités, le zèle et l'ardeur deviennent des dangers. Le gond manque, et les qualités d'un bon gond, les vertus cardinales, sont, avec la justice, la prudence, la force et la tempérance. Vous aurez à reconquérir votre ancienne position, pied par pied, pouce par pouce, par la patience et l'habileté, comme il a été fait dans la Province de Québec. Inutile, dans les circonstances actuelles, de s'attendre à ce que Minerve va sortir toute armée du cerveau de Jupiter, ou une loi vraiment remédiatrice de nos parlements tels qu'ils sont composés. Ce qu'il vous faut, c'est de l'émigration catholique pour augmenter votre influence dans les conseils du Manitoba. Je voudrais me tromper, mais c'est là mon opinion bien franche. Il vaut mieux voir les choses telles qu'elles existent, plutôt que de s'exposer à avoir un réveil terrible, et à être en attendant la victime de cauchemars déplorables. Par cent maladresses, nous avons été conduits à un état de choses, où il n'y a plus qu'une ressource : patience et longueur de temps font plus que force ni que rage.

" L'année ne s'ouvre pas pour le Manitoba sous des couleurs gaies. Vous avez donc, plus que d'ordinaire, besoin qu'on

vous la souhaite bonne : ce que je fais pour vous et votre chère famille. Tout n'est pas perdu, la bonne Providence a encore pour nous dans ses trésors quelque grande miséricorde. Adieu ! Au revoir ! Votre tout dévoué ami. "

Lundi, 21 *décembre*. — Grande journée de mémoire : ce n'est pas une petite affaire que de préparer en quatre semaines un volume d'au moins 350 pages in 12 (car la matière allonge au fur et à mesure que l'ouvrage avance), d'en corriger les épreuves et la mise en page.

Pour nous délasser, à 5 heures, nous portâmes à pied de la copie, allant par la rue Cavour, revenant par le Quirinal et les Quatre Fontaines, marche d'une heure et demie, chemin parcourue au moins une lieue et demie. Lettre à l'Hon. X. Y. Z.

Nous apportons les épreuves pour les corriger ici à la veillée près du feu, fumant le cigare : c'est plus agréable et plus sain que de passer une heure dans les appartements froids et humides de la rue *Celsa*.

Cogne, cogne, Savetier,
A l'ouvrage
Prends courage ;
Cogne, cogne savetier,
C'est ton métier.

Mardi, 22 *décembre*.—Journée de mémoire, dont deux grosses heures, à mon grand désappointement, sont prises par des visites à contretemps. Je faisais comme M. Charlebois : "Entrez, Monsieur, que je suis content de vous voir, vous ne me dérangez pas du tout !" Promenade d'épreuves, chez Befani, à 4 heures.

Mercredi, 23 *décembre.*—Journée de mémoire, et promenade à 4 heures.

Le livre de M. David sur le *Clergé Canadien* a été mis à l'index. Je plains l'auteur, qui est un catholique sincère et pratiquant. Mais c'est le cas de dire qu'à quelque chose malheur est bon ; c'est un bâton de moins dans les roues de ceux qui travaillent pour le triomphe du vrai, dans la simplicité de vues surnaturelles.

Jeudi, 24 *décembre.*—Journée de mémoire. Deux visites de M. D. Epreuves par dessus la tête. Hier arrivée de P. du 7, 8, 9 et 10 du courant, accompagnée de M. Payette, de M. Martel, et de Mgr Emard. Le journal était encore, si possible, plus intéressant que de coutume. Grande nouvelle, que je vous dirai le 28. Il est dix heures, couchons-nous. *Merry del......merry Chrismass and happynew year !*

Vendredi, 25 *décembre.* — *Puer natus est nobis.* M. Desrosiers a dit la messe de minuit, et, immédiatement après, la messe de l'aurore : seul, le couvent y assistait. Je ne me fis pas réveiller. J'aurais eu le cœur serré tout le temps, avec ma pensée se promenant à Saint-Lin, par la sacristie remplie de fidèles, l'église illuminée, la foule pieuse, les chants de pastoureaux, le petit réveillon du presbytère : un bon sommeil pour Dieu vaut mieux qu'une prière distraite.

A 7 heures, je commençai mes messes, puis dans le mémoire jusqu'au cou : la fin s'en éloigne comme un mirage que l'on poursuit dans les prairies du Nord-Ouest. J'entends sœur S. qui dit : cela n'a pas bonne mine pour un retour au temps de Noël. Laissez faire, je la convaincrai bien que les diplomates ont toujours raison. Elle n'a pas oublié que j'ai tenu ma

promesse, quand j'ai promis à sœur C., contre toute apparence, 50 pensionnaires : et depuis, chaque année, elle a toujours dépassé ce nombre.

A Sa Grandeur Mgr Edouard Charles Fabre, archevêque de Montréal. — " Monseigneur, en ce saint jour nous prions l'Enfant Jésus de nous conserver notre père, et nous vous renouvelons nos meilleurs souhaits de santé. Les dernières nouvelles que nous ayons de Votre Grandeur sont du 11 décembre ; elles ne sont pas ce que nous désirerions ; cependant nous ne cessons d'espérer : Dieu est tout-puissant et bon. Comme saint Martin, vous paraissez être, dans les circonstances surtout, nécessaire à votre peuple.

" Je suis sur mon départ. Je quitterai Rome probablement le 30 du courant, pour prendre à Gênes le Werra le 31, et être à New-York le 12 ou le 13 de janvier. Parmi toutes les raisons qui me font désirer mon retour au pays, celle de vous revoir n'est pas la moindre.

" Je suis bien content de mon voyage ; tous ceux qui réfléchissent verront que c'est Dieu qui l'a voulu. En cette occasion encore, vous avez été l'interprète des desseins éternels.

" Sans presser, tranquillement, à son heure, sans fatiguer les autorités, j'ai eu l'occasion de donner des explications calmes, modérées, dépouillées de passion, appuyées sur des documents : un avenir prochain, je crois, dira qu'elles n'auront pas été inutiles pour aider à décharger notre ciel politique et religieux, gros de nuages et d'électricité. Je n'ai rien fait, je n'ai rien dit qui ne puisse tourner à l'avantage de l'épiscopat et à l'agrandissement de son influence.

" Evêque irrépréhensible, sobre, prudent, modeste, pacifique, tel que le désire Saint Paul, père bon, je vous demande de me bénir, et je me souscris avec respect et affection, de votre Gran-

deur, Monseigneur, le fils soumis et dévoué."

Samedi, 26 décembre.—Jusque par dessus la tête dans le mémoire : ce qui ne m'a pas empêché d'aller en voiture (de ce temps-ci *time is money*), avec M. Desrosiers, à la place des SS. Apôtres, à la Place du Gesu, à la Place d'Espagne, à la Place de la Minerve, sur le Corso etc, pour diverses petites commissions qui ont bien leur importance ; et de recevoir la visite de M. D. qui m'est arrivé tout rayonnant de joie ; et aussi la visite de M. Dugas, de P. (11, 12 et 13 décembre) et de H., qui me sont arrivés, eux, rayonnants d'amabilité. Si je fais des compliments, il ne faut pas oublier que je cohabite, dans la même chambre du matin jusqu'au soir, près du même feu, depuis trois mois et deux jours, avec le plus complimenteur des abbés. Tous les maux presque s'attrapent, soit par microbes invisibles à l'œil nu, soit par influence secrète plus invisible encore.

Dimanche, 27 décembre.—Journée toute entière passée à la maison, le nez sur la table, au milieu des paperasses. L'ouvrage ne fut interrompu que par une petite visite de M. D., et par une petite marche que nous fîmes jusqu'à la porte Pia sous les rayons d'un soleil radieux. N'importe, *e finita la copia*, la copie est finie, entendez-vous *fini*, f, i, fi, n, i, ni, fini, fini ! !

Il ne nous reste plus sur les bras que l'impression qui est rendu à plus du tiers, elle se continuera jusqu'aux environs des Rois. Mais n'avoir qu'à corriger des épreuves, c'est une bagatelle, comparée à la tâche à laquelle je suis attelé depuis le 8 décembre. Respirons à l'aise. Deo Gratias !

A M. G. D.—" J'ai reçu hier votre lettre du 14 du courant, accompagnée de la copie de votre longue épitre à M. C. C'est

une page d'histoire qui démontre jusqu'à l'évidence que toujours on récolte ce qu'on a semé. De tout cela, il sortira du bien, sinon tout le bien qui aurait pu être produit, si l'on eut été sage dès le commencement, au moins ce bien qu'il y a de rentrer dans la voie droite quand on en est sorti. Tous n'y rentreront pas volontiers, par conviction, mais bien à la fin par la force des événements, sous les leçons et même les châtiments de la bonne Providence. La politique gâte tout, et fait condamner chez l'un ce qu'on excusait chez l'autre, toujours au nom de la religion. Il faut que chez nous la religion soit une corde surnaturelle bien forte, pour n'avoir pas été usée complètement par les efforts et les imprudences d'un trop grand nombre. Mais ce jeu finira. L'excès du mal ouvrira les yeux. Quelquefois il est bon qu'une maladie arrive à son paroxisme, pour que le remède, jusque là impuissant, produise son effet. Il est évident que l'appréciation du règlement des écoles appartient aux évêques, personne n'en a jamais douté. Mais il y a bien des moyens d'user d'un droit. Dans les temps de commotion, on n'entend que la voix de ceux qui crient fort, et la foule est portée à croire que ces cris puissants sont la voix de tous. Calme, mesure, prudence : voilà l'avenir, sinon immédiat, du mois prochain."

Lundi, 28 *décembre.*—Bonjour, messieurs, mesdames, comment vous portez-vous ? Je vous arrive avec la grosse nouvelle, que je vous laissais vaguement emtrevoir le 24 du courant.

Donc, jeudi dernier, la veille de Noël, je recevais du Canada un télégramme, me disant que "mes services étaient requis au pays immédiatement". (textuel). Je ne pouvais laisser mon mémoire inachevé. Je répondis que je partirais aussitôt qu'il serait terminé. Il est terminé je pars.

Et vos épreuves ? me direz-vous. Un ami s'en charge. Ne suis-je pas heureux de pouvoir ainsi passer aux autres mes épreuves.

Je pars pour Gênes. Je me rendrais peut-être quelques jours plus tôt par le Hâvre, mais je crains la fatigue d'une journée et de deux nuits de chemin de fer entre Rome et Paris ; puis il sera bien plus agréable, en ces jours d'hiver, de voyager dans une latitude plus méridionale. Enfin, on est si bien à bord des bâteaux de la North German Lloyd !

Je serai à New-York vers le 12 de janvier. Il pourrait se faire que je ne me rende pas à St-Lin, de là, directement. Et M. Desrosiers ? Il reste chapelain à Rome, pour s'embarquer à Naples, le 21 de janvier, sur le Fulda : ça, c'est l'homme chanceux. J'aurais bien aimé l'avoir pour compagnon de retour ; mais son séjour ici lui est si favorable, que je fais assez volontiers le sacrifice de sa compagnie ; et n'allez pas croire qu'il ne trouvera pas le tour de me rendre *quelques petits services.*

Journée d'aujourd'hui : j'allai acheter mon billet de la traversée, et faire ma visite d'adieu à Son Eminence le Cardinal X. Un autre ouvrage m'attendait : préparer mes deux valises, chose si fastidieuse. Déjà les préparations éloignées avaient eu lieu, et M. Desrosiers était là, obligeant. Sous peu, partira aussi à petite vitesse une grosse caisse, renfermant livres, mémoires, etc.

Depuis quelque temps, le journal du lundi et mardi n'arrivaient ici que le mercredi, et je disais à M. Desrosiers samedi dernier : voici la dernière lettre de St-Lin que j'ouvre. Nenni. P. du 16 et 17 décembre, avec M. et A., écrivant hors leur

jour ordinaire, en personnes intelligentes, avaient hâté le pas, et frappaient à ma porte vers midi, en compagnie de Mgr Moreau et de Mgr LaRocque. Ce me fut une véritable joie.

Eh ! bien, Sœur S., j'ai dit, avant de partir du Canada, que je retournerais au temps de Noël ! Peut-on mieux prédire ? Je pars durant l'octave de Noël, j'arrive assez longtemps avant la Purification de Marie, jour où finit le temps de Noël. Ainsi se comprendra l'Apocalypse, quand les temps seront venus.

A M. J. G. P.—"Mon cher ami. J'ai examiné de mon mieux le Règlement des Ecoles. Voulez-vous savoir mon opinion ?

"Il est pratiquement meilleur que l'acte réparateur qui ne donnait rien en réalité.

"Les Evêques ne peuvent approuver ce règlement comme donnant aux Catholiques la plénitude de leurs droits.

"Les Evêques ne doivent pas l'accepter comme règlement final, comme on le faisait de l'Acte réparateur.

"Ils ne devraient pas le laisser passer définitivement, sans faire connaître, de la manière la plus sage et la plus opportune, relevez leur opinion.

"Est-ce à dire qu'ils devraient entrer en campagne, déclarant une guerre ouverte au gouvernement du jour ?

"Serait-il mieux de se borner à faire des demandes hautes et calmes de justice, sans descendre dans des particularités de moyens, comme il en a été fait au gouvernement conservateur ?

"Serait-il mieux, etc, etc...?

"Là-dessus, la parole est aux Evêques, et quand ils auront parlé, vous verrez qu'ils ne trouveront pas de prêtres plus res-

pectueux (cela, vous n'en doutez pas) que leur très humble serviteur.

"A mon point de vue, les choses ici vont bien, et nous préparent un avenir, probablement un peu agité, mais suivi d'un calme et d'un rayonnement de foi dont notre Canada n'a pas encore été témoin. Votre tout dévoué serviteur."

XVIII

De Rome à Gênes.

Mardi, 29 *décembre.*—J'écrivis quelques lettres, et je bouclai mes malles définitivement. J'eus une sérieuse conversation, à 11 heures, avec Mgr X., secrétaire de la Sacrée Congrégation de Z. M. Drolet nous rejoignit à la gare, M. Desrosiers et moi ; et nous nous promenâmes tous trois, parlant d'affaires, parlant du pays, jusqu'au moment du départ, heures 2.40. *La Partenza. Pronti. Poup.* "Adieu.—Bien des compliments au Canada ! "

Je fus seul dans mon compartiment jusqu'à Orvieto. A Civitta Vecchia, nous atteignons la mer, j'avais déjà suivi cette route souvent, mais toujours de nuit, Cette fois, je pouvais admirer à loisir les flots bleus. A Corneto, de ma fenêtre, je voyais sur la colline l'hôtel, ou plutôt le palais, dans lequel, vingt mois passés, nous nous hébergeâmes pour une nuit, Mgr LaRocque, Philomène et moi. Que d'eau depuis a coulé dans le Saint-Laurent ! Le soleil descendait pourpré dans les ondes couleur d'aurore, sous un ciel resplendissant de feu et d'or.

A Orvieto, cinq Italiens montèrent à bord ; mais ils ne me dérangèrent guère, comme ils dormirent tout le temps. Ils furent remplacés à Pise par six autres, tout aussi pacifiques. Je soupai d'un crouston et d'un cruchon.

A part une demi-heure de bréviaire, durant douze longues heures, je pensai ; je pensai à la bonne Providence qui mène tout, qui fait éclore les incidents à temps. Je la bénissais de sa protection visible, de sa direction évidente. J'ai déjà fait à Rome plusieurs voyages utiles ; aucun, je crois, n'aura des résultats aussi bienfaisants. Laissons dire les gazettes, il faut bien qu'elles aient leurs consolations. Ce n'est pas la première fois qu'elles me tombent dessus, et je ne m'en porte pas plus mal. Après quelques mois, ces colères sont oubliées, et tout le monde admet que la question est éclaircie, le point gagné, la voie tracée. Que Dieu soit béni !

A 3 heures après minuit, j'entrais à l'hôtel de Londres à Gênes, où j'occupe la chambre de P. qui a semé des souvenirs par toute l'Italie, sans compter la France, l'Angleterre, le Manitoba, le Nord-Ouest Canadien, la Colombie Britannique et la Californie.

Mercredi, 30 *décembre.*—Je me réveillai à 8 heures, assez reposé. Une tasse de thé me remit tout-à-fait. J'allai changer mon billet au Bureau général de la "German Lloyd," 10, Piazza S. Ciro. Les missionnaires ont une diminution de 20 pour cent. Je dis que j'avais été missionnaire. Comprirent-ils que je l'étais encore ? c'est leur affaire. Ils me regardèrent dans les yeux, et, voyant que j'avais l'air d'un honnête homme, ils m'ôtèrent $18.00 sur le prix du passage ; je me trouve à avoir payé $72.00, ce qui est bien bon marché pour 12 jours de traversée, six piastres par jour. J'arrangeai tous les autres

petits détails du voyage, je n'ai plus qu'à m'embarquer demain à 8 heures du matin.

Depuis le 8 décembre, depuis mon retour de Mugnano, j'étais resté assis à ma table toutes les longues journées, excepté quelques heures par ci par là ; et, pour couronner ces trois grandes semaines de vie sédentaire, les chars de Rome à Gênes m'avait apporté douze heures de siège immobile. Mes nerfs, mes muscles, tous mes membres ressentaient un besoin, une soif d'exercise. Ils l'ont eu.

A 1 heure, je partis à petits pas. Le soleil chauffait, le temps était justement bon pour la marche. Je me promenai lentement à travers les palais de marbre de la superbe ville, les places publiques verdoyantes, les belvédères naturels d'où on a vue sur la ville et sur le port, par les hauteurs, les profondeurs, les chemins de chèvre grimpants, les descentes à casse-cou, ne m'arrêtant que pour respirer, sur un banc sous quelque arbre toujours vert. Je n'entrai que dans une église, la brillante *Annunciata*, où je récitai mon bréviaire pour avoir la faveur d'un beau temps durant la traversée. A cinq heures, je rentrais à l'hôtel, et me jetai sur un sofa pendant une demi-heure ; puis, je repartais pour voir Gênes à la lumière du gaz, spectacle féerique, errant comme un spectre contemplatif au milieu de la foule empressée ou indifférente. Je ne revins qu'à sept heures pour le dîner, arrosé d'une bouteille de *spumante d'Asti*. A neuf heures au lit, où, fatigué, je prétends bien dormir d'un sommeil profond et réparateur, jusqu'à sept heures du matin.

XIX.

De Gênes à Gibraltar.

Jeudi, 31 *décembre.*—A 8½ heures, je mettais le pied à bord du Werra, et deux heures durant je me promenai sur le pont, admirant le site de Gênes-la-Superbe, s'élevant en étagère sur le flanc de sa montagne, baignée par les eaux d'un port profond où les bâteaux pouvent accoster à leurs quais tout comme à Québec ou Montréal.

Du spectacle de la nature que j'avais sous les yeux, mon esprit passa aux lointains souvenirs de l'histoire : à la nuit des âges qui enveloppe les origines de la Ligurie ; à Asdrubal, frère d'Annibal, qui détruisit cette ville alors déjà florissante, durant la seconde guerre punique ; au Consul Lucretius Spurus qui la rebâtit ; à son incorporation à la République Romaine ; à son invasion par les Lombards ; à ses luttes héroïques contre l'Islam envahissant ; à ses guerres fratricides avec Pise et Venise pour la suprématie des mers ; à son règne orgueilleux comme reine du commerce du Levant ; à ses divisions intestines qui préparèrent sa décadence ; à son aggrégation par Bonaparte à la république Ligurienne qu'il venait d'établir ; à sa nouvelle fortune liée à celle de la maison de Savoie : enfin jusqu'à son présent prospère qui ouvre devant elle les plus belles espérances d'avenir. Mais assez de pensées voltigeantes, revenons à la réalité du moment, revenons au départ, qui fait la préoccupation de tous ici, passagers et matelots.

A 10½ heures, les amarres sont lâchées, la baleine de fer qui porte notre sort dans ses flancs se met en mouvement lentement, solennellement ; le pavillon allemand, blanc, rouge et

noir, flotte à la poupe ; une faufare de dix musiciens à bord envoient dans les airs des notes joyeuses ; un groupe d'amis ou de curieux se presse sur le quai ; du milieu de la foule grave, silencieuse, le regard attaché sur le voisseau s'éloignant, j'aperçois une femme jeune encore qui salue de son mouchoir blanc des passagers de troisième que je ne vois pas, elle pleure à chaudes larmes et en même temps essaie de sourire : adieux faits à un frère ? une sœur ? qui sait ? Et l'Amérique, en Italie, cela paraît si loin ! O vie, triste vie humaine, tu n'es qu'une suite de séparations déchirantes. Le ciel seul est la patrie heureuse. La marche du vapeur, petit à petit, s'accélère ; nous voici en pleine mer, sous un soleil radieux qui brille dans un ciel pur sur un miroir d'argent. Bon voyage ! *Ave Maris stella, iter para tutum.*

Je descends à ma cabine, où j'ai l'avantage d'être seul. Je coucherai dans le lit d'en bas. Je couche sur le lit d'en haut mes papiers, mes livres, mes paperasses ; je pends mes capots ; je sors souliers, peigne, savon, longue-vue, razoir, éponge, etc. Enfin je m'installe pour douze jours au moins. Voici une chaise en tapis que je pourrai ouvrir quand je voudrai, et là, sous l'œil de bœuf, est un bon sofa pour me reposer dans le courant de la journée. Enfin, je ne suis pas à plaindre. Le Werra n'est pas un palais comme le Kaiser ; mais il paraît être, tout de même, bien confortable, quelque chose dans le genre du Parisian, de la Ligne Allan. A peine étions-nous partis qu'un garçon nous passa sur le pont à chacun une sandwiche et une tasse de bouillon : même genre de service qu'à bord du Kaiser.

Nous longeons la "Rivière du Ponent", c'est-à-dire la côte à l'occident de Gênes, et nous apercevons les villages blancs au

bord de la mer, adossés à leur collines sombres et, au fond de l'horizon, les sommets dentelés des Alpes resplendissants de neige immaculée. Je salue Port Maurice, Monte Carlo, Nice ; et, à l'aide de ma longue-vue, je crois distinguer dans un lointain indéfini l'Hôtel des Princes, où nous logeâmes une journée au commencement de mai 1895, et la belle promenade le long de la Méditerrannée où Ph. et moi passâmes une si délicieuse soirée, sous les rayons de la lune, respirant la brise parfumée, écoutant le léger soupir des vagues sur les sables, en une conversation de choses élevées, idéales.

Je consacrai une partie de l'après-midi à jeter sur le papier les idées d'une longue lettre que je prépare pour deux éminents personnages de Rome. Je me promenai longtemps sur le pont à la nuit tombante, l'air est bon, la mer est calme, le cœur se sent à l'aise. Je sens Dieu, je n'ai que lui de connaissance parmi ce monde du bord : ami vrai, Père aimant, créateur bienveillant, fin dernière.

Maintenant au Bréviaire, et disons avec la première Antienne de Vêpres : "*O admirable commercium*, o commerce admirable, le Créateur du genre humain, prenant un corps et une âme, a daigné naître de la Vierge Marie, et, se faisant homme, nous a fait part de sa divinité." A la fin de cette année qui tombe dans l'éternité, récitons le *Te Deum* : "Nous vous en supplions, portez secours à vos serviteurs, que vous avez rachetés de votre sang précieux ; faites que nous soyons comptés au nombre de vos saints dans la gloire éternelle."

Vendredi, 1 *janvier* 1897.—Je me levai ce matin en même temps que le soleil rayonnant, aux accents d'une musique solennelle. Je tombai à genoux, demandant à Dieu que cette

nouvelle année soit illuminée pour moi du soleil de sa vérité, qu'elle soit douce pour ceux qui habitent avec moi des accords de la paix et de l'harmonie de la charité. Que la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit descende sur nous et y demeure toujours. Je pensai à tous, maison, couvent, collège, paroisse, et aussi adversaires qui ne me ménagent pas. Que Dieu leur rendre en bienfaits ce qu'ils voudraient me donner d'absinthe et d'amertume.

Tout le jour, nous naviguons sur une mer d'huile, par une température printannière. Mes deux lettres aux deux personnages de Rome, avec l'arrangement des documents y accollés, prennent la plus grande partie de mon temps.

Je n'ai encore fait connaissance qu'avec mon voisin de gauche à table, M. Notari, mécanicien de Turin, qui demeure depuis sept ans à Féez, où il fabrique des fusils et des canons pour le Sultan du Maroc. J'avais envie de lui demander s'il les faisait par le procédé de M. Desrosiers, qui consiste à prendre des trous et à mettre de la fonte autour. Il débarque demain à Gibraltar. Je l'ai beaucoup fait parler sur les mœurs du pays marocain, ce qui m'a grandement intéressé.

Au souper, je ne pris qu'une bouchée, puis j'allai m'asseoir sur le pont désert, récitant mon chapelet à la douce mélodie de l'orchestre, sous le regard d'une myriade d'étoiles scintillant dans un ciel noir sur la mer sombre. Je pense aux miens doucement, ils ont dû parler de moi aujourd'hui, ils ne se doutent guère que je suis en route vers eux. Ph. ne le saura que dans huit jours, les autres le douze du mois. Alors je serai à leur porte. Disons breviaire. Demain, octave de Saint Etienne. "Or Etienne, rempli de grâce et de force,

faisait de grands prodiges parmi le peuple."

Cependant ma longue correspondance d'aujourd'hui ne m'a pas empêché de penser (je viens de le dire) à Saint Lin, au presbytère, à la famille intime. Preuve cette inspiration de ma muse, qui va sur l'air de "Lac Enchanteur".

BÉNISSEZ-LES

Pauvre orphelin dès avant ma naissance,
Je vis couler dans la paix, le bonheur,
Les heureux jours de ma tranquille enfance,
Sous les regards d'un noble protecteur.
Quand de janvier brillait l'aurore chère,
A deux genoux tombant, je lui disais :
Bénissez-moi, remplaçant de mon père,
Pour que béni je demeure à jamais.

La mort cruelle, en un jour de tristesse,
Nous le ravit, insensible à nos voix ;
Je redevins, privé de sa tendresse,
Un orphelin pour la seconde fois.
Alors, devant l'ange que je vénère,
A deux genoux tombant, je lui disais :
Bénissez-moi, ma bonne et tendre mère,
Pour que béni je demeure à jamais.

Elle, à son tour, partit pour l'autre vie.
Deux dévoûments me restent, il est vrai.
Je les quittai là-bas, dans la Patrie :
Que ce vaisseau m'y porte sans délai !
Or, ce matin, bercé sur l'onde amère,
A deux genoux priant, je vous disais :
Bénissez-les, o mon Dieu, notre Père,
Pour qu'elles soit prospères à jamais.

Bénissez-les d'une grâce divine ;
Que de longs jours couronnent leurs travaux ;
Loin de leurs cœurs l'orgueil qui fascine,
La vanité, semence de tous maux.
Accordez-leur le goût de la prière,
De votre amour les suaves attraits :
Bénissez-les, o mon Dieu, notre Père,
Pour qu'elles soient prospères à jamais.

Lundi, 2 *janvier.*—Ce matin, lorsqu'un rayon lumineux sortit du sein des ondes pour entrer par mon œil de bœuf, je sortis de mon lit pour entrer dans le mouvement de la vie. C'est un plaisir de se sentir vivre dans une atmosphère aussi tiède, coulant doucement sur un liquide d'argent, sans secousse aucune : on se croirait sur le lac St-Pierre par un temps calme, et de même jusqu'au soir.

Hier, nous longeâmes sur notre gauche les Iles Béléares, célèbres dès la plus haute antiquité, surtout pour leurs mines de houilles, et leurs carrières de marbre, de granit, d'ardoise, de jaspe et de porphyre. Aujourd'hui nous longeons sur notre droite les côtes de l'Espagne, dont nous apercevons les montagnes avec les sommets couverts de neige, et les blancs villages assis aux bords des eaux. Ma longue vue me rapprochait les objets de si près que c'était une agréable distraction que de considérer ce panorama, qui allait se déroulant avec une incessante variété.

J'écrivis une longue lettre à Madame Rameau de Saint-Père, dont j'avais reçu, une heure avant mon départ de Rome, une pressante missive, m'invitant à arrêter, lors de mon passage à Paris, au Pré aux Clercs, où ils devaient se rendre le 27 décembre ; j'écrivis une lettre plus courte à M. Onésime Re-

clus, et à M. Desrosiers une lettre ni longue ni courte : *in medio stat virtus.*

Vers quatre heures, nous aperçûmes se dessiner à l'horizon le rocher de Gibraltar. On appelle Québec le Gibraltar de l'Amérique : à dire vrai, il ressemble au Pic espagnol comme le presbytère ressemble à l'église de Saint Lin. A cinq heures, nous jetions l'ancre, pas aussi avant dans la baie que la première fois, restant davantage sur la route, afin de perdre moins de temps au départ. Personne ne descend que les passagers qui sont arrivés à destination. Ici me fait ses adieux mon voisin de table ; il ne me reste plus à bord qu'une connaissance à qui j'ai parlé, à part les bonjours de chaque matin, ou à part ces mots dits en passant : il fait beau, quelle mer, temps splendide, quelle douce température ! Cette nouvelle connaissance s'appelle Hazelton. Hier il m'aborde, en me présentant une carte. Elle était de M. le Colonel Drolet, qui me l'introduisait : "J'ai passé, dit-il, un jour à l'hôtel du Quirinal. Ayant dit par hasard, à table, que je partais le lendemain pour New-York par le Werra, le colonel me dit : j'ai un ami qui s'embarque sur le même bateau. Je vais vous introduire à M. l'abbé Proulx." Voilà.

De petits marchands espagnols étalent leurs marchandises sur le pont. Pas grand'pratique, les passagers de première sont peu nombreux, nous ne sommes qu'une trentaine. Tant pis pour les profits du bateau, tant mieux pour nous. Le pont est si tranquille qu'il ressemble à une salle de retraite. Pour moi, avec mes livres, mes écritures, mes pensées, je ne souffre pas de ce silence ; j'en jouis avec délices. Pour revenir à nos marchands, je me dis : M. a un éventail d'Espagne ; quand il fera chaud et qu'elle s'éventera, elle va faire *corner* ses com-

pagues. Non, je ne permetterai pas cela." Et deux évantails passèrent des bancs d'étalage dans la poche de mon habit, pour de là passer dans ma valise.

J'en étais là, regardant la ville et le port s'illuminer, les lumières blanches poindre au flanc de la colline comme autant d'étoiles, les lumières rouges du haut des mâts des quarante navires mouillés dans le port briller fortes et terribles comme des yeux d'enfer, lorsqu'un garçon me présente une enveloppe cachetée, sur laquelle est écrit "*Government telegraph*, service télégraphique du Gouvernement." C'est un télégramme. Le cœur me bat violemment, la main me tremble. Qui peut me télégraphier ici ? Est-ce une bonne nouvelle ? Non, il n'y a que les mauvaises qui puissent ainsi courir après vous ? J'ouvre l'enveloppe, et je lis : "Hôtel du Quirinal, Rome, à l'abbé Proulx, passager à bord du Werra, Gibraltar. Monseigneur Fabre mort hier. Nous vous souhaitons bonne année, bon voyage. Drolet." Je restai stupéfait, le garçon regardait mon étonnement, ébahi. Enfin je lui dis : "Donnez-moi un blanc de télégramme," et j'écrivis : "Colonel Drolet, Hôtel du Quirinal, Rome, Italie, triste nouvelle, merci, bonne année à vous et M. Desrosiers. Je suis bien. Proulx."

Je descendis à ma chambre et je tombai à genoux. Je récitai l'office des morts tout au long. "Des profondeurs de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, donnez-lui le repos éternel, que la lumière perpétuelle luise sur lui. Seigneur, écoutez ma prière, et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous. Je crois que je verrai les biens du Seigneur dans la terre des vivants. Le Seigneur le placera avec les princes, les princes de son peuple. Mon âme est troublée grandement, mais vous, Seigneur, vous serez son secours Mon âme a soif

du Dieu vivant.' Comme le cerf désire les fontaines d'eau vive, ainsi mon âme vous désire, mon Dieu. Délivrez-le, Seigneur, de la mort éternelle, *libera Domine de morte aeterna, libera, libera.* Ayez pitié de moi, Seigneur, selon la grandeur de vos miséricordes." Ces psaumes pleurants, ces leçons lamentables de Job, ces oremus consolants, tout cela tombait sur mon âme attristée comme une rosée de force et de résignation. Et je ne cessais de répéter : *Domine, exaudi orationem meam, et clamor meus ad te veniat. Requiescat in pace. Amen.*

Je m'assis dans la solitude de ma cabine, et je pensai : " Je ne le reverrai donc plus. C'était pourtant une des espérances de mon retour. Il avait été si bon pour moi la dernière fois que je l'ai vu, au grand séminaire, le samedi avant-midi, le 29 du mois d'août. Il me donna sa bénédiction avec tant d'effusion, il m'embrassa avec tant de paternelle bonté, en me disant : " Au revoir à Rome, si Dieu le veut !" Dieu ne l'a pas voulu ! Bon, il l'a été pour tous, pour qui plus que pour moi ? Ce m'était un père. Quelle confiance ! et je puis dire quelles directions ? Car c'était un homme de Dieu, il avait le don de conseil. Il voyait tout en Dieu, pas de calculs humains, c'est ce qui lui a permis de faire de grandes choses. Homme de paix, il a semé la paix autour de lui, les difficultés fondaient en quelque sorte devant sa bénigne influence. Il a vécu de foi, c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de nos espérances. " Mon Dieu, regardez d'un œil favorable votre serviteur. Que la lumière éternelle reluise pour lui."

" Je n'en finirais pas s'il me faillait écrire ici le flux et le reflux de pensées qui m'assaillirent pendant cette veillée solitaire. Je ne pus souper, et je montai sur le pont désert, me

nourrissant de mes émotions, de mes réminiscences, et de mes invocations à Dieu pour cet évêque, pour ce supérieur aimé, pour ce père qui n'est plus.

Je songai longtemps absorbé, seul, dans l'ombre, sur les eaux du détroit, filant sous les regards de feu des cinquante phares, des cinquante yeux du Maroc et de l'Espagne, qui se renvoyaient leur éclat. Enfin, pour soulager, pour dissiper un peu le trop sombre de mes idées, je me mis à composer, je me mis à chanter tristement sur l'air de " Au sang qu'un Dieu va répandre":

LA MORT D'UN PERE

Versez des larmes amères,
Durs rivages du Maroc,
De l'Espagne monts austères,
Gibraltar, superbe roc :
Le meilleur des Archevêques
Est mort, hier, à Montréal ;
Pour le deuil de ses obsèques,
Mugisez, bruyant mistral.

La cruelle mort l'enlève
A l'amour de ses enfants ;
Attristé, le cœur me crève
De douleur, d'affaissements.
Chez nous, villes et campagnes
Poussent de tristes clameurs :
Habitants des deux Espagnes,
A nos pleurs mêlez vos pleurs.

Il fut bon, doux, pacifique,
Bienveillant, fort *in fide*,

Gracieux et magnifique,
Suave *in lenitate.*
Quant à moi, ce fut un père
Vénérable et vénéré,
Que souvent mon presbyrère
Vit sous son toit honoré.

Il aimait ma galerie,
Ma maison, mon personnel,
Et la calme causerie
Qui se fait en mon castel.
Le soir un feu d'artifices
Lançait au plus haut des airs
Notre joie et ses caprices,
Des comètes, des éclairs.

Elle fut belle, la fête,
Lorsqu'il vint,—avril, vingt-neuf,—
Crosse en main et mître en tête,
Consacrer mon temple neuf :
Quatre évêques, six chanoines,
Cent deux prêtres en surplis,
Un peuple immense, des moines,
Remplissaient le saint parvis.

Pour bénir mon cimetière
Où déjà s'élèvent croix,
Monuments et flèche altière,
Il revint une autre fois.
Il revint pour le collège
Qui se dresse vers les cieux,
Et que chaque jour assiège
D'écoliers un corps nombreux.

Cette année, au crépuscule
Du premier jour de juillet,
Avec cet art qui stimule
D'un mot bienveillant, discret,
De sa main, dans mon parterre,
Lui-même il donne leurs prix,
Du sommet du belvédère,
Aux élèves réjouis.

Toujours j'eus sa confiance,
Soit dans un chapelinat,
A la tête de l'enfance,
Ou pour un canonicat ;
En moi foi continuelle,
Soit à l'Université,
Ou dans la ville Eternelle,
Comme au poste de curé.

Toujours, au fond de mon âme,
Vivra le doux souvenir
De ses paroles de flamme,
Lors de mon dernier partir.
Avec amour il m'embrasse,
Me bénit affectueux,
Me disant avecque grâce :
A Rome, au revoir, adieux !

A Rome ! la maladie
Le ramène sur ses pas ;
Rome, malgré son envie,
Il ne la reverra pas.
Helas ! qui pouvait le croire ?

C'était le dernier adieu !
Au revoir ! oui, dans la gloire,
Là où règne le bon Dieu.

Sombre nuit, tendez vos voiles,
Couvrez de votre linceuil
La lumière des étoiles
Et de mon âme le deuil.
Jamais plus, ma triste oreille
N'entendra sa douce voix
Dont l'écho muet sommeille :
Mort, j'écrase sous ta croix.

Que vois-je ? à travers la brume
Voltige un astre brillant !
Il augmente de volume,
Il se perd au firmament.
C'est l'étoile d'espérance
Pour qui pleure en ces lieux,
Leur montrant la délivrance,
Un jour, là-haut, dans les cieux.

File, file, o mon navire,
Vers les plaines de la mer :
Je ne crains plus le délire,
Ni la rage de l'Auster.
Quand j'aurai de cette vie
Vaincu la mer et le vent,
Je verrai dans la Patrie,
Mon évêque triomphant.

XX

De Gibraltar à New-York.

Dimanche, 3 *janvier.*—Tombons à genoux et disons un *De profundis* pour ce bon évêque qui n'est plus. Il aimait ses prêtres, et son affection les suivait au delà du tombeau. Il assistait à leurs funérailles, et généralement il chantait lui-même leur service funèbre. Que Dieu lui rendre le retour de la charité qu'il a si souvent exercée vis-à-vis les autres. *Lux perpetua luceat ei.*

Au déjeuner, nous n'étions que deux à table. Est ce que la mer est grosse ? est-ce qu'elle balance ou roule le navire ? pas beaucoup. C'est que la majorité des passagers n'ont pas le cœur marin ; c'est que la Méditerranée, avec ses délices de printemps, nous a gâtés ; c'est que le service si bienveillant du bord gâte les timides qui veulent prendre leurs repas sur le pont ou dans leurs chambres ; c'est que le vaisseau a un peu de tangage. La nuit nous sortit du détroit de Gibraltar, et nous conduisit loin en pleine mer ; ce matin, plus de terre, plus d'Espagne, plus de Portugal en vue. Un vent alisé souffle de flanc ; deux voiles latines étendent leurs ailes blanches, gonflées par le souffle invisible ; elles aident à la vapeur, et en même temps elles donnent au navire les allures d'un cheval fringant qui encense de la tête en trottant : de là quelques soulèvements de cœur chez les novices. Pour les vieux profets en navigation, dont je suis, ce balancement d'arrière en avant et d'avant en arrière n'a rien que d'agréable. Ainsi se passe tout le jour, sous un beau soleil, par une douce température avec de longues ondulations de l'élément liquide.

J'eus une conversation avec M. Hazelton sur la politique de l'Europe. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, Constantinople, tout y passa. C'est un homme bien informé.

Je prie, je lis, j'écris, même je dors ; car le sommeil de la nuit dernière a été en grande partie détruit par la triste nouvelle que m'avait apportée le télégraphe, et par des songes incohérents où m'apparaissait la figure sympathique de mon archevêque.

Je viens de réciter vêpres, et faire mémoire de la fête de demain, l'octave des Saints Innocents. Cet office renferme un hymne court, mais délicieux de grâces, que j'ai essayé de traduire, admettant bien volontiers l'infériorité de ma pâle traduction.

SALVETE FLORES MARTYRUM.

Salut, tendres fleurs du martyre,
Roses pourpres, que, sur le seuil
De la lumière, a fait occire
L'Anti-Christ, en un jour de deuil.

De Jésus premières victimes,
Anges enfantins, vous jouez
Avec les palmes clarissimes
Dont le Christ vous a couronnés.

A toi, louange et magistère,
Fils de la Vierge sans hymen,
Avec l'Esprit-Saint et le Père,
Dans le siècle éternel. Amen.

Lundi, 4 janvier.—Pendant la nuit, le vent a augmenté, la vague grossi. C'est un charme, debout sur le pont, gardant son équilibre sur ses jambes comme une lampe suspendue, que de regarder le vaisseau se balancer lentement, monter et descendre sur la houle comme un cygne flottant. Une brume épaisse couvre l'espace, l'horizon s'est rétréci à quelques cents pieds de distance, il tombe une pluie fine, la mer ressemble à une masse de plomb fondu. Ce n'est pas la tempête ; non, c'est une autre forme de beau temps. Tout de même, ce bercement, pour moi vraiment délicieux, ne fait pas l'affaire de ceux qui avaient déjà le cœur sur les lèvres. Aussi n'étions-nous à table, ce matin, encore que deux.

Ce deuxième, mon vis-à-vis, jeune homme de trente et quelques années, apparence sérieuse et raisonnable, s'appelle M. Hexamer. Il est de Philadelphie. Il a quitté l'Amérique à la fin de septembre, avec sa jeune femme, qui en est à son second voyage transatlantique, mais qui n'a pas encore fait sa paix avec la mer. Depuis Gibraltar, elle n'est pas descendue au réfectoire. Dans leur voyage, ils ont été plus de quatre semaines en Palestine, parcourant le pays à cheval. " Une pareille excursion, me dit M. Hexamer, aide beaucoup à l'intelligence de la Bible." Je lui parlai de Philadelphie, de ses rues larges et ombragées, de ses grands parcs publics, de ses petits cottages entourés de verdure et de fleurs, demeures des ouvriers, de ces traditions de philantropie qu'on y continue du fondateur Penn, tout comme si j'y étais allé dernièrement. " Je vois, dit-il, que vous connaissiez bien la capitale de la Pensylvanie." Je ne répondis pas. Voilà ma troisième connaissance à bord. *Who next ?*

Mon mal de reins me reprend, peut-être rien, l'effet de l'hu-

midité ? Je remercie le bon Dieu de m'avoir donné cinq semaines parfaitement bonnes, le temps d'aller à Mugnano et de faire mon long mémoire. Maintenant que je n'ai plus d'ouvrage qui presse, j'ai le loisir d'être malade ; qu'Astaroth [illegible] sa chance. Cependant, je me dis : "Mon sort, humainement parlant, est préférable à celui qui est actuellement étendu dans son cercueil. La vie est un bien, le premier des biens terrestres, j'ai la vie. Profitons-en pour acquérir le bien céleste. Seigneur, donnez-lui la paix, la lumière et le repos éternel."

Comme j'écrivais ce dernier mot, j'entendis les passagers sur le pont qui criaient : hourrah ! hourrah ! courage ! Je regarde par l'œil de bœuf qui est au dessus de ma tête. Le soleil avait dissipé le brouillard, la masse de plomb était devenue masse d'argent. Une armée de poissons, grisâtres, ressem[illegible]nt à l'éturgeon, longs de quatre à cinq pieds, à trois p[illegible] vaisseau, à dix, à trente, à cinquante, à cent pas, à deux, trois et cinq arpents, tirent une course avec nous, sautant au dehors de l'eau, naviguant pour deux mètres dans l'air. Ils nous suivent longtemps, on dirait qu'ils s'exercent à qui serait le plus habile. Pendant ce temps-là, les blancs goélands se balançaient dans l'espace, montant, descendant, glissant avec aisance. Le psaume me revint à l'esprit : *Benedicite Domino, omnia opera Domini.* Oeuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur. Bénissez-le, poissons de la mer, oiseaux des airs, et vous donc, enfants des hommes, fils d'Israël, prêtres du Seigneur.

Pour le bénir, je vais traduire en vers français l'hymne du temps de Noël, qui se récite après Laudes et après Complies. Cette traduction peut se chanter sur l'air de l'église, comme le vers français a le même nombre de syllabes que le vers latin.

ALMA REDEMPTORIS MATER.

Douce Mère du Rédempteur,
Porte de l'empyrée,
Astre de la mer azurée,
Aidez dans son malheur,
Ce peuple prévaricateur
Touché de repentence,
Vous qui donnâtes la naissance
A votre Créateur.
Vierge quand l'ange du Seigneur
Vous salua bénie,
Vierge après, soyez, o Marie,
Secourable au pécheur.

L'ange à Marie en apporta l'oracle ;
Et l'Esprit-Saint opéra le miracle.

Prions. Seigneur, nous vous en supplions,
Veuillez répandre en nos cœurs votre grâce,
A cette fin, comme nous connaissons,
Par un héraut descendu de l'espace,
Que votre Fils pour nous s'est incarné,
Ainsi, que, par les infinis mérites
De cette croix, à laquelle attachée
Il endura des douleurs insolites,
Nous méritions, par cette passion,
La gloire de sa résurrection.

AINSI-SOIT-IL.

Mardi, 5 *janvier.*—Même temps couvert au matin que hier ; même roulis, la mer n'est ni grosse, ni calme ; un peu mouvementée et houleuse. Le torticolli continue à me tirer sur les nerfs : pas très fort, c'est aisément supportable. *Deo gratias !*

Au déjeuner, nous avons à la table une nouvelle venue, une sœur de la charité qui a pris le vaisseau à Gibraltar, et qui a le pied marin comme pas un. Rien ne l'empêche, à heures fixes, de prendre sa promenade sur le pont ; elle va légère comme une allouette. Elle voyage seule comme une américaine, ou Philomène, c'est tout un. Elle demeure à New-York, à la 81e rue où sa communauté à son pied à terre. Leur maison-mère est à Troies en Champagne, patrie de Marguerite Bourgeois. Elles vont sous le vocable de Sœurs de Bon-Secours, s'occupent du soin des malades, et ont un costume qui ressemble assez à celui des Sœurs de S. C., excepté que leur cornette à moins d'envergure. Quatrième connaissance à bord.

Vers dix heures, nous passâmes vis-à-vis de l'une des Açores, laquelle ? je ne m'en suis pas inquiété. Elle n'aurait pas mérité son nom de "Fortunée", si elle ne nous eut souri gracieusement ; aussi une échappée de soleil vint dorer les baies, les forêts, les montagnes et les habitations de ces rives heureuses, ignorant les ennuis et le tiraillement des politiques humaines. Puis le voile des nuages s'étendit sur la face de Phébus, et le vent continua de nous bercer, au plaisir des uns, à l'ennui des autres.

Il me semble que c'est aujourd'hui qu'ont lieu les funérailles de Mgr Fabre ; peut-être sont-elles remises à la fin de la semaine : qui peut, à cette distance, dans l'ignorance de

toutes choses, peser les raisons, calculer l'opportunité ? Dans tous les cas, supposant que c'est aujourd'hui, j'ai assisté d'esprit à la triste cérémonie : je voyais l'immense cathédrale toute tendue de noir, j'entendais les chants funèbres résonner sous les voûtes puissants et lugubres, je contemplais la réunion des évêques venus des quatre coins du pays, le concours de prêtres nombreux, la foule immense des fidèles. J'assistais à la descente dans le caveau. Adieu, Evêque bon, supérieur vénéré, père aimé. Votre souvenir vivra longtemps dans la mémoire de ceux qui vous ont connu, chez moi toujours. Je récitai de nouveau l'office des morts, lentement, en savourant chacune des paroles de deuil ou de consolation. Je récitai le *De profundis*, je le méditai, je le traduisis.

DE PROFUNDIS

J'ai crié vers vous du profond de l'abîme,
O Seigneur ; écoutez, mon Dieu, ma voix infime.

Seigneur, prêtez l'oreille aux cris de ma douleur,
Entendez les accents de ma pieuse clameur.

Si de tous nos péchés vous scrutez la malice,
Qui pourra vous donner une excuse propice ?

Mais je compte, mon Dieu, sur votre charité :
Votre loi, Seigneur, est une loi de bonté.

Mon âme a foi, Seigneur, dedans votre parole ;
Son espérance en vous, voilà qui la console.

En leur Dieu, leur Seigneur, du matin jusqu'au soir,
Les enfants d'Israël placeront leur espoir.

Car, auprès de Dieu, grande est la miséricorde ;
D'un pardon généreux son divin cœur déborde.

Lui-même, de son sang, il paiera d'Israël
Tous ces nombreux péchés qui lui fermaient le ciel.

Dans votre bonté, donnez-leur,
O mon Dieu, la paix éternelle.

Que votre lumière, Seigneur,
Luise sur eux perpétuelle.

Prions. Daignez absoudre, o mon Dieu, la chère âme
De cet évêque aimé, votre bon serviteur,
Afin qu'ayant payé le tribut que réclame
La mort, il puisse vivre en vous toujours, Seigneur ;
Quant aux fautes qui sont le fait inévitable
De la fragilité, daignez, Dieu secourable,
Les pardonner, ainsi finissant son exil.
Par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi-soit-il.

Mercredi, 6 *janvier.*—Or ça, cela roule un peu trop fort. Toute la nuit, mes valises se sont promenées d'un bord à l'autre de ma cabine ; et vingt fois je me suis réveillé en sursaut, sur le point d'être jeté hors de ma cassette. Ce matin, le vaisseau ressemble à un tombeau, silence, solitude : bon temps pour la prière, la méditation.

Fête des Rois, pas de messe : pour me dédommager, assis

dans le réfectoire, mes livres autour de moi, je passe la grande avant-midi à réciter breviaire, à dire les sept psaumes de la pénitence pour le repos de l'âme de celui que pleure tout un diocèce, à lire dans l'Ecriture Sainte, dans l'Imitation de Jésus-Christ, dans Jésus Contemplé, etc. Je me sens l'âme inondée de paix, de confiance et de lumière, au milieu de cette atmosphère sombre des peines de la vie et des éléments troublés.

L'Epiphanie, c'est la fête de la Vocation des Gentils. "Or, il y avait quelques gentils, de ceux qui étaient venus adorer à la fête. Ceux-ci s'approchèrent de Philippe qui était de Bethsaïde en Galilée, et ils le priaient, disant : Seigneur, nous voulons voir Jésus. (S. Jean XIII, 20-22)" Ils l'ont vu, ils l'ont connu, ils l'ont compris. Les juifs l'ignorèrent. Craignons leur endurcissement, leur infidélité. N'imitons ni leur indifférence ni leur malice, sinon le flambeau de la foi sera transporté de nous à d'autres plus fidèles.

" Jésus dit : Le royaume de Dieu ne vient pas avec des marques extérieures et l'on ne dira pas : il est ici, il est là ! Car voici que le royaume de Dieu est au-dedans de vous. (S. Luc XVII, 21-22)" Mon âme est le royaume de Jésus, il faut qu'il y commande, qu'il y règne, qu'il s'y repose. Dans ce royaume heureux, se dissipe toute crainte, et toute tristesse est consolée. C'est la paix et le repos, c'est la force et la félicité, c'est la béatitude de la vie, c'est celle de l'Eternité. Au dehors les alarmes, au dedans l'avant-goût des joies du Ciel. Je suis fier de mon Roi, à son service je suis certain de faire des choses utiles. Si mon cœur bat à l'unisson avec le sien, quelle bonheur ! si, comme lui, je porte une pourpre d'opprobres, quelle gloire ! Jésus, soyez ma vie et mon tout.

Du reste, c'est ce que nous dit le livre de l'Imitation : " Heureux celui qui comprend ce que c'est que d'aimer Jésus. Il faut que notre amour pour lui nous détache de tout autre amour, parce que Jésus veut être aimé seul par dessus toutes choses. L'amour de la créature est trompeur et passe bientôt ; l'amour de Jésus est stable et fidèle. Celui qui s'attache à la créature tombe comme elle et avec elle ; celui qui s'attache à Jésus sera pour jamais affermi. Aimez et conservez pour ami celui qui ne vous quittera point alors que tous vous abandonneront, et qui, quand viendra votre fin, ne vous laissera point périr."

Le breviaire du jour, en un style inspiré, vient confirmer toutes ces vérités : " Levez-vous, Jérusalem, parceque votre lumière arrive, et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. Celui qui est né avant tous les siècles, le Seigneur, notre Sauveur, a apparu au monde aujourd'hui. Tous viennent de Saba, apportant l'or et l'encens, et chantant les louanges du Seigneur. Le Seigneur règne, la terre tressaille, les iles se réjouissent. La lumière s'est levée pour les justes, et la joie pour les cœurs droits. Fleuves et mers, bénissez le Seigneur ; bénissez-le, fontaines, âmes pures, Chrétiens. Amen. Alleluia."

SURGE ET ILLUMINARE JERUSALEM.

Lève-toi, Jérusalem,
Illumine, brille, éclaire,
Parce que de Bethléem
Te vient gloire, honneur, lumière.

Les ténèbres couvraient toutes les nations,
La nuit de ses horreurs enveloppait la terre,
Quand tout-à-coup sur toi jaillit, se lève altière
La gloire du Seigneur, aux célestes rayons.

Sous ta clarté brillante
Ils marcheront, nombreux,
Peuples et rois, heureux
Dans l'union constante.

O Jérusalem, lève et porte tes regards
Autour de toi, vois ; vois, marchant vers tes remparts,
En bataillons serrés, ces enfants qui te viennent
De loin, de tous côtés où les yeux se promènent.

Oui, un jour viendra
Que ton œil verra
Cette allégéance ;
Et, dans l'abondance,
Ton cœur en silence
Se dilatera.

Tu le verras, lorsque ces vastes multitudes
Que séparent les mers, vers toi se tourneront,
Et que, personnes, biens, toutes leurs fortitudes,
A ton service, avec amour, elles mettront.

Le dromadaire, en nombre, inondera tes places,
Ainsi que le chameau de Madian, d'Epha ;
Les Pélerins viendront du pays de Saba,
Apportant l'or, l'encens, en actions de grâces,
Chantant avec bonheur
La gloire du Seigneur.

L'Epiphanie rappelle trois évènements de la vie de Jésus, la manifestation du Sauveur aux Gentils, son baptême par Jean-Baptiste, et le miracle de l'eau changée en vin à Cana. Ces différents mystères sont chantés dans l'hymne de Vêpres.

CRUDELIS HERODES

Une peur vaine t'exaspère
Qu'un Dieu devienne roi, cruel !
Il n'ôte pas ceux de la terre,
Qui donne les trônes du ciel.

Les Rois suivent l'éclat stellaire
Qui marche devant eux, trouvant
La lumière par la lumière,
Confessant Dieu par leur présent.

L'agneau divin, pour le baptême,
Descend dans les eaux du Jourdain,
Effaçant en nous l'anathème
De taches dont il était sain.

Par un effet de sa puissance,
Contre nature, l'eau rougit,
Et le vin coule en abondance
Dans les amphores de granit.

Gloire à Jésus qui, débonnaire,
Se révèle au peuple gentil ;
Gloire à l'Esprit-Saint, gloire au père,
Toujours, jamais. Ainsi-soit-il.

Après dîner, tranquillement assis sur ma chaise longue, solidement attachée à la rampe, je passe de longs quarts d'heure à contempler ce spectacle grandiose de la mer bouleversée. Les passagers novices croient à une tempête, et il n'y a pas de doute que plusieurs d'entre eux, de retour dans leurs foyers, raconteront sérieusement qu'ils ont été à deux doigts de la mort. S'ils avaient lu Virgile, ils diraient volontiers, avec lui, que les vents se sont échappés par toutes les issues de l'antre de Neptune, qu'ils ont envahi les terres de leurs tourbillons, qu'ils se sont étendus sur la mer, qu'ils la bouleversent de fond en comble, et qu'ils roulent vers le rivage des vagues immenses :

Venti, velut agmine facto,
Qua data porta, ruunt et terras turbine perflant.
Incubuere mari, totumque a sedibus imis
Una Eurusque Notusque ruunt creberque procellis
Africus, et vastos volvunt ad littora fluctus.

Le fait est que, sans avoir une tempête en règle, nous avons un fort vent d'ouest, solide, régulier ; le vaisseau roule sur lui-même, sur son lit tourmenté, comme un malade torturé de la colique. Ses entrailles en gémissent, et vous entendez sur les tables le cliquetis des assiettes, des bouteilles et des verres enchaînés. Les mats se balancent majestueusement, semblant vouloir se coucher sur la surface de la mer, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Des collines, aux sommets blancs d'écume, séparées entre elles par de profonds vallons, surgissent de la masse liquide, et roulent vers le navire comme pour le submerger ; celui-ci, flottant comme une écorce, monte sur les

hauteurs pour descendre ensuite dans les abîmes en traçant un profond sillon. Les vagues, en se brisant sur ses flancs, rejaillissent en aigrettes de crême fouettée, et se dissipent en des remous d'azur et d'émeraude.

Poussant ses conquêtes jusqu'à la Méditerrannée, il avait vu, dans ses colères, la mer de Tyr et de Sidon, David, quand il dit : " Ses montagnes (c'est-à-dire les vagues hautes comme des montagnes) ont bondi comme des béliers, et les collines comme les agneaux des brebis. *Montes exultaverunt ut arietes, et colles sicut agni ovium.* A cette vue qui saisit d'admiration, les paroles du psaume 92 reviennent naturellement à l'esprit : "*Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus,* les soulèvements de la mer sont admirables, admirable est le Seigneur sur les hautes eaux."

Fatigué de cette gymnastique continuelle pour garder mon équilibre, afin d'avoir la paix, je pris la position horizontale, et me fourrai dans mon lit ; ainsi chaudement blotti sous mes couvertures, je traduisis ce psaume dont je viens de citer un verset.

DOMINUS REGNAVIT

Le Seigneur a régné, revêtu de splendeur,
Ceint de gloire, éclatant de beauté, de grandeur.

Dans l'air il affermit le globe de la terre,
Rien n'en peut ébranler l'inébranlable sphère.

Votre pied, Seigneur, l'habite depuis lors ;
Pour vous, avant les temps, vous existiez alors.

Les eaux, pour vous louer, en fidèles servantes,
Les eaux ont élevé leurs voix retentissantes.

Les océans profonds ont élevé leurs flots,
Répétant votre nom dans leurs puissants échos.

La mer est admirable en son soulevement,
Admirable est aussi sa gloire au firmament.

Apprenez, d'un Dieu saint témoins irrécusables,
Aux humains ses enfants à vivre irréprochables.

Jeudi, 7 *janvier.*—Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Hier soir, vents, vagues, roulis, beau soleil ; ce matin, calme relatif, temps sombre, atmosphère mélancolique.

Le soleil, cependant, vers les dix heures, montra son visage riant. Il dissipa les gros nuages, et fit scintiller la masse mouvante de paillettes d'or, d'étincelles de feu, d'éclat de rubis. Dans l'azur d'un ciel pur, flottent des flocons de aine blanche, des éponges trempées de pourpre, des vapeurs

diaphanes, des gazes transparentes, des soiries chatoyantes, des lambeaux d'aurore, des franges de gloire. *Cœli enarrant gloriam Dei.* Cette gloire divine, il l'a vu maintenant celui que nous pleurons ; il en jouit, au moins il en jouira bientôt ; car il fut pieux, de cette piété vraie, régulière, raisonnée qu'ont admirée chez lui tous ceux qui l'ont connu. Il a vécu du Seigneur, il est mort dans le Seigneur : *Beati qui in Domino moriuntur.* C'est là, au milieu de pareils accidents, l'espérance qui console et qui soutient.

J'ai eu une longue conversation avec la religieuse dont je vous ai déjà parlé. La communauté à laquelle elle appartient, ne tient pas d'hôpital, elle envoie ses sujets soigner à domicile ; même ils accompagnent leurs malades en voyage, peu importe qu'ils soient catholiques ou protestants. Celle-ci est parti au mois d'octobre avec la femme de l'évêque anglicain d'Halifax, the Right Reverent Whitney, et l'a conduite, par Gibraltar, Naples et Gênes, jusqu'à Nice, où elle a passé un mois avec elle. En revenant, elle s'arrêta à Gibraltar, où il y a une maison de son ordre, pour passer les fêtes de Noël. L'hiver dernier, elle accompagna, dans le midi de la France et à Algers, M. Gibson, malade comme je l'ai été, moi d'une chute de voiture, lui d'une chute de vélocipède. Madame Gibson était avec eux. Evidemment, sans le savoir, Ph. appartient à cette congrégation de Bon-Secours. C'est admirable. Aujourd'hui que les déplacements sont devenus si faciles, que tout le monde voyage, que la médecine souvent comme meilleur remède prescrit le changement de climat, une pareille communauté répond à un véritable besoin. C'est ainsi que l'Eglise sait adapter sa charité aux circonstances. Ces bonnes sœurs vivent dans le monde plus que les personnes du

monde ; elles n'ont d'autre clôture que la garantie de leurs vœux et de leur costume. Il faut sans doute une vocation particulière, mais ceux que Dieu garde sont bien gardés.

Je n'ai pas oublié qu'aujourd'hui finissent mes cinquate-un ans. A cette occasion, ma muse, qui chante à propos de tout et à propos de rien, a eu pour moi un petit bout de chanson. Elle va sur l'air de " Brise des nuits."

UNE VIE MOUVEMENTÉE.

En janvier, jour le septième,
L'an mil huit cent quarante-six,
Par une poudrerie extrême,
Par une tempête du styx,
Au bord du lac des Deux-Montagnes,
Voyait le jour un pauvre enfant,
Qui devait, par monts et campagnes,
Courir le sort du Juif-Errant.

Qui me rendra la solitude
    De mon Saint Lin,
Où l'on vit sans inquiétude ?
    Cher petit coin !

Dix-neuf printemps avaient à peine
Passé sur son front, que déjà
Il abordait de sa carêne
Le rivage de Cacouna ;
Puis il visitait Ristigouche,
Rimouski, Métapédiac,
Tignish, Antigonish, Bouctouche,
Betsiamis et Tadoussac.

Comme il vit, de sa goëlette,
Les brumeux rivages de l'Est,
Il a promené sa raquette
Sur les champs glacés de l'Ouest ;
Les chiens trainaient sa "tobagane,"
Ses vivres, son léger "butin" ;
Il couchait dans une cabane
Faite de branches de sapin.

Son canot sauta les rapides
De la rivière Abbitibi,
Et brava les vagues perfides
Du lointain lac Waswanipi ;
Pour lui, le haut du Saint-Maurice,
L'Ottawa n'a plus de secrets :
Il a pénétré le caprice,
Tous les détours de leurs forêts.

Cinq fois, d'Amérique en Europe,
Il traversa les océans,
Sur une planche qui galoppe
Au vent, par beau, par mauvais temps ;
Il a vécu dans l'Angleterre,
En France, en Suisse, un peu partout,
A Paris, la Ville-Lumière,
Sur les sept collines surtout.

Malade, il franchit les Rocheuses
Aux abîmes sans fond, béants,
Leurs pics, leurs cîmes nébuleuses,
Suspendu, courant sur leurs flancs :
Courant jusqu'en Californie,

Où, sous un toit riant, benin,
Dans une retraite fleurie,
Il revint à la vie, enfin.

Hélas ! il revint à la vie
Pour encor courir l'univers,
Mêlé, luttant, comme à l'envie,
Au sein de cent projets divers.
Aujourd'hui la mer Atlantique
Le "reballotte" sur ses flots ;
Demain viseront sa boutique,
Mille perfides javelots.

Vendredi, 8 *janvier*.— A glorious day : il fait soleil, mais pas trop, justement assez pour mettre une note gaie dans l'atmosphère ; il vente, mais pas trop, justement assez pour nous donner une brise vivifiante qui dilate les poumons ; il y a de la vague, mais pas trop, justement assez pour que l'élément liquide qui nous porte, ait une apparence de vie et une éloquence grandiose. La fanfare résonne sur le pont, à l'unisson de l'allégresse générale au retour de ce temps délicieux. La musique constitue un des meilleurs agréments de cette ligne de vapeurs. Pendant le dîner, qui dure une heure, l'orchestae ne cesse de faire entendre les morceaux les plus variés ; il joue d'une salle voisine, en sorte que les sons n'arrivent pas trop forts pour déranger la conversation, mais assez distinct pour assaisonner les mets d'une harmonie mystérieuse, d'une symphonie lointaine, et d'une mélodie voilée. Comme le soir, j'ai l'habitude de ne prendre qu'une bouchée, après dix minutes je m'excuse, et je vais sur le pont m'asseoir ou marcher à proximité du corps des musiciens, laissant flotter ma pensée

sur les ailes de l'inspiration artistique d'hommes tels que Wagner, Schultz, Mohr, Schaffer, Bœttger, Scheuw, Vottéger, Lowenberg, Meacham, Kochkeller. Quels noms pour des musiciens ! véritable ironie.

Sur la liste des passagers, j'avais remarqué qu'il y avait un autre révérend à bord ; même, son nom commençant par un P, il était mon voisin sur le papier. Depuis le commencement de la traversée, je cherchais, au milieu de mes compagnons, si je ne pourrais pas le découvrir à son air révérendissime, mais inutilement. Ce matin le hasard de la conversation m'en fit faire la découverte. Je le cherchais trop loin, il habitait à mes côtés, c'est mon voisin de table, côté droit. Il est ministre anglican à W. Nous eûmes un long entretien sur la politique du Canada, sur le changement de ministère, sur la question des Ecoles du Manitoba. Il aurait bien voulu savoir à quel parti j'appartenais, il n'y put réussir. Pour en arriver là, je n'eus pas à faire grand effort, je n'eus qu'à me montrer au naturel, comme en réalité je ne suis ni blanc ni noir, comme au milieu de ce conflit d'intérêts divers je ne poursuis qu'une chose, le bien de la religion et la politique du vrai.

J'apporte des étrennes à tout le monde. La chanson suivante, qui va sur l'air composé par M. Desrosiers pour " César plus doux qu'un vrai mouton", dira à M. Martel quelles sont les siennes.

MA PETITE PIPE.

Je l'aime, ma petite pipe,
Ecume qui vient du Corso ;
D'un *opwagan* c'est le vrai type,
Elle est de premier numéro.

Petite pipe
Qui dissipe
Tous mes soucis !
La *boucane*
S'en émane
D'un goût exquis.

Pour me donner la bonne bouche,
Le matin, après déjeuner,
Je tire une petite *touche*,
Aussi de même après dîner.

Après souper, dans ma berçante,
En sommeillant, je cogne un clou ;
Mais toujours ma lèvre pendante
Serre fort son petit bijou.

Je porte toujours dans ma *blague*,
Délicieux, un mien tabac,
Arôme insaisissable et vague,
Très sympathique à l'estomac,

J'en hache les feuilles moi-même,
Avecque mon petit coûteau,
Y consacrant un soin extrême,
Sous clef, dans le petit bureau.

J'ai fait, pour le garder suave,
Faire une boîte de fer blanc,
Que l'on tient toujours à la cave ;
Elle a plus d'un compartiment.

Aucun tabac ne vaut le nôtre,
Il goûte miel, poivre, pavot ;
Le Curé n'en fume pas d'autre,
Enfin, pour tout dire en un mot.

Samedi, 9 janvier.—Et M. Chagnon, donc, n'aura-t-il pas ses étrennes ? n'aura-t-il pas sa chanson, lui aussi ? Nous ne nous sommes jamais rencontrés ; mais, d'après ce qu'on m'en a dit, surtout depuis quelque temps, et toujours en bien, il me semble le connaître un peu. Voyons, essayons. Cela va sur l'air du "Vieux Braconnier."

JE NE SAIS QU'UNE CHOSE.

On dit qu'il n'est pas commode,
Le gros curé de Saint-Lin ;
Tout doit aller à sa mode,
Sinon, ça ne va pas bien.
Je ne puis, pour bonne cause,
En dire ni bien ni mal ;
Je ne sais rien qu'une chose :
Il m'apporte un diurnal.

On dit, ici, là, qu'il taille
La besogne largement ;
Qu'il ferraille, qu'il bataille,
Qu'il fouaille incessamment.
Pour savoir si cette glose
A du vrai, j'attends encor,
Ne sachant bien qu'une chose :
C'est qu'il a la tranche d'or.

On dit de plus qu'il possède
Un sérieux petit doigt,
Qui, depuis a jusqu'à zède,
Révèle tout, franc et droit.
Tous en font l'apothéose ;
Moi, j'en doute un petit brin,
Ne sachant bien qu'une chose :
Il est couvert en chagrin.

On dit aussi que sa face
Est agrementé d'un bec
Solide, long d'une brasse,
Promontoire gallo-grec :
Métaphore, je suppose,
Pour dire un nez aquilin ;
Je ne sais rien qu'une chose :
Le caractère en est fin.

On dit enfin, c'est le pire,
Est-ce vrai ?... qu'il fait des vers,
Pour tout de bon et pour rire,
Sur tout, à tort, à travers.
Qu'il fasse vermine ou prose,
Sur lui je veux rester coi ;
Je sais fort bien une chose :
Il a su penser à moi.

J'ai fait ma sixième connaissance : Mademoiselle Madge L. Fursman, de Colorado Springs, à trois heures de Denver, dans l'état du Colorado. Elle parle le français, ayant passé deux ans à Paris et en Belgique. Elle commence à parler italien, ayant séjourné plusieurs mois à Milan, qu'elle trouve une ville charmante ; elle n'a qu'un regret, c'est de n'avoir pu continuer l'étude de cette belle langue, si douce, si musicale. La mer lui est antipathique au suprême degré, elle est malade depuis le départ, n'ayant pas même joui du beau temps que nous a donné la Méditerranée. " Il faut, me dit-elle, que le plaisir qui m'attend au bout de la traversée soit bien fort pour me décider à l'entreprendre. " A cette réflexion, je retombe sur moi ; je dois m'estimer heureux de me trouver aussi bien, et je remercie le bon Dieu de m'avoir donné un cœur aussi solide contre les soulèvements et les agitations des flots de toutes sortes.

Ceux de l'océan n'ont pas encore été aussi forts depuis Gênes qu'aujourd'hui. Il souffle de l'avant un vent d'une grande violence qui retarde notre marche. Cependant, comme il n'y a presque pas de roulis, la chose est moins désagréable qu'avant-hier. Le vaisseau monte sur les montagnes et descend dans les vallées ; il plonge, se relève, et replonge, lentement, solennellement, avec le mouvement régulier d'un balancier : c'est grandiose. Je passai cette après-midi deux heures sur le pont, seul, ravi, inrassasiable, à regarder ces grandeurs de la mer, à contempler dans ses preuves extérieures la puissance de Celui qui, d'un mot, a creusé ces abîmes, a créé ces merveilles. Il n'est pas étonnant que les marins en général soient des hommes de foi, et que l'impiété ne pousse pas sur les mers.

Dimanche, 10 *janvier*. — Voici la quatrième fête d'obligation que je passe à bord, deux dimanches, la Circoncision et

l'Epiphanie. Je consacrai ce jour tout entier à prier pour mon archevêque défunt. Je pense à lui tous les jours, je ne l'oublie pas, je ne puis l'oublier. Il a été l'homme de son temps, *the right man in the right place.*

Le siège de Montréal, le diocèse de Marie, appelé à de si grandes destinées en Amérique, a eu trois grands évêques, différents de caractère tous les trois, mais également adaptés aux circonstances dans lesquelles ils avaient à gouverner.

Mgr Lartigue avait l'humilité, la piété, la persévérance, l'esprit de patience qu'il faut pour fonder une grande œuvre dans les conjonctures les plus difficiles, et l'assoir sur des bases solides.

Mgr Bourget fut un aigle ; il eut des vols superbes, des coups d'ailes hardis, des vues profondes sur l'avenir. Il ne redoutait, il ne voyait aucun obstacle, habitant les hauteurs de la confiance en Dieu. Il donna un grand développement aux œuvres de la charité et de la piété ; il débarrassa nos mœurs d'un reste de gallicanisme, et notre théologie d'un jansénisme secret ; ses idées, longtemps combattues, règnent aujourd'hui des sources de l'Ottawa aux rivages du golfe Saint-Laurent. Homme d'initiative et de lutte, il souleva bien des ardeurs que son successeur fut chargé de calmer.

Mgr Fabre les calma par un calcul froid, par une force d'inertie naturelle et acquise, qui ôtait tout aliment aux discussions. Un quelqu'un que vous connaissez avait raison de dire qu'il avait le talent d'éteindre des incendies, qu'il jeta l'ancre en pleine mer au sein de la tempête. Il fut le pacifique par excellence. Sous sa direction, les finances de l'Evêché ont pu se relever, la question universitaire qui divisait les esprits depuis des années fut réglée, la Cathédrale fut achevée. Il vit

le siège de Montréal élevé à la dignité archiépiscopale, devenu le centre d'une nouvelle province ecclésiastique. Il vit trois de ses disciples monter sur les sièges de Pembroke, de Sherbrooke, et de Valleyfield, ce dernier évêché demandé par lui-même. Il tint le premier Concile de Montréal. Il admit dans son diocèse plusieurs nouvelles communautés. Sa docilité et son obéissance le rendaient agréable au Saint-Siège, et faisait qu'il en obtenait bien plus que d'autres ne l'auraient pu avec toutes les ressources de la plus habile diplomatie. Il a rempli sa devise : *in fide et lenitate.*

Maintenant s'ouvre devant nous une autre période, une ère grosse de ces questions qu'apportent avec eux naturellement dans leur cours les flots du temps. Prions Dieu de nous donner l'homme de force, de courage, de modération, de prudence et de sagesse qu'il nous faut.

Il vente moins que hier. Le soleil nous sourit doucement à travers les déchirures de gros nuages de laine ; la mer a revêtu son manteau bleu argenté de fleurs blanches ; le vaisseau s'avance avec courage, se balançant majestueusement. J'admire, je ne me lasse pas d'admirer. Le psaume 28 que je viens de réciter dans l'office d'aujourd'hui le dit : " La voix du Seigneur sur les grandes eaux est une voix de majesté, de force et de magnificence. *Vox Domini super aquas, Dominus majestatis intonuit ; Dominus super aquas multas. Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia.* "

Lundi, 11 *janvier.* —

Jam lucis orte sidere,
Deum precemur supplices,
Ut in diurnis actibus
Nos servet a nocentibus.

A sept heures, j'étais sur le pont, mon bréviaire à la main, pour demander à Dieu de nous garder de toutes fautes pendant l'accomplissement de notre devoir journalier, au lever du soleil, lorsqu'il sortait du sein des eaux comme de sa chambre nuptiale, qu'il s'élevait dans l'espace comme un géant pour parcourir sa course au plus haut des cieux d'un bout à l'autre de l'horizon, répandant une lumière et une chaleur auxquelles personne n'échappe. Ce n'est pas moi qui parle de la sorte en aussi haute poésie, c'est David dans le psaume 18 : *Et ipse tamquam sponsus procedens de thalamo suo : exultavit ut gigas ad currendam viam, a sommo coelo egressio esus. Et occursus ejus usque ad sommum, nec est qui se abscondat a calore ejus.*

Du reste, je suis monté sur le pont presque tous les matins avant déjeuner : l'air est si bon sur mer à cette première heure du jour ! Voici quel a été pendant la traversée mon règlement, celui que les circonstances m'ont tracé d'elles-mêmes. Ce doit être le meilleur ; car le règlement est fait pour l'homme, et non l'homme pour le règlement.

6 h.—lever, toilette, qui se termine par quelques coups de brosse à tous mes habits ;

6½ h.—Sur le pont : prière, méditation, matines et laudes ; la louange est facile en face de ces merveilles de la Toute-Puissance ;

8 h.—Déjeuner : une orange, de la farine d'avoine, un steak ;

8¼ h.—Sur le pont : promenade ;

9 h.—Travail, lectures, écritures, journal, études généralement quelconques ;

10½ h.—Sur le pont : petites heures ;

11 h.—Travail ;

12½ h.—Dîner : pour moi le gros repas, quoique, d'après le règlement du bord, ce n'est qu'un lunch. D'ailleurs la carte de cette simple collation est si chargée qu'il me serait impossible de faire honneur à tous les plats ;

1 h.—Sur le pont : promenade, récréation, un petit cigare.

2½ h.—Travail ;

4 h.—Vêpres ;

4½ h.—Sur le pont : promenade ;

5 h.—Travaux ;

6 h.—Souper, qui n'est pour moi qu'un lunch léger, pendant que, pour les passagers en général, c'est le repas principal, qui dure une heure ;

6¾.—Sur le pont : promenade, chapelet, rêverie à la douce harmonie de la musique ; envolées d'imagination sous la clarté des étoiles, ou à travers les voiles de la nuit sombre, vers les lieux qui me sont chers ;

8h.—A ma chambre : lecture spirituelle, écriture sainte, lectures pieuses ;

9½.—Coucher ;

10 h.—Dans la paix du sommeil et du Seigneur.

Ce règlement me donnait 6 heures pour le travail, 4 heures pour la prière ou les lectures pieuses, 4 heures de récréation, 6 heures sur le pont soit en promenade, soit en bréviaire ou méditation.

Bien entendu je ne me suis pas gêné de faire à ce règlement quelques accrocs : par exemple, j'ai dormi deux fois dans l'après-midi, et un matin, à 3 heures, j'arpentais les allées du pont. Cependant je puis dire que ce sont là les grandes lignes qui ont dirigé mon mode d'être à bord, et je les ai suivies

assez bien pour avoir mérité, si j'eusse été au Collège, la note, sinon *exemplaire* (ce qui m'est jamais arrivé,) du moins excellente ou très bonne : l'homme suivra dans sa vieillesse la voie qu'il se sera tracée dans sa jeunesse.

J'ai fait une septième et, je crois, dernière connaissance. Le nombre sept est sacré. Je rencontre Mademoiselle B. Whitehouse : "Mon enfant, quel âge avez-vous ? — Cinq ans.— Quel est votre nom ? — Trice. — Vous n'avez pas l'air *triste* du tout." La bonne qui m'attendait, reprit : "Trice est l'abréviation de Béatrice.—A la bonne heure, Béatrice veut dire heureuse." La glace était brisée. La bonne, qui est Suissesse, m'apprit que M. Whitehouse est un riche américain qui a été embassadeur à Rome pendant sept ans, qui depuis trois ans voyage, qu'il va probablement reprendre du service dans la diplomatie sous McKinley, qu'il a épousé une jeune femme qui a une vingtaine d'années moins que lui (elle n'a que vingt-deux ans, à peine lui en donnerait-on dix-huit,) qu'elle s'appelle de son nom de fille Williams et qu'elle est native de Boston, que la petite Béatrice est née à Lausanne, qu'elle en a soin depuis sa naissance, qu'elle suit toujours dans leurs voyages Mr. et madame Whitehouse, qu'ils ont passé l'été en Suisse à la *Montagne de la Diablerie*, l'automne et la première partie de l'hiver à Venise et à Florence, etc. J'avais remarqué la jeune femme qui paraît très bien, n'a pas été malade (chose rare chez mes compagnons de traversée), et consacre de longues heures à faire avec un plaisir visible des lectures à son mari, travaillé par la bile, passant la plus grande partie de la journée étendu sur un sofa du réfectoire, à 12 pieds de mon bureau d'études. Mais nous n'avons échangé que quelques mots, en nous rencontrant sur le pont, par le vent, le brouil-

lard, le tangage et le roulis : "You are a good marineer !— Pretty good, and so you are."

Journée vraiment belle. C'est la deuxième de ce genre que nous ayons depuis Gibraltar. Je puis récapituler ainsi les jours de la traversée : 5, très beaux, 1 mauvais, 6 médiocres, pendant lesquels cependant les agréments l'emportèrent sur les désanvatages. Image de la vie, dont les incidents peuvent se résumer en ce proverbe latin : *Sunt bona, sunt mala, sunt mediocra plura.*

Des jours, mauvais sont les uns, les autres meilleurs,
Mais, à vrai dire, ils sont médiocres plusieurs.

Je m'aperçois que je vous ai dit que j'avais fait sept connaissances, et je ne vous en ai parlé que de six. Celle que, par oubli, j'ai laissée de côté, est un M. Bevan, embarqué à Gibraltar. Il m'aborde en espagnol, je devine ce qu'il me dit ; je lui réponds en italien, il devine ce que je dis. Nous passons à l'anglais et au français, langues qu'il parle parfaitement. Il est né en Amérique, a été élevé en Espagne, demeure à Malaga, où il est engagé dans le commerce de vin et de fruit, et se rend à Baltimore, non par affaire, mais pour y faire visite à des parents et amis qu'il a en cette ville, en particulier à sa mère, qui est retournée aux lieux qui l'ont vu naître.

Cette journée a été consacrée en grande partie à la correspondance : lettre à M. le Grand Vicaire Bourgeault que j'appelle Administrateur, supposant qu'il l'est ; lettre à M. Desrosiers à Rome ; lettre à M., lettre à P. à St-Lin ; lettre à M. le Dr Leclaire à Danielson ; lettre à Mère Elisabeth à Oakland ; lettre à Sr Marie Rose de la Passion à Romana, Californie.

Voulez-vous savoir combien j'ai écrit de lettres depuis mon départ de St-Lin, le 9 de septembre ? je puis vous le dire exactement, comme je tiens un régistre fidèle de ma correspondance, jour par jour, avec sommaire des sujets qui sont traités dans chaque lettre. J'ai écrit 140 lettres à des particuliers, de plus mon journal de chaque jour qui vaut bien une lettre : 125 jours donnent 125 lettres. Total 265 lettres. Le journal ferait un gros volume, les lettres particulières un second volume, les mémoires un troisième qui ne serait pas le moins considérable. Voilà le bilan de mes écritures durant les quatre derniers mois. Est-il étonnant que ma plume demande à se reposer. Aurai-je le repos ? je l'espère, je soupire après ses douceurs. Il reste encore des vertus à exposer les jours de semaine, pendant les exercices du Carême. J'ai hâte de reprendre le dimanche, l'explication de l'Evangile selon Saint Mathieu.

M. Martel et M. Chagnon ont chacun leur chanson ; mais M. Payette ?...comme c'est un homme multiple, qui a plusieurs métiers, sa chanson aura, en même temps, plusieurs airs. Les couplets, deux par deux, iront sur l'air de "Ingrat Berger," et le refrain sur celui de "Un souvenir brise mon cœur." Voyons, chantons.

L'EMBARRAS DU CHOIX.

Connu !...... c'est un menuisier émérite :
Il a fait deux jubés, un poulailler,
Au coin de ma maison une guérite,
Une mansarde au haut de mon grenier.

Alors, dans les magasins de l'Europe,
Qu'achèterai-je ? une scie, un rabot,
Un gondendard, ou bien une varlope ?
Que sais-je ? une équerre, un tarot ?

La batterie,
La sonnerie
Fait dign-din-don ;
Et les clochettes,
Et les sonnettes
Font ting-tin-ton.

De plus, il se mêle de mécanique ;
Quand mon foyer ne voulait plus chauffer,
Vite, il mettait à l'envers la boutique :
Pendant deux jours, nous n'avions qu'à geler.

Achèterai-je un beau gril de fournaise,
Découpé sur un plan vraiment nouveau,
Qui sait fort bien retenir cendre et braise,
Sans engorger les conduits du tuyau ?

Aussi, de plus, il fait dans l'hydrolique :
Lorsque le froid brisa mon aqueduc,
Il fit de ma cave une mer Baltique.
N'importe ! enfin... il découvrit le truc.

Achèterais-je une pompe aspirante
Dont les secrets de mécanisme adroit,
Pour la remettre en même temps foulante,
Serait l'objet d'une étude à sang-froid ?

Parfois, sortant des choses de la terre,
Il a des goûts, mais...... très aériens :
Artiste, il vole au soleil sa lumière,
Fait des portraits — qu'on admet être siens.

Trouvé ! j'achète une boite alchimique
Où sont enfouis les germes de l'éclair,
Dont le nom est " Batterie électrique ",
Et qui se charge aux fluides de l'Ether.

Mardi, 12 *janvier.*—Selon l'usage antique et solennel, nous avons eu hier soir le diner du Capitaine, qui se termine, les lampes étant éteintes, par une procession, autour du réfectoire. de plats de crême à la glace éclairée au feu de Bengale, et par le bonnet *fool's cap.* C'est le seul diner auquel j'assistai du commencement à la fin ; mais, cette fois, il fallait bien faire honneur à la circonstance. M. Hexamer nous traita, à notre table, au *lacrimæ christi*, et nous trinquâmes à notre prochaine rencontre entre Gibraltar et l'Amérique.

Ce matin, il fait un froid de loup, éclairé d'un brillant soleil d'hiver. Nous sommes sortis du courant chaud qui, du Golfe du Mexique, va frapper les côtes de France et d'Angleterre, pour entrer dans la zône refroidie par le courant qui descend de la Baie d'Hudson, la Baie de Baffin et la mer du Nord. Vers quatre heures, une tempête de neige enveloppait l'horizon. A 8½h., j'essayais une promenade sur le pont, pas moyen d'y tenir, l'onglée me prenait aux doigts ; je ne l'ai pas eu depuis le 19 de mars dernier, alors que nous primes six heures pour revenir de l'Assomption, M. Martel, mon oncle Jules et moi. Oh ! que la cheminée du réfectoire était bonne !

Je descendis faire mes deux malles : l'une fisselée sur toutes les coutures, dans laquelle se trouvent tous les objets

sujets à la taxe douanière, et que j'envoie du Quai du navire à Montréal, par l'"American Express", *in bond*, afin de n'avoir à payer douane qu'une fois ; l'autre, renfermant les choses dont j'ai un besoin journalier, que je traine avec moi. Prêt à débarquer. Je n'ai plus rien à faire, rien qu'à réciter du bréviaire et à laisser couler ma prose dans les dernières feuilles de ce journal, faisant entrevoir à mes lecteurs la fin de leur tâche et, peut-être, de leur ennui.

A dix heures, nous appercevons la pointe de Sandy Hook. Le vent a fraichi, on peut marcher, courir sur le pont. Le soleil éclaire royalement, mais ne réchauffe guère. Voici Long Island, voici Staten Island, voici New-Jersey. Quantité de steamers et de voiliers sortent de la Baie de New York comme des aiglons de leur nid.

Nouvelle agréable,
Un sauveur enfant nous est né,
C'est dans une étable
Qu'il nous est donné.

Le clairon joue une dernière fois cet air connu, pour nous appeler un dernier lunch, une demi-heure plus tôt, à midi.

Il vient de nous arriver, par la chaloupe qui a amené le pilote, un numéro du *New-York Herald.* Je regarde s'il n'y aurait pas des nouvelles du Canada, aucunes. J'y vois que le "Paris" et le "Lucania" ont eu à subir, la semaine dernière, une mer des plus violentes, 24 heures durant. Ils se sont trouvés au sein même de la tempête ; plus heureux, nous en avons eu que la queue.

Montant sur le pont, après un petit dîner qui fut des plus joyeux, chacun se sentant réjoui comme d'un avant-goût du *home, sweet home*, j'apperçois sur son haut piédestal, non le génie de la liberté, mais la Liberté elle-même, là enchaînée à toutes les rigueurs de l'hiver, avec son flambeau éteint, glacé, couvert de frimas ; mais que voulez-vous ? Qu'il fasse chaud

Ou qu'elle frisonne
Elle ne peut pas
Lâcher la colonne,
Elle ne peut pas
Sauter jusqu'en bas.

Nous avons en vue l'immense pont suspendu qui relie Broklyn à New-York, les vaisseaux se croissent sur les eaux de la baie comme des canards sur un étang. Tous les passagers sont sur le pont, le regard fixé vers l'endroit du débarquement ; ils ne s'apperçoivent pas qu'ils grelottent. Pour plusieurs, les frissons du contentement l'emportent sur ceux de la température. Un petit groupe, pas nombreux, attend sur le quai. Tout-à-coup des mouchoirs s'agitent ; les amis, les parents se sont reconnus. On sourit, on se salue de la main. on trouve que les amarres sont trop lentes à se fixer. Je regarde avec un intérêt platonique, personne là ne s'intéresse à moi ; même à bord, personne ne sait qui je suis, à part ma qualité de prêtre. Je ne fais pas mes confidences à tout le monde. C'est bon, pensais-je, agitez bien vos mouchoirs ; moi aussi, avant longtemps, j'aurai mon tour et mes joies.

Adieu, vaisseau confortable, palais flottant, qui m'a promené pendant douze jours sur des eaux calmes, ou sur des vagues ameutées. Adieu, confrères passagers, que j'ai peu connus,

mais dont la présence toujours et la conversation quelquefois ont animé la solitude de cette douce retraite. Adieu, jours de repos, de calme, de tranquillité, de paix, où il faisait si bon de renouveler son cœur dans la prière, de refaire son esprit en de douces lectures, d'occuper son intelligence en des écritures agréables. Je vais rentrer dans l'agitation de la vie. Quelles traverses m'attendent ? quelles interprétations peu favorables de ma conduite ? En vérité je ne m'en occupe guère. Je suis aussi certain du résultat final de mes humbles efforts pour le bien, que si j'en avais dans ma poche le certificat, signé de la main d'un ange. Mon espoir ne repose pas sur la fidélité des hommes, ni sur leur habileté ; elle s'appuie sur la protection du Seigneur. J'ai mis en lui ma confiance, elle ne sera pas confondue. Est-ce que chaque jour à Complies, je ne récite pas, et pendant la traversée je les faisais avec une douceur ineffable, ces belles paroles du psaume :

QUI HABITAT IN ADJUTORIO ALTISSIMI

Qui place son espoir au secours du Très-Haut,
Du Seigneur recevra l'assistance aussitôt.

J'espère, lui dit-il, vous êtes mon refuge,
Mon protecteur, mon Dieu, mon père et mon juge.

Car il m'a délivré du piège des chasseurs,
Des paroles de fiel des hommes imposteurs.

Il saura vous couvrir de ses fortes aisselles,
Vous pourrez vivre en paix sous ses puissantes ailes.

A l'abri des filets que tend, pendant la nuit,
Le lion dévorant qui circule sans bruit.

Loin des traitres assauts de la flèche diurne,
Des projets ténébreux, et du démon nocturne.

Mille à gauche, dix mille à droite tomberont,
Mais de toi, son enfant, nuls traits n'approcheront.

Regarde, et tu verras la terrible vengeance
Que tire le Seigneur de la coupable engeance.

Dans le Seigneur Très-Haut, heureux es-tu d'avoir
Placé ton seul refuge et ton unique espoir.

Loin de toi ce qui fait qu'on gémit et qu'on pleure,
Et les fléaux cruels fuiront de ta demeure.

Sur ses ordres exprès, les anges par essaims
Te gardent sur ta route, et par tous les chemins.

Leurs mains, au besoin, te lèveraient de terre,
Pour que ton pied distrait ne heurtât pas la pierre.

Sur le serpent et sur l'aspic tu marcheras ;
A tes pieds, dragons et lions, tu fouleras.

Il mit, dit le Seigneur, en moi son espérance ;
Aux jours mauvais, je lui serai la délivrance.

Il connut, il bénit, il invoqua mon nom ;
Mon nom, c'est pourquoi lui sert de protection.

Toujours j'écouterai sa voix imprécatoire,
Et, du sein des périls, lui donnerai la gloire.

Dans les cieux, le comblant de la longueur des jours,
Je remplirai son cœur des éternels amours.

XXI

De New-York à St-Lin

PAR LE CHEMIN DES ÉCOLIERS.

Mardi, 12 *janvier*.—A une heure, nous mettions le pied sur le quai d'Hobooken, New-Jersey Les cérémonies de la douane furent longues. Il n'y avait pas, à l'arrivée du Werra, d'agent de l'*American Express Company*, cela m'ennuyait. Enfin, ce que je n'aimais guère, je laissai ma valise en dépôt au *Costom's House* sur un reçu, et je pris, en voiture, la route de "Grand Union Hôtel," 4 ou 5 milles de distance, traverse en bateau. Ma chambre retenue, je pars de nouveau pour le No 65, Broadway, le Bureau Général de l'Express Américain ; huit milles, aller et venir. Le pavé de New-York, en pierres solides, est rude. J'ai le corps moulu. De retour à l'hôtel, après avoir échangé le reçu de la douane contre un reçu de la Compagnie, qui se charge de rendre ma valise *in bond* à Montréal, je vais à la gare prendre des informations sur le départ des trains. A six heures, souper. A 7 heures, je voulus essayer une promenade sur la rue, mais en vain, il fait un froid de trente-six loups.

Demain, j'irai à Hartford. Je ne puis passer ainsi près des amis que j'y ai faits l'été dernier, sans arrêter leur dire bonjour. Je suppose qu'ils vont être très flattés de me revoir ; dans tous les cas, ils ne pourront pas ne pas me trouver fidèle et persévérant. Tout cela, et d'autres choses, diffèrent un peu le moment de mon retour ; mais ce retard ne peut être long. Il me semble que je suis aux portes de St-Lin : 140 lieues, une bagatelle !

Mercredi, 13 *janvier*.—A 7 h. debout ; à $7\frac{1}{2}$ h. café au lait ; à $7\frac{3}{4}$ à la gare ; à 8. h. départ pour Hartford.

J'achète la "Tribune" et le "Herald", pour voir si on n'y parlerait pas du Canada, pas un mot. Evidemment ces Yankees ne s'occupent pas de Jean-Baptiste. En revanche, j'y lis avec beaucoup d'intérêt le projet de traité d'arbitrage entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Le Congrès Américain et les Communes anglaises le ratifieront-ils ? Il faut l'espérer, si non maintenant, du moins plus tard. Voici un évènement dans la marche de l'humanité. C'est un pas vers la raison, demandant aux lois le règlement des difficultés internationales plutôt qu'à la guerre aveugle : c'est la reconnaissance pratique de la fraternité humaine. Il n'y a pas de doute que, à la longue, ce bon exemple produira des fruits chez les autres nations : heureuse semence d'idées qui arrivera à sa maturité, lorsque le Pape sera devenu l'Arbitre Suprême de tous les peuples. C'est alors que s'accompliront ces paroles d'Isaïe : *Surge et illuminare, Jerusalem.*

$11\frac{1}{2}$ heures, à Hartford. Je descends à l'hôtel de ce nom, comme je m'y suis bien trouvé au mois d'août dernier. A midi, lunch. A une heure, je frappais à la porte de l'Evêché.

Vers 3 heures, je rentrai à l'hôtel où, seul, dans le salon des dames, je vous écris, en attendant que je récite l'office de Saint Hilaire, apôtre des Gaules, le grand évêque de Poitiers, docteur de l'Eglise Universelle. On y fait mémoire de St-Félix de Nole : cela me transporte, par le souvenir, dans la Campanie heureuse, à Nole, à Mugnano, à Sainte Philomène, à une des meilleures heures de ma vie.

Jeudi, 14 *janvier*.—A $6\frac{1}{2}$ heures, debout ; à 7 h. déjeûner ; à $7\frac{1}{2}$ h. à la poste ; à 8 h. à l'évêché.

Je ne pouvais avoir, pour Ottawa, un billet direct, avec un lit jusqu'à Rousse's Point, qu'à 7 heures du soir. Encore ne pouvais-je toucher le lit qu'à Springfield. Alors rendons-nous de suite à Springfield : cela nous donnera l'occasion de visiter cette ville. Un train part à 9 et 26 minutes. Je cours à l'hôtel règler ma note, et, à l'heure dite, en route pour Springfield, où je débarquais à $10\frac{1}{2}$ heures.

Près de la gare se trouve Cooley's Hotel, j'y descends. Après avoir bu une tasse de thé, je prends Main Street, et la conduis jusque dans la campagne, à trois milles au moins. Les chars électriques me ramènent à la station. Je rentre à l'hôtel vers une heure ; et, dans ma chambre, où la lumière arrive abondante, assis dans une berceuse, me délassant les jambes fatiguées, je récite les premières Vêpres de Saint Paul Ermite. En voilà un qui a estimé la vie à sa juste valeur. Il mourut à l'âge de 113 ans, et il en passa près de cent dans le désert. Un corbeau le nourrissait, les lions creusèrent sa fosse. Les lions voudraient bien creuser la mienne dès maintenant, mais j'ai un gardien de corbeau qui les en empêche. "*Justum deduxit Dominus*. Le Seigneur a conduit le juste par des voies droites, et lui a montré le royaume de Dieu."

Bréviaire récité, que faire ? Une course dans la ville ? Il fait froid, et je me sens fiévreux. Lire ? je vais être obligé peut-être bientôt de travailler à la tâche, je veux me reposer le cerveau. Pourtant il n'y a pas moyen de bailler aux corneilles toute l'après-midi. Alors faisons des vers. Chacun son goût. J'en connais qui passent des heures à jouer aux cartes, et ce jeu m'assomme. D'autres passent des jours à pê

cher, au soleil, à la pluie : des innocents, comme disait l'Irlandais, au bout d'une corde attendant qu'un innocent vienne se prendre à l'autre bout. Moi, je ne hais pas à piocher des vers, j'ai toujours aimé les choses qui ont de la rime. C'est un agréable passe-temps, les heures s'écoulent rapides, presque sans qu'on s'en aperçoive. Voyez, voilà déjà l'après-midi passé. Je vais aller souper, règler mon compte, me rendre à la station, et là attendre que le train arrive, à 8 heures, pour partir pour la Capitale du Dominion.

A propos, voici des vers qui vont découvrir un secret. Ils diront que j'ai acheté à Rome deux robes de soie, l'une noire, l'autre de couleurs voyantes, croyant par là me conformer au goût de chacune de celles qui doivent les porter.

CHACUN SON GOUT.

PHILO

Moi, j'aime bien le calme crépuscule,
Lorsque le vent soupire piano,
Et que plaintif le rossignol module
Des accents que redit le doux écho.

ALVINE

Moi, j'aime mieux la souriante aurore,
Quand le soleil, dissipant de la nuit,
Par sa clarté, les horreurs que j'abborre,
Donne le jour où tout vit, où tout bruit.

PHILO

Pour moi, le deuil a bien ses tristes charmes,
Les fruits n'en sont pas toujours très amers :
Les yeux au ciel, j'ai versé tant de larmes
Sur les tombeaux de ceux qui me sont chers.

ALVINE

Pour moi, du deuil je crains les défaillances,
De l'avenir je redoute l'assaut :
Ah ! laissez-moi me bercer d'espérances,
Les noirs chagrins ne viendront que trop tôt.

PHILO

Chacun son goût : quant à moi, je préfère
Le noir brillant à toutes les couleurs ;
Tous les habits que je me suis fait faire,
Je les ai pris noirs, teints de mes douleurs.

ALVINE

Chacun son goût ; quant à moi, je raffole
Du clair-voyant, du vague miroitant ;
C'est une teinte, il semble qui console
L'œil attristé par un sombre ennuyant.

PATER

Eh ! bien, voici, ma bonne Philomène,
En soie, acquise à dispendieux coût,
Un noir moiré dont le reflet d'ébène
Luit, miroite, à l'unisson de ton goût.

Eh ! bien, voici, Mademoiselle Alvine,
En soie aussi, couleur de firmament
Que le soleil dore, éclaire, illumine,
Une robe au caprice chatoyant.

PHILO ET ALVINE

Merci, merci mille fois, o bon Père,
Qui n'oubliez pas votre enfant lointain,
Là-bas, errant sur la terre étrangère,
Pas plus que si vous étiez à Saint-Lin.

En retour, quand vous serez en voyage,
De nos écrits, oui, nous vous poursuivrons ;
Quand vous serez ici dans l'ermitage,
De nos bons soins nous vous accablerons.

Vendredi, 15 *janvier.* — A quatre heures, le nègre me poussa : "lève, lève, il faut changer de train à St-Alban pour Rousse's Point et Ottawa."

La neige m'apparaît pour la première fois cette année, couvrant la plaine au loin de son manteau blanc, manteau froid, voilà l'inconvénient ; car le spectacle immaculé est bien agréable à la vue, surtout pour un homme du Nord qui revoit les frimas de son enfance, avec leurs souvenirs de traîneaux, de patins, de raquettes, de poudrerie, de giboulées à ne distinguer ni ciel ni terre.

Platsburg, 7 heures. Nous émigrons du Central Vermont au Canada Atlantic. Il y a quatre mois et quatre jours, vers 9 heures, je passais ici en bonne compagnie.

Le douanier fut aimable, je n'ouvris même pas ma valise. Howick, je crois apercevoir la silhouette de M. Desnoyers. Saint-Louis, patrie de sœur A.... Valleyfield, bonjour, Monseigneur Emard. Nous traversons le Saint Laurent, au-dessus d'un courant rapide qui charroye des glaçons. Côteau du Lac, ancien *home* de M. Dauth. Nous laissons sur notre droite

Vaudreuil, là où poussent de petits hommes, de petites pipes, et du bon butin. Je fais une autre pièce de vers, encore un secret de dévoilé.

CERTAIN, CERTAIN, CERTAIN

Pelley ne fait que l'amourette,
Pas de nouvelles de mon Poivin,
La Rose vole mon Bichette,
Peauchamp ne parle que de loin :
Vrai, quand je vois tout ce bisbille,
Il me prend des désirs, un brin,
De me faire vieille fille,
  Certain, certain, certain.

Phile vante son clavigraphe,
Alvine son joli moulin ;
Elles mènent le pyroscaphe
Dans le château du châtelain.
Ah ! si j'étais assez gentille
Pour me trouver un tel parrain,
Je me ferais vieille fille,
  Certain, certain, certain.

Les jours de fête, aux grandes messes,
Printemps, automne, hiver, été,
Voyez-les, ces belles princesses,
En soie, et la montre au côté.
D'avoir une montre je grille ;
Pour sûr, s'il m'arrive un tel gain,
C'est fait, je serai vieille fille,
  Certain, certain, certain.

Voici la montre, grande Alice,
Argent solide, agrémenté,
Chiffres romains, clef en coulisse,
Chaîne platte, crochet fouillé.
Bien, malgré ce bijou qui brille,
Vous ne voudrez jamais, enfin,
Jamais être une vieille fille,
   Certain, certain, certain.

Passe un vendeur de journaux. « Donne-moi la *Presse* et le *Star.* » Presque rien, une rumeur qu'un mandement sera lu dimanche dans toutes les églises, désavouant le règlement des écoles. Qu'il y ait un mandement, c'est possible ; mais qu'il soit lu dimanche, cela me surprendrait.

Je rencontre un prêtre, M. Forget. « Vite, des nouvelles. » Il n'en a pas beaucoup plus que la gazette. Il vient de changer de cure, passant de quelque part sur la Gatineau à Embrun, grosse paroisse ; les dérangements du déménagement l'ont empêché de suivre les affaires publiques. Pas moyen d'étancher ma soif de Tantale. J'en suis encore à ce que je savais du Canada au 15 décembre.

A Alexandria, je vais trouver une sœur grise, qui avait monté à bord à Rousse's Point. « Vous allez à Ottawa ? — Oui, Monsieur. — Vous demeurez-là ? — Oui. — Vous êtes peut-être la Supérieure Générale ? — Je la suis. — Alors, on vous appelle mère Demers. Et vous êtes la personne pour me renseigner. Je m'en vais, moi aussi, dans la Capitale ; puis-je avoir une chambre à l'hôpital pour quelques jours ? — L'hôpital ne prend plus de pensionnaires. — Il prend encore des malades ? — Oui. — C'est bien, cela me suffit, je suis eu serai malade."

11 heures et 20 minutes, Ottawa. « Cocher à l'Hôpital."

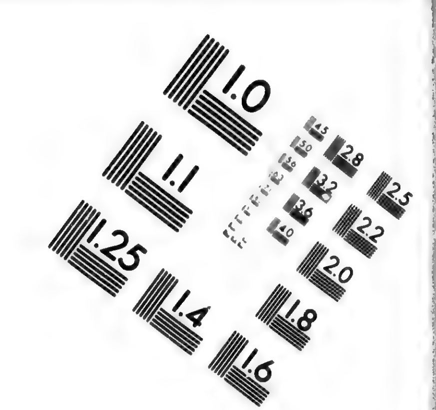
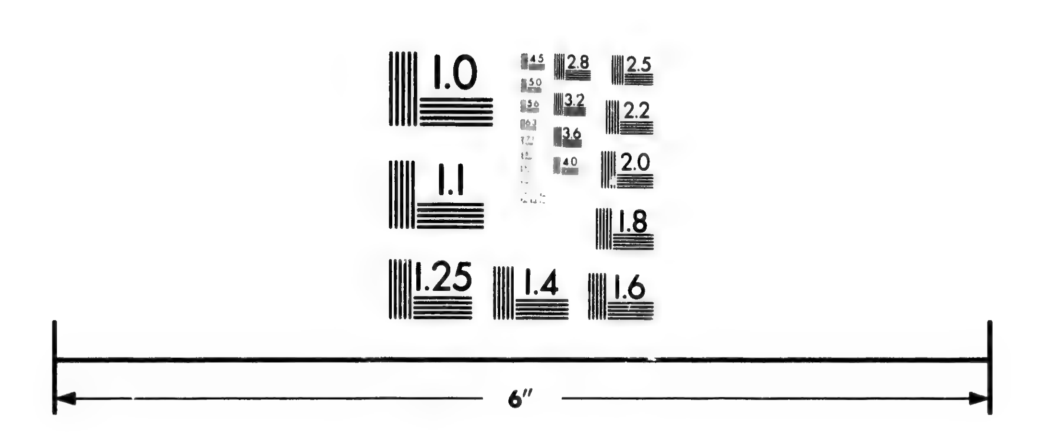
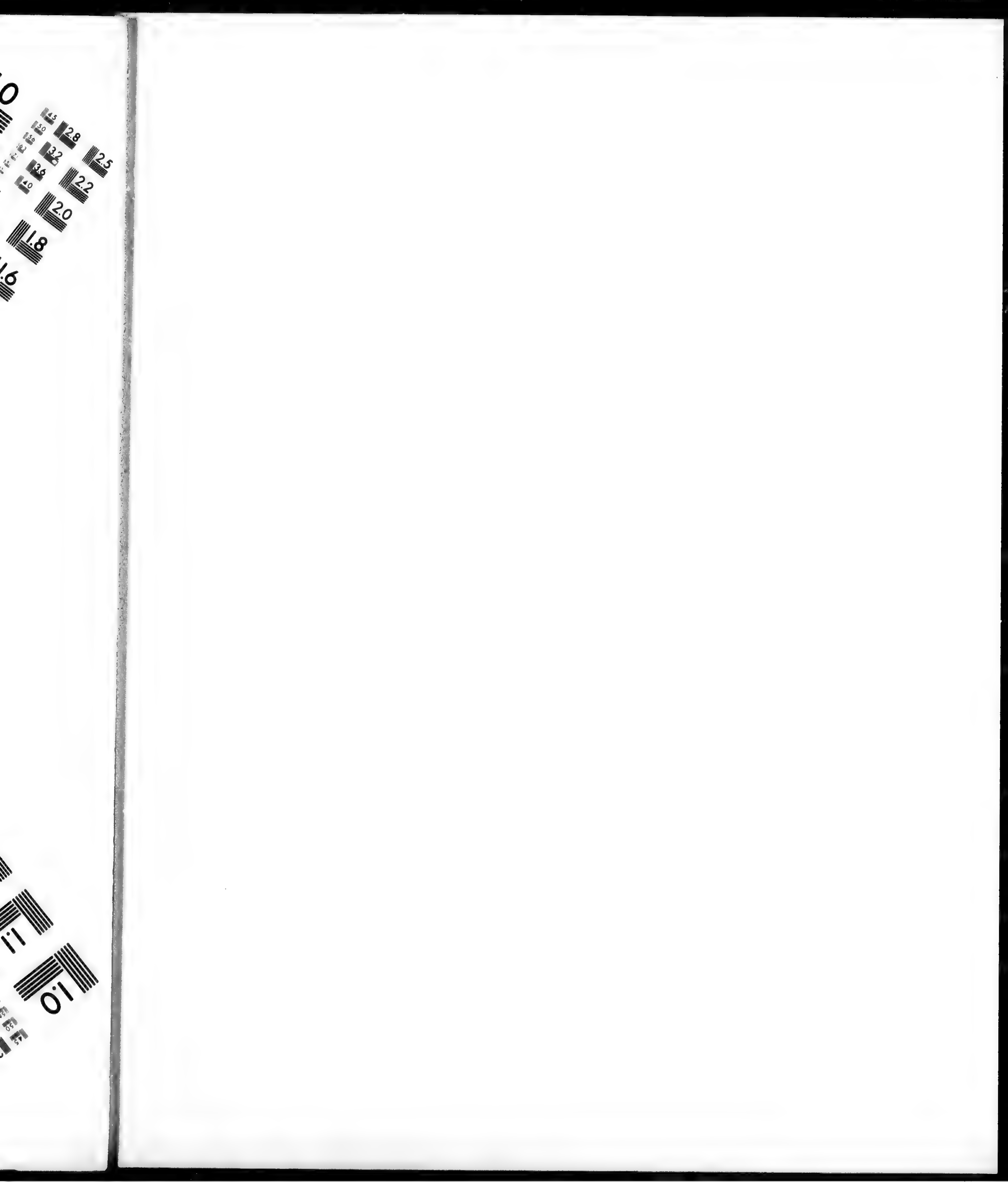


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

J'entre. " Ma Sœur, puis-je avoir une chambre ? Je suis gelé, j'ai froid depuis trois jours.—Voulez-vous dîner ? Non je veux me coucher. Apportez-moi quelque chose de chaud." La petite Sœur Constance m'apporte un verre de je ne sais quoi, qui me court par tous les os.

En réalité, le frisson me gagnait. Je sonne pour avoir des bouteilles d'eau chaude. Qui vois-je apparaître ? l'air d'ange, la vision céleste, les yeux couleur de paradis de la petite Sœur St-D. qui avait soin de nous à Mattawa. Elle s'informa de Philomène, je m'endormis.

A deux heures, debout. Je vais aux Bâtisses du Parlement. Conférence sérieuse, que je continuerai au retour. Au retour de quel endroit, me direz-vous ? De Pembroke, où je m'en vais voir les parents de M. Martel, et aussi Mgr Lorrain. Il est quatre heures et quart, je pars à 5, mon cocher m'attend à la porte. Je garde ici ma chambre, la laissant sous les soins de ma valise, comme je n'apporte avec moi que mon bréviaire, et ma plume,

Samedi, 16 *janvier*.—Hier soir, à 8½ h., j'entrais à l'évêché. On fit descendre Monseigneur. Je le saluai d'un *well-well*, dont il ne pouvait revenir. Nous veillâmes jusqu'à une heure : soirée gaie, sérieuse, charmante. Je vis un instant le curé d'office, M. Latulipe, et le vicaire.

Ce matin, j'allai dire la messe au couvent, et y pris mon déjeûner. Je montai à la communauté, et je régalai les Sœurs, de Campo Cavallo et de Lourdes ; puis visite aux élèves réunies. Le reste de l'avant-midi se passa en colloque avec Sa Grandeur.

Je dînai à 11 heures. Monseigneur vint me reconduire à la gare. A midi en route pour Ottawa, faisant ce chemin pour

la douzième fois. Je récitai le bel office de la fête du Saint nom de Jésus.

Nil canitur suavius,
Nil auditur jucundius,
Nil cogitatur dulcius,
Quam Jesus Dei filius.

JESUS DULCIS MEMORIA.

Jésus, suave souvenir,
Donnant au cœur le vrai plaisir,
Te posséder et te bénir
Est plus doux que le doux zéphir.

A chanter quoi de plus aimable,
A ouir de plus délectable,
A penser de plus agréable
Que Jésus, Sauveur adorable.

Jésus, espoir du pénitent,
Aide secourable au priant,
Qu'on est heureux en te cherchant,
Bien plus encor en te trouvant.

La parole ne peut décrire,
Les lettres ne peuvent écrire,
Ce qu'est (seul l'amant peut le dire)
De Jésus l'amoureux délire.

O Jésus, sois le dictamen
De notre glorieux hymen
Avec toi, là-haut dans l'Eden,
Toujours, jamais, sans fin. Amen.

A 4 heures, je rendais visite à Madame Laurier, que je trouvai les pieds sur les chenets, pendant qu'un feu au gaz, rose, rouge, bleu, diaphane, réchauffait et éclairait l'appartement : c'était charmant.

J'arrêtai à l'Archevêché, pour y saluer Mgr Routhier. Je rentrai à l'hôpital pour le souper, où, de toutes nos anciennes connaissances, je ne rencontrai que M. Boucher, employé au Sénat.

Dimanche, 17 *janvier*.—Messe à la Cathédrale à 8 heures. Je passe l'avant-midi à écrire des lettres à tous les évêques de la Province de Montréal. A 4 heures, j'irai chez M. X., avec qui je dois avoir une longue conférence.

En passant au bureau de poste, je jetterai cette lettre. Si rien ne vient déranger mes plans, je me rendrai à Montréal, demain à midi, et à St-Lin le soir même.

Donc, au revoir ! que nos bons anges veillent sur nous, qu'ils nous conservent, qu'ils me conduisent, afin que cette réunion prochaine soit bonne, salutaire, l'avant-goût de la grande réunion éternelle.

Lundi, 18 *janvier*.—A 4 heures hier après-midi, chez M. X. Le monde s'y succédait : M. et Madame Forget, M. et Mademoiselle Gauthier, M. et Madame DeCelles, M. le Sénateur Pelletier de Québec, une famille anglaise de Toronto, etc., etc. A 5 heures, nous entrons en un tête à tête qui ne finit qu'à 7 heures.

Ce matin, je me levai à 6 heures, refis ma malle, déjeûnai téléphonai pour avoir une voiture, et me rendis à la gare du Canada Atlantic pour 8 heures, par un vent, une neige, une poudrerie à ne voir ni ciel, ni terre. Je m'en réjouis ; car, depuis que je suis entré en Canada, je n'entends que des

plaintes sur l'absence de chemins d'hiver. Il ne neigera pas toujours assez d'ici à midi pour *bloquer* le train de Montréal. Là, nous attendrons que Dieu veuille que nous nous rendions à St-Lin. Je souhaite que ce soit ce soir, afin d'arriver à l'improviste, inattendu.

XIII

Troisième lettre aux paroissiens de Saint-Lin

Saint-Lin, 24 *janvier* 1897.

Mes chers Frères,

Je vous lis ces quelques mots, tels que écrits sur ce papier, parce que je sais que depuis quelques mois mes paroles sont épiées, et trop souvent travesties.

Mon voyage a été on ne peut plus heureux. Je vous remercie des bonnes prières que vous avez faites à mon intention. Croyez que je ne vous ai pas oubliés dans les pieux sanctuaires que j'ai visités.

Je vous avertis, pour une troisième fois, de ne rien croire aux rumeurs diverses, contradictoires, qui circulent à propos de ce que je serais allé faire à Rome. Personne ne le sait, que les premiers intéressés. Je vous félicite de ne vous être pas laissés ébranler en général par ces souffles de vertige qui passent, d'avoir gardé à votre curé que vous connaissez votre confiance illimitée, et de n'avoir pas douté, en ces conjonctures difficiles, de sa prudence et de sa modération : modération et prudence que je veux pousser jusqu'à leur extrême limite ; c'est pourquoi ne soyez pas surpris si, d'ici à quelque temps,

je ne parle pas volontiers de ces choses, afin d'être plus libre, et de ne pas prêter flanc à des interprétations qui ne seraient pas exactes. Du reste, les événements parleront pour moi assez haut.

Dans ces conditions, de la plupart de ces rumeurs, je ne m'occupe guère. Je n'en relèverai qu'une seule, parce que, si elle était crue, elle pourrait porter scandale dans ma paroisse, que je tiens avant tout à édifier.

Depuis que le vénéré et regretté archevêque de Montréal, Mgr Edouard Charles Fabre, est descendu dans le silence du tombeau, (on ne l'aurait pas fait impunément, s'il pouvait encore parler) on a dit en certains quartiers, comme en secret, comme à voix basse, que j'étais allé à Rome contre la volonté de mon supérieur. C'est le contraire qui est vrai. Au reste, pour s'en convaincre, sans autre preuve, il suffit d'un peu de réflexion ; il suffit de savoir qu'un prêtre, surtout un curé qui est à la tête d'une paroisse considérable, ne peut s'absenter du diocèse sans la permission de son évêque. Or le mien, évidemment pour tous, non seulement m'a donné cette permission, mais, pour faciliter mon voyage, m'a nommé un desservant, et m'a donné un vicaire supplémentaire. J'ajouterai, pour aujourd'hui, que pendant mon absence j'ai tenu une correspondance suivie avec mon archevêque ; il m'a écrit, de son côté, plus d'une lettre ; je les ai toutes par devers moi. Dans ces lettres, ou par quelque autre voie que ce soit, ni directement, ni indirectement, ni par volonté, ni par le moindre désir, il ne m'a fait connaître que ses intentions étaient changées sur ce qui avait été arrêté entre nous avant mon départ au sujet de ce voyage. Donc, rumeur aussi peu bienveillante que peu vraie.

Nous, soussignés, certifions que les lignes ci-dessus ont été lues du haut de la chaire de Saint-Lin, au prône de la messe paroissiale, le dimanche, vingt quatre de janvier mil huit cent quatre vingt dix sept, textuellement, sans un mot de plus, sans un mot de moins. — A. MARTEL, ptre — Frère Ulric.

SUPPLEMENT

Février, 5 1897.—A M. J. D.—J'ai reçu déjà depuis assez longtemps votre lettre du 17 de janvier. Mon excuse au retard que j'ai apporté à vous répondre, est la multitude, l'essaim de petites choses qui fondent sur vous au retour d'une longue absence....

Je me repose délicieusement, ma santé est excellente, jamais elle n'a été meilleure depuis ma chute de voiture. Dans ses conditions, il m'est facile de laisser couler l'eau dans la rivière, jaser les langues, radoter les gazettes. D'autant plus que c'est un jour qui aura son lendemain ; déjà, pour ceux qui regardent et qui pensent, l'aurore d'un changement d'opinion brille en plein ciel. Réfuter, c'est inutile, impossible. Inutile, parce que l'on ne peut convaincre le parti-pris, persuader la passion, raisonner la légèreté ; si vous démontrez avec évidence que vous avez raison, l'adversaire qui a un journal à sa disposition se met sur un autre pied et, pour se venger d'avoir eu tort, déblatère davantage. Je me suis contenté de faire rétracter M. R. sur un fait, lui disant que je lui laissais champ libre en matière d'appréciation, comme il doit savoir par expérience personnelle que, quand on se mêle d'affaires publiques, on doit s'attendre à être apprécié ou déprécié. Impossible souvent, parce que, pour donner une explication satisfaisante, il faudrait livrer au public les secrets d'une affaire qui ne peut se régler que dans les retraites de la discrétion : ce serait imiter la poule qui chante et fait trouver son œuf. Quand on est entouré d'adversaires jurés, il vaut mieux couver à la dérobée, et ne revenir qu'avec une famille de poussins déjà gros. Les miens sont gros et gras, et pourraient déjà,

s'ils y voyaient quelque bien, chanter le coq. Les évènements chanteront pour eux.

Personne ne sait, en dehors des intéressés, ce que je suis allé faire à Rome. Je tenais ma mission de mon Archevêque. Il est étonnant qu'on n'ait pas pu trouver tout seul une chose aussi élémentaire. Plus étonnant est de dire que je ne suis pas écouté à Rome. Rome n'a pas de préjugés ; elle écoute tous ceux qui se présentent poliment, dûment autorisés ; puis elle agit selon son jugement. Sans cela, elle ne serait pas l'école de justice dont, en vérité, elle est le prototype dans le monde. Avancer que des supérieurs peuvent y fermer les portes à un inférieur qui est dans l'ordre, c'est dire une parole disgracieuse pour les supérieurs, injurieuse pour la Cour Romaine, scandalisante pour les fidèles. Mais est-on obligé de penser aussi loin, quand on a un parti à défendre coûte que coûte.

Pour me trouver en faute, pour se donner la satisfaction d'avancer que j'avais fait un fiasco, on a commencé par me supposer des missions absurdes ; comme certainement celles-là n'auraient pu réussir, on était certain de pouvoir crier : voyez, il n'a pas réussi. On admettait d'abord que ce n'était que des suppositions, le lendemain on tirait des conclusions certaines de ces prémisses supposées. Les avancés variaient d'un jour à l'autre, et cependant ni écrivain, ni lecteur, ne se fatiguait de rédiger et de lire ces contradictions successives, les croyant toutes successivement.

Je dois dire que ces contradicteurs peu bienveillants et légers m'ont rendu de grands services ; ils ont porté sur une fausse route l'opinion d'hommes qui auraient pu me causer des embarras, et la voie est restée libre devant moi. Je me suis bien gardé de les mettre sur la piste. Encore aujourd'hui, ayant à

parfaire le travail dont je me suis chargé, par calcul, je leur ai jeté un os à gruger, le journal de mon retour ; et, pendant qu'ils s'amusent à le dévorer, ils me laissent les mollets tranquilles, et je file mon chemin en toute sécurité. Autant d'avance que j'ai sur ma meute.........

Avec la grâce de Dieu, j'ai semé le bien ; la moisson mûrira encore plus vite que ne le font les blés du Manitoba, en moins de trois mois : moisson dont la richesse fera sentir son influence durant des années dans les hautes sphères de notre monde politico-religieux. Encore une fois, le bon Dieu a choisi le petit pour sauver le fort, afin que toute la gloire lui en revienne. Je ne veux pas dire que c'est moi seul qui a préparé, conduit, fait aboutir les évènements que nous allons voir se dérouler sous nos yeux ; non, non, ils seront la résultante de bien des efforts divers ; seulement j'ai fait partir le crochet, j'ai mis le feu sur le chien du fusil, j'ai touché l'aiguille du chassepot, j'ai frappé sur la tête du cap......... Votre serviteur et ami dévoué.

Février, 6.—A. M. J. P. D.—Tout va bien. Ici on commence à comprendre qu'on se trompait du tout au tout sur mes missions, et à s'appercevoir que mon voyage n'est pas sans résultat. Tout a été suspendu, afin, sans doute, de laisser le temps au calme de rentrer dans les esprits. Grandes inquiétudes dans certaines sphères ; le pays ressemble au fumoir du Collège Canadien, lorsque nous y allions tâter le pouls de l'opinion, et constater les variations des espérances. Aujourd'hui comme avec alors, je file mon chemin tranquille, sachant parfaitement ce qui va arriver. Mais nous parlerons de ces choses plus au long, lorsque vous viendrez nous voir. Votre serviteur dévoué.

15 *février*. — A M. J. G. P. — ... Le malheur est que probablement, avant coup, on essaie de préjuger l'opinion ; que, après coup, on essaiera de tourner de hauts et nobles enseignements au profit de causes plus ou moins avariées. Le danger est que ceux que l'on dira visés et condamnés, finissent par le croire, et murmurent contre des principes indiscutables auxquels leur conduite échappe par plus d'un côté, et qui ne les visent pas plus que les politiciens qui trouvent bon d'utiliser le sentiment religieux à leur profit.

Pour ma part, je crois voir à travers tout cela comme à travers une glace limpide. Rome nous donnera le calme, la modération, le juste milieu ; et la bonne Providence nous sauvera encore une fois. Attendant votre visite pour bientôt, je demeure, avec beaucoup d'amitié, votre tout dévoué serviteur.

Février, 17.—A M. J. D.—Votre lettre du 10 janvier, après être allée se promener sur les sept collines de la Ville Eternelle, est venue me rejoindre dans la plaine de St-Lin. Elle m'a fait tant plaisir que je veux y répondre de suite.

Vous avez écrit une page de philosophie : "On dirait " que le feu est la mèche, et que la mine va éclater. Qu'en " résultera-t-il ? Dieu seul le sait. Les fragments de l'explo-" sion produiront probablement des désartres en certains quar-" tiers. Tant pis pour ceux qui se seront exposés téméraire-" ment. Il y aura des déceptions imprévues, des prétentions " rabattues, des ambitions contrariées, des personnalités amoin-" dries, des droits méconnus, des succès temporaires qui ne réus-" siront plus, des étoiles qui fileront, des hommes qui passeront ; " mais la vérité et la justice de Dieu resteront, du moins en " principe d'abord, puis en pratique par la suite. "

Ce que je regrette en tout cela, c'est que des influences vénérables auront peut-être à souffrir momentanément, à raison de paroles et d'actes, inspirés sans doute par le zèle, mais non pas pénétrés de prudence, de calme, de calcul, de sang-froid, de cette conduite dont la vérité elle-même a besoin pour son triomphe complet au milieu des tiraillements humains. Saint Paul le dit : *Non plus sapere, quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* L'imprudence chez le sage retarde la victoire du vrai plus que la malveillance de l'adversaire.

Vous ajoutez : " Il paraît que l'épiscopat de la Province de Québec va parler et agir. " Je l'espère bien, en son temps. Peut-être avez-vous cru qu'il le ferait plutôt, renseigné à distance par des empressés qui gâtent tout. Je vous avoue que je préfère la conduite de nos évêques qui semblent vouloir y aller lentement, mais sûrement. En définitive, le salut nous viendra de Rome qui nous prêchera en même temps l'obéissance à l'autorité, le respect des opinions libres, la modération dans la force, la force dans le calme, le devoir qu'il y a pour les catholiques de ne pas combattre le sentiment religieux, ni non plus de ne pas l'utiliser comme un moyen humain dans la poursuite d'intérêts douteux.

De ce brohaha malheureux, de ce gâchis, de ce cahos où s'agitent toutes les passions, il finira, par un effet de la miséricordieuse Providence, par sortir un bien, l'élucidation dans la pratique d'un principe jusqu'ici trop incompris dans notre monde politico-religieux : pour plusieurs, trop entiers dans leurs idées nées d'études *ex parte*, d'un côté comme de l'autre, il faudra mettre de l'eau dans leur vin. Après quelques années, nous admirerons les voies par lesquelles le bon Dieu nous

aura conduits.—Croyez que je demeure toujours, avec beaucoup de considération, Monsieur, Votre dévoué serviteur.

Février 17.—A M. J. P. D.—*Je souis si connetente !* ça va bien. Les obscurités s'éclaircissent d'elles-mêmes. J'ai rencontré M. L. qui m'a laissé apparemment très satisfait. D'ici à quelque temps, je ne donnerai encore aucunes explications, parce que la malveillance pourrait en tirer des conclusions tout-à-fait contraires au bien que j'ai toujours poursuivi. Il est vrai que je souffre ; mais, dans ces conditions, la souffrance m'est facile, avec la grâce de Dieu. Pour détourner l'opinion adverse du travail que je suis à parfaire, je lui ai jeté un os à ronger, le journal de mon retour ; et, tout bonnement, elle s'est laissée prendre à l'appat.

Février, 22. — A. M. J. P. D. — J'ai reçu votre lettre du 19 de février, et vous ne doutez pas qu'elle m'ait causé un grand plaisir.

Vous m'y apprenez des choses étonnantes. Quand une cause, pour se défendre ou attaquer, a besoin d'avoir recours à de semblables moyens, elle avoue par là qu'elle est bien faible en ressources. Depuis deux mois, on circule autour de moi ou de mes actes, on cherche un point faible, on voudrait trouver un défaut à ma cuirasse, on dirait que, si l'on pouvait m'abattre, toutes les inquiétudes des inquiets seraient dissipées ; mais, comme l'a dit un grand personnage que vous connaissez, je suis sur un terrain inattaquable, et, croyez-moi, ils ne toucheront pas à un cheveu de ma tête.

Pour vous, comme la chose pourrait vous faire du tort, ne me défendez pas ; il suffit que vous disiez que vous ne connaissez rien.

Bien plus, malgré le plaisir que tous ici auraient de vous

voir et la hâte que j'aurais de vous rencontrer, remettez votre visite à plus tard, si vous croyez qu'il peut vous en advenir le moindre petit désagrément.

Tous ne font pas les affaires de la même manière. Les uns croient de bonne politique d'avoir recours à de petits moyens, de faire de petits embarras, de mettre dans les roues de petits bâtons, de circonvenir celui qu'on croit être l'adversaire, de tomber les personnes ; les autres se contentent d'exposer les causes, et laissent au temps et à Dieu le soin de les développer et de les mûrir. A ces derniers, toujours, le triomphe définitif.

Ça va bien. La suspension actuelle donne le temps aux ardeurs de se calmer, au sens commun de prendre le dessus. J'ai un cablegramme venant de Rome, qui dit entr'autres choses : "Have just been informed no letter whatever been sent by Pope."

Mon journal de voyage à déplu à un certain nombre. Croyez que ce n'est pas ma gloire littéraire qu'ils sont peinés de voir s'obscurcir, non plus que l'honneur des lettres canadiennes ; c'est que, sous une forme légère, il les déroute et les embarrasse. Si réellement je m'étais fait du tort, ils ne verseraient pas de larmes. Le public sait fort bien que, quand je veux écrire des choses sérieuses, j'en suis capable. Les scandalisés savent fort bien, de leur côté, que je viens d'écrire des mémoires qu'ils ne peuvent réfuter.

Dans tous les cas, je continue bien tranquille mon petit bonhomme de chemin, confiant en Dieu. Au sein de ce mouvement qui emporte les événements vers le bien de l'Eglise et des âmes, nous ne sommes qu'un grain de blé ; mais le grain de blé, battu, foulé aux pieds, pourissant, germe et porte sa part de moisson.

Mars, 23.—A M. J. D.—Nous aurons donc un délégué apostolique, c'est là un des évènements que je vous annonçais pour un avenir prochain. Je m'en rejouis de tout cœur. Nous étions dans un tel gâchis que la voix épiscopale (peu importe à qui en soit la faute) ne pouvait plus dominer la situation. Dans une classe, quand le maître (qu'il soit habile ou malhabile, peu importe encore) ne peut plus maintenir dans l'ordre ses élèves, ou une partie de ses élèves turbulents, on a recours au directeur, Rampolla, ou au supérieur, le grand Léon XIII. Avec Mgr Merry del Val nous arrivent la trève, la paix et l'ordre, sans compter la semence de la justice complète.

Avril, 19.—A M. T. F.—Donc je suis allé à Rome, et j'en suis revenu ; mais, après moi, il en est venu un autre qui est plus puissant que moi. Ce Délégué Apostolique se montre d'une prudence qui fait l'admiration, sinon le contentement, de tous. Dans le conflit d'opinions qui nous minaient et qui nous ruinaient, moi pour un, je ne voyais pas de remède plus efficace que la haute autorité du Pape. Elle nous donnera la paix, et dans le calme des esprits nos frères du Manitoba pourront finir par avoir justice complète.

On ne se mêle pas d'affaires publiques, sans recevoir des coups. Mes adversaires ne me les ont pas ménagés ; ils ont été jusqu'à m'accuser de combattre les Evêques, dont j'ai toujours servi les intérêts avec le plus grand dévouement. Je ne me suis pas défendu, laissant au temps et aux événements le soin de ma défense : ce qu'ils sont à faire actuellement de la manière la plus victorieuse.

Avril, 20. — A M. J. D. — Je vous écris seulement pour vous dire que je ne boude pas, et que je ne vous oubli pas ; car, de ce temps-ci, je n'ai point d'autres nouvelles que

celles que donne la gazette, vraies ou fausses.

Le Délégué Apostolique est d'une réserve et d'une discrétion qui font l'admiration, sinon le contentement, de tous. C'est une leçon à ceux qui ont tant parlé, même parmi les hommes distingués qui voulaient soutenir la bonne cause. On dirait tout d'abord que c'est facile de se taire, mais l'expérience de chaque jour montre que c'est plus difficile même que de bien parler. C'est pourquoi un ancien disait : le monde appartient aux taciturnes.

Pour ma part, j'ai grande confiance que Mgr Merry del Val nous donnera la paix d'abord ; puis, dans le calme des esprits, vous commencerez par réparer le gachis du passé, et vous finirez par avoir justice complète sur tous les points qui regardent la religion et la nationalité.

Avril, 20. — A M. J. G. P. — J'ai reçu un petit pamphlet où j'ai l'honneur de deux chansons, que vous devez avoir vues sans doute. Ce n'est pas tous les Achille qui ont l'avantage d'avoir un Homère ! Seulement, dans le cas présent, l'exploit n'est pas très bien choisi, puisque je n'ai eu rien à faire avec le livre de M. David ; le moment ne l'est guère mieux, puisque la preuve existe au milieu de nous que mes explications n'ont pas été mal reçues. Mais l'esprit de parti et la vérité ne sont pas toujours d'accord.

Ph. achève de coordonner pour la reliure les brochures que j'amasse depuis trente ans. Il y en aura plus de 300 volumes, renfermant plus de 3,000 brochures. Dans la collection, j'en ai de très curieuses et de très rares.

Avril, 23.—A M. F. B.—La Presse d'hier soir publiait un article étrange : "La mission de Mgr del Val."

Il est question de moi dans cet article. Pour ce qui m'y

regarde, je crois devoir protester auprès de vous. J'enverrais bien cette protestation au journal, mais l'expérience m'a prouvé que c'est inutile : ou on ne publie pas l'explication ; ou, si on la publie, on la fait suivre de commentaires qui rendent le remède pire que le mal.

Donc, entr'autres choses, la *Presse* dit : "Nous savons que " la requête des 45 députés et sénateurs catholiques libéraux, " appuyés à Rome par M. l'abbé Proulx et par M. Drolet, a " été accueillie par un refus péremptoire. Ceux de nos évê- " ques qui étaient encore à Rome à ce moment, reçurent l'as- " surance formelle que le Saint-Siège n'enverrait pas d'ablégat " au Canada, pour faire une enquête sur leur conduite pendant " les élections."

D'abord, je n'ai rien eu à faire avec la requête des 45, et par conséquent je n'ai pu l'appuyer à Rome.

Ensuite si cette requête a été accueillie par un refus, supposé que ce soit le cas, il est inexact de dire " ceux de nos évêques qui étaient encore à Rome en ce moment ;" car des trois évêques canadiens qui sont allés à Rome l'automne dernier, Mgr Gravel est parti de la Ville Eternelle le 18 de novembre, Mgr Labrecque le 23, et Mgr Bégin le 24. Or, à ma connaissance personnelle, certainement, *très certainement*, la requête des 45 députés et sénateurs n'était pas encore arrivée à Rome le 18 de décembre, c'est-à dire vingt-cinq jours après le départ de Mgr Bégin. Comment aurait-il pu y être au moment qu'elle aurait été refusée !

Après cela, et je n'ai pas besoin de relever autre chose dans l'article qui ne me regarde plus, n'est-il pas comique de voir le ton d'assurance que prend le journal, de l'entendre dire : " nous allons dire carrément ce que nous savons... nous savons

que...... la logique des faits est d'accord avec nos informations......... "

Son Excellence Mgr Merry del Val doit être surpris d'apprendre dans la gazette quelle est sa mission au Canada, aussi surpris que j'aurais pu l'être à Rome d'apprendre par la même voie qu'elles y étaient mes missions multiples, changeantes, contradictoires. Mais non, il n'est pas surpris, comme son séjour au milieu de nous a dû lui montrer comment sont rédigés bon nombre de nos journaux, inspirés par l'esprit de parti ou le besoin du moment.

Mai, 10.—A M. J. G. P.—Demain la votation. Tout est on ne peut plus calme. Impossible de moins s'en mêler que je ne le fais. Comme il ne m'en coûte pas de me compromettre d'avance, mon opinion est que le candidat qui gagnera dans le Comté de l'Assomption, n'aura pas une majorité très considérable. La présence du Délégué a été un calmant sur les ardeurs électorales.

Vous dites, dans votre lettre du 4, à propos de la fête organisée en l'honneur de M. l'Académicien Brunetière : "C'est le développement du programme conçu au principe, faisant des bâtisses actuelles le centre intellectuel de la ville et des grandes réceptions." Parfaitement dit. J'éprouve du succès de l'entreprise universitaire une grande joie, douce et calme, aussi profonde que profond est mon isolement. Je bénis le bon Dieu d'avoir permis cette solitude, cette retraite et ce silence. Non seulement je l'accepte avec reconnaissance, mais au besoin j'y donne et y donnerai volontiers les mains.

Mai, 12.—A. M. J. P. D.—Ils savent bien maintement que le Délégué Apostolique est venu pour autre chose que ce

qu'ils disent. Si c'était seulement pour la question des écoles, comme ils affirment qu'il a manqué son coup sur ce point, comment se plaindraient-ils que sa venue est préjudiciable à l'autorité des Evêques.

Ils disent que le Cardinal T. a été blâmé. Par qui ? Pas par le Pape, sans l'autorisation duquel rien n'a été fait ? Il l'a été par leurs amis et par eux, voilà tout.

Ils ont été scandalisés de ce que M. X. a dit du Cardinal M. Les voici qu'ils parlent du Cardinal T. avec la même légèreté. Ils ne veulent pas voir que celui-ci n'a fait que continuer et compléter la conduite de celui-là.

Juin, 4.—A. M. T. F.—J'ai reçu le premier de ce mois votre honoré lettre, datée du 15 mai dernier.

De ce temps-ci, je vis au fond de ma solitude des Laurentides aussi heureux qu'on peut l'être, quand on est convaincu d'être à la place où Dieu nous veut. Ma mission à Rome et ailleurs a fini avec la vie de Mgr Fabre. Il est mort le lendemain de mon départ de Gênes. Actuellement, sur toutes les questions publiques qui passionnent les esprits dans notre pays, je ne dis rien, je ne fais rien. J'administre ma paroisse, avec le secours de deux bons vicaires qui font la plus grande partie du ministère actif ; je me suis réservé presqu'exclusivement la prédication. Outre les dimanches, pendant le carême je prêchais quatre fois par semaine ; pendant le mois de Marie, tous les soirs. Le dimanche, j'explique l'évangile selon Saint Mathieu ; la semaine, j'ai donné une cinquantaine d'instructions sur les moyens d'arriver à la perfection ; le désir qu'on doit en avoir, le choix d'un directeur, la lecture spirituelle, la médi-

tation, la prière, la présence de Dieu, l'examen particulier, la confession et la communion fréquentes, la dévotion envers les Saints et surtout envers la Sainte Vierge. Après la vie de distractions extérieures, affaires contentieuses, affaires d'argent, affaires politico-religieuses, cette occupation m'était douce : j'avais l'occasion de repasser ce que j'ai appris, d'apprendre ce que je ne sais pas, et, à force de verser dans son âme tant de bonnes pensées, il en restera peut-être quelque chose.

Par manière de distraction, je cultive et j'améliore un jardin de plusieurs âcres qui entoure ma maison, j'y fait des plantations, pommiers, cerisiers, pruniers, gadeliers, groseilliers, des arbres d'agrément, ormes, érables, frênes, pins, sapins, cèdres, épinettes ; je sème des légumes, oignons, concombres, melons, laitues, cresson, rhubarbe, salsifis, céleris, radis, carottes, choux, choux de Siam, navets, betteraves, poireaux, cumin, tomates, baume, persil, cerfeuil, sans compter les fleurs aux espèces et aux couleurs variées ; je ne n'églige pas la vigne, en ayant plus de cent pieds en plein épanouissement, dont bon nombre me donneront des fruits cette année. A quelques pas de ma porte, utilisant un ravin qui y passait, j'ai fait creuser deux étangs, l'un pour le plaisir de mon personnel, l'autre pour celui des habitants de ma basse-cour, poules, pigeons, canards, oies qui s'y baignent comme des cygnes, et qui crient de leur voix de clairon comme leurs frères classiques du Capitole. Si à tout cela vous ajoutez la visite de mes amis qui viennent me voir de temps en temps, la causerie de chaque soir avec les personnes de ma maison sur le balcon sous le regard des étoiles, un peu de chant, un peu de musique, vous admettrez que j'aurais bien tort de me trouver malheureux, et de ne pas remercier le

bon Dieu des oasis de calme et de repos qu'il m'a ménagées à travers le désert d'occupations quelquefois sèches et arides.

Cependant, du fond de ma retraite, je ne me désintéresse pas de ce qui se passe dans le monde et dans notre pays, surtout en ce qui regarde les intérêts religieux ; je reçois cinq grands journaux quotidiens, sans compter une dizaine de revues hebdomadaires ou mensuelles : ce qui me donne toutes les facilités de me tenir au courant des évènements qui se déroulent soit à Constantinople ou à Athènes, soit plus près de nous, à Ottawa ou à Winnipeg dans le Manitoba,

Vous n'avez pas oublié sans doute la longue conversation que nous eûmes, au commencement d'octobre dernier, dans ma chambre de la rue Milazzo, au cours de laquelle je vous fis connaître l'objet de mon voyage à Rome, et je vous exprimai l'opinion que, selon moi, le moyen le plus efficace de rétablir la paix religieuse et les droits de la justice dans notre pays y était l'envoi d'un délégué apostolique. Or, il est au milieu de nous depuis la fin du mois de mars, comme vous le savez ; ce que vous ignorez peut-être, c'est que sa venue n'a pas été agréable à tout le monde. Mgr Merry del Val s'est montré d'une réserve, d'une prudence et d'une fermeté vraiment admirables. En quelques mois, il a réussi à jeter de l'eau sur le feu, à apaiser les esprits trop excités, à produire l'accalmie ; et, malgré certains murmures secrets, je ne doute pas que ce soit l'avant-courreur d'un calme solide et durable, basé sur la justice et la modération.

Pour ma part, la nomination du délégué m'a rendu la paix. Jusque là, certains journaux de parti, ignorant ce que j'étais allé faire à Rome, m'honoraient de temps en temps d'interpré-

tations, d'insinuations, d'accusations plus ou moins gracieuses. J'ai gardé le silence le plus complet en public, et je ne me suis pas défendu, ne voulant pas m'exposer à faire tort à des intérêts que je respecte à l'égal de ma vie.

Une de ces accusations allait à dire que j'étais allé combattre les évêques auprès du Saint-Siège : la chose aurait été étrange, comme j'ai passé ma vie au service direct et actif de mon supérieur ecclésiastique et de l'épiscopat en général. Pour repousser une telle accusation, je n'aurais eu qu'à publier ce que j'ai écrit à mes paroissiens avant mon départ pour Rome, pendant mon séjour à Rome, après mon retour de Rome, déclarations dont je me permets de vous envoyer ci-jointe une copie.

En terminant, je dois dire que ces nuages qu'on a essayé d'accumuler sur ma tête vont se dissipant de jour en jour, et le temps pourrait bien redevenir plus beau qu'auparavant : la réaction est en proportion de l'action, le reflux en proportion du flux sur les grèves de l'Océan. Cette petite tempête ne m'a pas effrayé, j'ai confiance dans l'étoile du devoir. Les bonnes actions, surtout une suite de bonnes actions, ne restent pas toujours inconnues, même sur la terre.

Juin, 15.—A M J. P. D.—Il y en a qui veulent absolument être humiliés. Dans cette abstination, il est difficile de trouver le souffle de l'esprit de Dieu. L'esprit de parti, l'orgueil froissé et la recherche de soi-même semblent y avoir plus de part que les intérêts de la religion et la gloire de Dieu. Je ne mets pas en doute la sincérité. Mais l'expérience des hommes nous prouve que bien des sincérités sont le fruit de motifs humains et de poursuites passionnées. De ce vertige, *a tempestate libera nos, Domine.*

Vous savez que les paroissiens l'année dernière avaient promis, s'ils étaient délivrés du fléau des sauterelles, de faire une aumône pour élever un ex-voto en mémoire de cette faveur. L'aumône a été collectée à la fin du mois de mai par des hommes de bonne volonté qui ont passé dans les différentes côtes, et a praduit une somme de plus de $400.00. Dimanche dernier nous fîmes une procession autour du cimetière, venant nous arrêter au pied de la grande croix à l'endroit même où douze mois passés, les sauterelles avaient été conjurées. Je dis aux paroissiens que l'argent m'avait été donné pour en faire ce que je voudrais ; mais je voulais consulter, sur l'usage auquel il serait destiné, les donateurs eux-mêmes. On pourrait élever un monument en pierre dans le cimetière, ou construire une petite chapelle, ou doter l'hospice d'un second étage. De là nous nous rendîmes devant la porte de l'église, et il fut décidé à l'unanimité que l'on bâtirait une chapelle sous le vocable de Notre-Dame des Sepps Douleurs de Campocavello. Elle s'élèvera à 15 pieds du cimetière, à 25 pieds de la rue Morin, sur mon terrain, près du hangar qui devra partir de là. J'étais fier. Déjà, j'ai fait demander un architecte. Je voudrais bâtir un octogone surmonté d'une coupole.

Juin 29.—A. M. J. D.—Ce que vous dites de son Excellence le Délégué Apostolique me va parfaitement. Sa résever et sa prudence feront plus pour le redressement de nos droits que les discours les plus éloquents, mais dont l'effet, pour être trop fréquemment répété, ne font trembler personne. Rome nous sauvera par une action lente, uniforme, persévérente et sûre. Je ris quand je vois les uns dire que le délégué fermera les écoles catholiques et forcera les évêques à accepter, tel quel, le règle-

ment de l'automne dernier. Je m'afflige dans mon cœur quand j'entends les autres dire, tout en protestant tout haut de leur respect et de leur soumission, dire tout bas que c'est un malheur que le Pape ait envoyé un délégué, que c'est une humiliation, que ce sera un coup manqué, etc, etc. Non, le coup aura ses résultats de bénédiction, mais ils en seront diminués en proportion de la défiance qu'on apportera dans l'obéissance.

Je puis dire qu'ici l'opinion change beaucoup sur la manière d'interpréter mon voyage à Rome, mes actes et mes paroles, non, pas mes paroles, puisque je ne parle pas, je veux dire mon silence. Cependant je ne me cache pas que, par des suppositions et des interprétations moins que bienveillantes, on m'a fait un tort qui, en certains quartiers, durera longtemps. Peu importe, j'ai voulu travailler pour Dieu, et la vie n'est pas longue Tout pour la religion et pour la patrie.

J. B. P.

FIN.

TABLE DES MATIERES